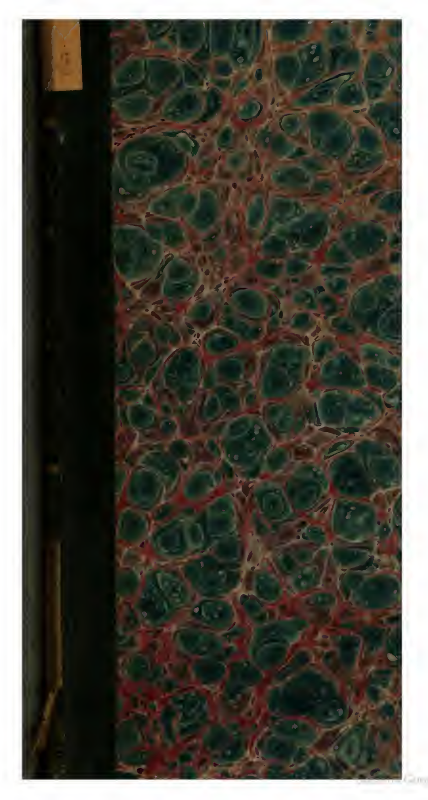




10412

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 42.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THEATRE FRANÇAIS,

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VIII.

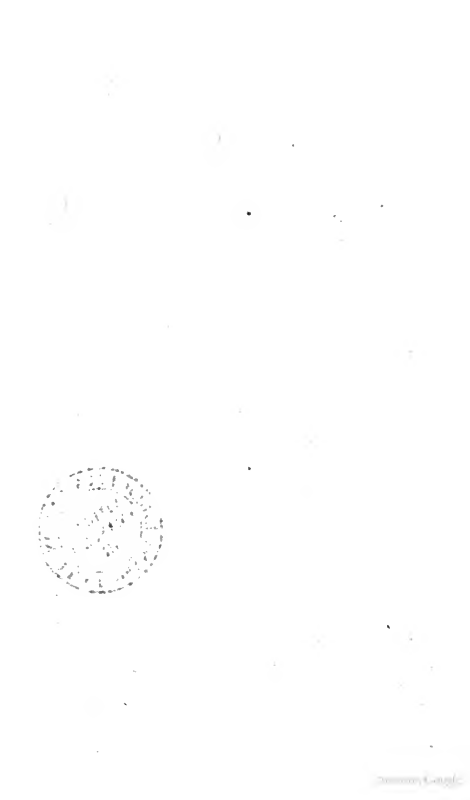




PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
rue de Seine, n.° 12.

M DCCC XVIII.



L'HOMME SINGULIER,

COMÉDIE,

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 5 novembre 1764.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE SANSPAIR.
LE MARQUIS D'ARBOIS.
LA COMTESSE, jeune veuve, fille du marquis d'Arbois.
LE COMTE D'ARBOIS, fils du marquis.
JULIE, sœur de Sanspair.
LE BARON DE LA GAROUFFIÈRE, cousin de Sanspair.
LISETTE, femme de chambre de Julie.
GORJU, maître-d'hôtel de Sanspair.
PASQUIN, valet de chambre du comte d'Arbois.
LAFLEUR, laquais de Sanspair.

La scène est à Paris chez le comte de Sanspair.

L'HOMME SINGULIER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SANSPAIR, *seul, en robe de chambre.*

Holà ! quelqu'un ! Comment ! je vois naître l'aurore,
Et pas un de mes gens ne se réveille encore !
Laquais ! Monsieur Gorju ! Personne ne répond !
Tout dort, et moi je veille ! Un silence profond
Règne dans ma maison à quatre heures sonnées !
Est-ce ainsi qu'à dormir on perd les matinées ?
Monsieur Gorju ! Laquais ! J'ai beau faire fracas,
On ne s'éveille point, et l'on fait peu de cas
D'un maître, dont le cœur trop facile et trop tendre,
A la plus foible excuse est tout prêt à se rendre.
A la fin, c'en est trop ; et contre mon penchant
Il faut que je devienne inflexible, méchant,
Dur, hautain, querelleur. Oui, changeons de manière ;
Cachons mon naturel sous une morgue fière ;
C'est l'unique moyen de se faire obéir.
On se rend respectable en se faisant haïr ;
Au lieu que la bonté, quand elle est excessive,
Rend l'âme des valets paresseuse et rétive :

Malheur donc au premier qui tombe sous ma main!
Jamais il n'éprouva maître plus inhumain.
Enfin voici Gorju. Commençons.

SCÈNE II.

SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR, *vivement.*
A quelle heure
Vous levez-vous donc?

GORJU, *d'un air riant.*
Moi?

SANSPAIR, *gravement.*
Vous.

GORJU, *d'un ton familier.*
Monsieur, que je meure!
Si j'ai pris, tout au plus, deux heures de sommeil.
Hier au soir pour minuit j'ai monté mon réveil,
Mais plus d'une heure avant il a fait son vacarme.

SANSPAIR.
Tant mieux.

GORJU.
Tant pis, plutôt.

SANSPAIR.
Ah! ce ton-là me charme;
Il vous sied bien, vraiment, lorsque vous avez tort.

GORJU, *en souriant.*
Je crois que vous grondez?

SANSPAIR.
Oui, je gronde, et bien fort.

GORJU.
Qu'avez-vous donc, monsieur?

SANSPAIR, *fièrement.*

Ce n'est pas votre affaire.

GORJU.

On veille jour et nuit pour tâcher de vous plaire.
Je tourmente vos gens, je les tiens toujours prêts.
Tous vos ordres ici sont comme des arrêts
Dont on n'appelle point, et qu'on suit à la lettre,
Tout singuliers qu'ils sont, sans jamais se permettre
De les interpréter, ni tarder un instant:
Et malgré tous nos soins vous êtes mécontent?

SANSPAIR.

Très mécontent.

GORJU.

Monsieur, souffrez que je vous dise...

SANSPAIR, *d'un ton absolu.*

Taisez-vous.

GORJU.

J'obéis. Mais quelle est ma surprise!
(A part.)
Comment un si bon maître a-t-il changé d'humeur?
Qu'est devenue, ô ciel! sa bonté, sa douceur?

SANSPAIR, *durement.*

Que dites-vous?

GORJU.

Je dis... Je me parle à moi-même.

SANSPAIR.

De quoi vous parlez-vous?

GORJU.

De ma surprise extrême.

SANSPAIR.

Mais qui peut la causer?

GORJU, *attendri.*

Le ton que vous prenez;
Il me perce le cœur. Je m'en vais.

SANSPAIR, *d'un ton doux.*

Revenez.
Quoi! vous n'avez pas tort?

GORJU.

Non, monsieur, je vous jure.

SANSPAIR.

Vous verrez que c'est moi.

GORJU.

Suivant ma conjecture,
Si vous avez raison, j'ai tort certainement;
Mais, si je n'ai pas tort... Il faut qu'en ce moment
Quelque souci secret vous trouble et vous alarme;
Car, quand vous vous fâchez, un seul mot vous désarme;
La moindre excuse est bonne. Aujourd'hui vous grondez
Sans vouloir écouter.

SANSPAIR.

Et vous, vous me frondez,
Parce que je suis las d'appeler tout mon monde,
Sans que personne vienne, ou tout au moins réponde.

GORJU.

Je vous jure d'honneur qu'on n'a point entendu.

SANSPAIR.

D'honneur?

GORJU.

Oui.

SANSPAIR.

Je vous crois, et me voilà rendu.
(Lui tendant la main.)
Touchez là, mon ami.

GORJU.

De bon cœur. Mon cher maître,
Vous avez du chagrin. Qu'est-ce que ce peut être?

SANSPAIR, *poussant un profond soupir.*

Ah!

GORJU.

Parlez.

SANSPAIR.

Eh bien! donc, voyez-en le sujet.

GORJU.

Quel est-il?

SANSPAIR.

Le voici.

GORJU.

Comment? C'est un portrait.
La peinture en est fine, et ce qui l'environne
En relève le prix. O l'aimable personne!
O les beaux diamants! Seriez-vous amoureux?

SANSPAIR.

Hélas! oui, je le suis; et j'en suis bien honteux.

GORJU.

Et pourquoi?

SANSPAIR.

Me sied-il d'avoir cette foiblesse?
Moi, je pourrois livrer mon cœur à la tendresse!
Moi, pousser des soupirs!

GORJU.

Seriez-vous le premier?
Et voulez-vous en tout être homme singulier?
Vous l'êtes à l'excès, si j'ose vous le dire.
Mais le cœur sur l'esprit prend quelquefois l'empire;

Il faut que tôt ou tard l'esprit suive la loi :
Et vous avez un cœur tout aussi-bien que moi.

SANSPAIR.

Oui. Mais le croyez-vous foible comme le vôtre?

GORJU.

Pourquoi non? Votre cœur n'est différent d'un autre,
Qu'en ce que votre esprit, par singularité,
L'a tenu jusqu'ici dans la captivité.
Vous avez l'esprit fort; mais, malgré son courage,
Le cœur veut à son tour le mettre en esclavage :
En dépit de l'esprit vous le sentez vainqueur;
Et c'est ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'est-il pas vrai, mon maître? A coup sûr je devine.

SANSPAIR.

Oui, ce fatal portrait a causé ma ruine.

GORJU.

Eh bien! donnez-le moi, je vous le cacherai.

SANSPAIR.

Non. Je veux le garder autant que je pourrai;
Il y va de ma vie.

GORJU.

Ah! monsieur.

SANSPAIR.

J'en enrage;
Et voilà du hasard le dangereux ouvrage.
Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait?
Dans un jardin public j'ai trouvé ce portrait.
Dès que je l'ai trouvé, je cherche à qui le rendre,
Comme si j'eusse craint de me laisser surprendre.
Sage pressentiment! Exprès, ou par hasard,
Un laquais me suivoit. Il étoit un peu tard;

La promenade même avoit l'air solitaire,
Et sembloit inviter à l'amoureux mystère;
Mais je n'y pensois pas : je songeois seulement
A rendre ce portrait dès le même moment.
J'appelle le laquais qui m'observoit sans cesse;
Il vient. « Mon cher, lui dis-je, est-ce votre maîtresse
« Qui marche devant nous, et se promène ici ?
« N'a-t-elle point perdu le portrait que voici ?
« Non, monsieur, répond-il. J'ai vu passer deux femmes;
« Peut-être est-ce celui de l'une de ces dames:
« Je crois l'y reconnoître, à ne vous point mentir;
« Mais elle est déja loin. Je m'en vais l'avertir,
« Si je puis la rejoindre. » A ces mots, il s'éloigne.
Moi, dans le même endroit j'attends qu'il me rejoigne.
Je ne le revois plus.

GORJU.

Le trait est singulier.

SANSPAIR.

J'emporte le portrait, et je fais publier
Qu'il est entre mes mains tombé par aventure,
Que six gros diamants entourent la figure,
Et que je suis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait.
Personne jusqu'ici ne vient, et ne réclame
Ce bijou précieux, doux fléau de mon âme,
Que j'ai, pour mon malheur, trop souvent admiré,
Et qui, pour m'enchaîner, semble avoir conspiré.

GORJU.

A vous dire le vrai, votre sort est bizarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare,
De ce cœur qui résiste aux plus rares beautés!

C'est là mettre le comble aux singularités.
Rien n'est plus convenable à votre caractère.

SANSPAIR.

Il n'est pour me guérir qu'un moyen salutaire.

GORJU.

En quoi consiste-t-il?

SANSPAIR.

A voir l'original
Des traits représentés dans ce portrait fatal.
D'un aveugle penchant je me rendrois le maître,
Si j'en voyois l'objet, s'il se faisoit connoître.
Bientôt son caractère offensant ma raison,
Deviendroit pour mon cœur un sûr contre-poison :
Car, bien loin de trouver une femme parfaite,
Je verrois une folle, une franche coquette.

GORJU.

Vous en jugez, monsieur, bien témérairement.

SANSPAIR.

Les femmes d'aujourd'hui sont-elles autrement?
Dites-moi : trouverois-je une femme prudente,
Sage, spirituelle, éclairée, amusante,
Et qui sût à propos ou se taire ou parler,
Qui me convînt, enfin?

GORJU.

A ne vous rien celer,
Vous trouverez partout d'agréables parleuses ;
Mais si vous en cherchez qui soient silencieuses,
A moins que ce ne soit par quinte ou par humeur,
Vous chercherez long-temps, monsieur, sur mon honneur.
Et de plus, vous voulez une femme savante :
Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût ignorante?

SANSPAIR.

Mon ami, l'ignorante ignore son devoir,
Et peut s'en écarter sans s'en apercevoir :
La savante, au contraire, en connoît l'étendue ;
Sa science est pour elle une garde assidue :
Son esprit s'élevant aux sublimes objets,
S'occupe tout entier des plus graves sujets ;
Et, loin qu'aux séducteurs il soit prompt à se rendre,
Jusqu'aux plaisirs permis il a peine à descendre.

GORJU.

Et j'ai oui dire, moi, par des gens bien sensés...

SANSPAIR.

Par des sots, mon ami. Je pense, et vous pensez ;
Mais dans mes sentiments je diffère des vôtres.

GORJU.

Oh! je le sais, monsieur.

SANSPAIR.

Vous pensez d'après d'autres,
Et moi d'après moi seul.

GORJU.

Oh! rien n'est plus certain.

SANSPAIR.

On vient. Qui peut venir me parler si matin?

GORJU.

C'est le nouveau laquais.

SCÈNE III.

LAFLEUR, SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR.

QUE venez-vous me dire,
Monsieur Lafleur?

LAFLEUR, *riant.*

Monsieur...

SANSPAIR.

Qu'avez-vous donc à rire?

LAFLEUR, *riant encore plus fort.*

Excusez. Je ne puis m'en empêcher.

SANSPAIR.

Pourquoi?

LAFLEUR, *riant encore.*

Vous m'appelez monsieur.

SANSPAIR, *sérieusement.*

Oui, monsieur.

LAFLEUR.

Par ma foi,

Je ne croyois pas l'être.

SANSPAIR.

Et cependant vous l'êtes.

LAFLEUR.

Moi? Je suis confondu des façons que vous faites
Avec un pauvre diable...

SANSPAIR.

Allez, j'ai mes raisons,
Mon cher enfant. Cessez de prendre pour façons
Ce que l'humanité prescrit à l'homme sage,
Et ce qui devroit être en tous lieux en usage.
Vous êtes en service; et moi, par mon bon cœur,
Je veux vous faire ici supporter ce malheur.
Une fois pour toujours, que cela vous suffise.

LAFLEUR.

Tout ceci me surprend. Et...

SANSPAIR.

Trève de surprise;

Et venons, s'il vous plaît, à ce dont il s'agit.

(A Gorju.)

Que voulez-vous, monsieur? Il est tout interdit.

GORJU.

On le seroit à moins.

LAFLEUR.

Un monsieur vous demande.
Ordonnez-vous qu'il entre? ou faut-il qu'il attende?

SANSPAIR.

Apprenez, mon ami, qu'on n'attend point chez moi.
Je parle sur-le-champ, et m'en fais une loi.

LAFLEUR.

Comme il est si matin...

SANSPAIR.

Toute heure est convenable.

(A Gorju.)

Dès que je serai seul, je veux me mettre à table.

GORJU.

C'est assez. A l'instant le dîner sera prêt.

SANSPAIR, *lui faisant la révérence.*

Vous m'obligerez fort. Hâtez-vous, s'il vous plaît.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, SANSPAIR.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Puis-je entrer?

SANSPAIR.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je m'y prends de bonne heure
Pour vous importuner; mais comme ma demeure

Est près d'ici, je sais que dès le grand matin
On peut venir vous voir.

SANSPAIR.

Vous êtes mon voisin?

LE MARQUIS.

Si voisin que ma chambre est vis-à-vis la vôtre,
Et que nous pourrions bien nous parler l'un à l'autre,
Sans sortir de chez nous, et sans parler bien haut.
Je devrois en avoir profité bien plus tôt;
Mais comme l'on m'a dit qu'au milieu de la ville
Vous aimiez à vous voir solitaire et tranquille,
Je n'ai jamais osé troubler votre repos.

SANSPAIR, *en souriant.*

Ah! monsieur, sur mon compte on tient bien des propos.
On me traite partout d'étrange personnage;
Mais, quoique singulier, je ne suis point sauvage.
Les hommes la plupart me semblent odieux;
Leur commerce, à mon sens, est très pernicieux,
Parce qu'ils ont perdu cette aimable innocence
Qui bannissoit loin d'eux le crime et la licence;
Parce que l'intérêt a corrompu leurs cœurs;
Que le vice a changé leurs modes et leurs mœurs;
Et qu'un luxe effréné, source de mille crimes,
Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.
Oui, tout en eux m'excite à l'indignation;
Mais leur égarement me fait compassion.
Quoiqu'à mes sentiments en tout ils soient contraires,
Je ne puis les haïr; ils sont toujours mes frères.
Tout homme qui sauroit être différent d'eux,
Deviendroit mon ami, loin de m'être odieux.
L'honneur, la probité, la candeur, la sagesse,
Feroient naître en mon cœur la plus vive tendresse:

Dans le plus vil objet je les adorerois,
Et pour le rendre heureux je me sacrifierois.

LE MARQUIS.

Je vois qu'on vous déplaît lorsque l'on dissimule,
Et je m'ouvre avec vous. On vous croit ridicule,
Bizarre, extravagant; moi-même je l'ai cru,
Et même à vos dépens j'ai souvent discouru.
Mais qu'on vous connoît mal! et que votre langage
Est différent!...

SANSPAIR.

Je sais qu'en tous lieux on m'outrage,
Et m'embarrasse peu des discours du public.
L'homme pour son semblable est un vrai basilic;
Animal venimeux, son regard empoisonne:
Toujours taupe à l'égard de sa propre personne,
Méprisant tout le monde, et n'admirant que lui,
Il a des yeux perçants sur les défauts d'autrui.
Sans vouloir le guérir de son erreur extrême,
Je borne tous mes soins à me guérir moi-même;
Et, pour joindre aux efforts un salutaire effet,
Je tâche à devenir son contraste parfait:
Pour être original, j'évite sa manière,
Et crois que la meilleure est la plus singulière.

LE MARQUIS.

Votre projet est beau; mais, par trop de succès,
Il pourroit à la fin vous jeter dans l'excès.
Quoiqu'un excès pareil marque un esprit robuste,
La maxime qui dit, *rien de trop*, est bien juste,
Et prouve que le sage, en toute occasion,
Doit l'être avec mesure et modération.

SANSPAIR.

Plus je suis excessif, et plus haut je proteste

Contre ce que je crois ridicule ou funeste.
Je ne redoute rien que la comparaison :
Moins j'aurai de pareils, et plus j'aurai raison.
Vouloir me réformer, c'est prodiguer sa peine.

LE MARQUIS.

Aussi n'est-ce pas-là le sujet qui m'amène.

SANSPAIR.

Qu'est-ce donc? Auriez-vous quelque motif secret?...

LE MARQUIS.

Non, monsieur. Il s'agit seulement d'un portrait
Qui m'intéresse fort, ainsi que ma famille.

SANSPAIR.

D'un portrait? Et de qui?

LE MARQUIS.

C'est celui de ma fille.

SANSPAIR.

De votre fille? O ciel! ai-je bien entendu?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Soyez sûr qu'il vous sera rendu.

LE MARQUIS.

J'y compte, et vous pouvez à l'instant me le rendre.

SANSPAIR.

Celle qui l'a perdu doit venir le reprendre.
Je vous crois honnête homme, et je n'en doute point;
Mais vous me permettrez d'insister sur ce point :
C'est la condition que mon affiche impose;
Elle est essentielle, et j'en sais bien la cause.

LE MARQUIS.

Essentielle ou non, il faut s'y conformer.

Mais le marquis d'Arbois, puisqu'il faut me nommer,
Sembloit digne, à mon sens, de plus de confiance.

SANSPAIR.

Je vous crois; mais en tout j'aime l'expérience.
Nous nous connoîtrons mieux. C'est mon intention.
Daignez donc vous prêter à ma précaution;
Elle est juste : au public je l'ai signifiée.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

SANSPAIR, *après avoir un peu rêvé.*

Votre fille est-elle mariée?

LE MARQUIS.

Elle a vécu deux ans avec un vieux mari,
Qui, malgré son grand âge, en étoit fort chéri :
Depuis quatorze mois ma fille le regrette,
Toute jeune qu'elle est, quoique belle et bien faite.

SANSPAIR.

Le trait est tout nouveau. Mais, marquis, entre nous,
Pourquoi l'aviez-vous mise avec un vieux époux?

LE MARQUIS.

Parce qu'en nos pays le plus riche héritage
Aux filles de son rang ne laisse aucun partage;
Il faut donc les cloîtrer, ou les marier mal.

SANSPAIR.

J'ai toujours détesté tout partage inégal.
Je suis en même cas. J'ai d'immenses richesses,
Dont je veux à ma sœur faire quelques largesses,
Pour la doter, malgré notre droit inhumain,
Pourvu qu'elle reçoive un époux de ma main.
C'est un de mes cousins à qui je la destine;
Mais à le refuser cette folle s'obstine :

Car elle est haute, vaine, et tout son enjouement
N'a pu la garantir de quelque entêtement;
Du moins je le soupçonne. Et...

LE MARQUIS.

Ma fille, au contraire,
N'a d'autres volontés que celles de son père;
Aussi, c'est un esprit sage, prématuré,
Profond, même.

SANSPAIR.

Profond!

LE MARQUIS.

Elle a tout pénétré.
Croiriez-vous qu'à son âge elle est physicienne?
Et, pour dire encor plus, grande *Newtonienne?*
Newton, à son avis, est un divin esprit;
Et Descartes chez elle a perdu tout crédit.
Que ne sait-elle point? Prodige de mémoire,
Elle possède à fond chronologie, histoire,
Géographie; écrit tant en prose qu'en vers;
Et parle également vingt langages divers.

SANSPAIR.

Il faut vous l'avouer, la peinture est charmante.
Quelle femme, grand dieu! Belle, sage et savante!
Et dites-moi, marquis, la mariez-vous?

LE MARQUIS.

Oui. Je trouve pour elle un fort aimable époux,
Bien fait, jeune, assez riche, et de haute naissance.

SANSPAIR, *vivement.*

Avez-vous tout de bon conclu cette alliance?

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à moi. Le marquis de Beausang
Étant un bon parti par son bien, par son rang...

SANSPAIR.

Beausang ! C'est mon neveu.

LE MARQUIS.

Votre neveu?

SANSPAIR.

Lui-même.

Eh ! ne puis-je savoir si votre fille l'aime ?

LE MARQUIS.

A vous dire le vrai, je ne le sais pas bien:
Quand je le lui propose, elle ne répond rien;
Mais, qu'elle l'aime ou non, l'affaire est résolue,
Et, comme elle convient, sera bientôt conclue.

SANSPAIR.

Voisin, il ne faut point tyranniser un cœur.

LE MARQUIS.

Bon!

SANSPAIR.

Si vous m'en croyez....

LE MARQUIS.

Je ne suis pas d'humeur
A recevoir la loi d'une jeune cervelle.

SANSPAIR.

Votre fille est si sage....

LE MARQUIS.

Oh! je le suis plus qu'elle,
Et veux absolument conclure dès ce soir.
Je m'en vais l'avertir; elle viendra vous voir.
Serviteur.

SANSPAIR.

Voulez-vous que je vous reconduise?
Il n'est point, à mon sens, de plus haute sottise

Que cet usage-là : jamais je ne le suis ;
Mais je veux bien, pour vous, m'y soumettre aujourd'hui.
Que ne ferois-je point à dessein de vous plaire ?

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'aime qu'on se soumette à l'usage ordinaire ;
Mais je vous en dispense, et souhaite ardemment
Que vous ne sortiez point de votre appartement.
Adieu.

SANSPAIR.

Jusqu'au revoir.

SCÈNE V.

SANSPAIR, *seul, se jetant dans un fauteuil.*

Me voilà dans le piège.
De toutes parts l'amour me poursuit et m'assiège.
Je n'en reviendrai point. Je suis pris, je suis mort,
J'aime, je suis jaloux ; grand dieu ! quel est mon sort !
Un malheureux portrait me fascine et m'obsède.
De la source du mal j'attendois le remède ;
Et la source fatale où j'espérois guérir,
M'offre mille poisons pour me faire périr.
Quels poisons ! Quelle source est plus noble et plus pure !
Charmant original, plus beau que ta peinture,
(Si j'en crois mon oreille aussi-bien que mes yeux)
Assemblage divin de cent dons précieux,
Le ciel ne t'a-t-il fait que pour me rendre esclave ?
Ou faut-il que mon cœur te résiste et te brave ?
S'il le faut, le peut-il ? Quoi ! lâche que je suis,
J'ose déja douter de tout ce que je puis !
Non, non ; en vain l'amour m'aveugle et me transporte ;
Je veux que ma raison soit toujours la plus forte ;

Je veux qu'elle triomphe. Ah! qu'elle obéit mal!
Eh quoi! de mon neveu je serai le rival!
Et rival malheureux, je n'en fais aucun doute.
Il est vif et bruyant; il soupire, on l'écoute.
Je serai ridicule, en m'offrant après lui;
Le marquis le soutient; il conclut aujourd'hui.
Irai-je m'embarquer, sûr de faire naufrage?
D'ailleurs, suis-je fait, moi, moi, pour le mariage?
Après avoir long-temps évité le danger,
Sous un joug si commun je pourrois me ranger?
Semblable à tant de sots dont j'ai fait la satire,
Faudra-t-il qu'à mon tour je leur apprête à rire?
Moi, marié! Parbleu, cela me siéroit bien!
Non, mon cœur, taisez-vous; non, il n'en sera rien.

(Il parle au portrait.)

Vous, séducteur muet, qui voulez me surprendre,
Pour ne vous craindre plus, je brûle de vous rendre.
Faisons mieux; renvoyons-le, et fuyons un objet
Plus dangereux encor que son divin portrait.
Oui, suivons sans tarder ce dessein magnanime.
Ah! je me reconnois, et me rends mon estime.
Quelle gloire! Mon cœur en crève de dépit;
Mais...

SCÈNE VI.

GORJU, SANSPAIR.

GORJU.

Le dîner est prêt.

SANSPAIR.

Je n'ai plus d'appétit.
Qu'on differe à servir jusqu'à ce qu'il revienne.

(Il lui présente le portrait sans le lâcher.)

Tenez. Dans la maison qui fait face à la mienne,
Chez le marquis d'Arbois, reportez ce portrait :
J'apprends que c'est celui de sa fille.

GORJU, *le regardant.*

En effet,
J'y fais réflexion ; je crois la reconnoitre,
Et l'avoir vue un jour long-temps à sa fenêtre
Qui regarde chez vous. Il me sembloit....

SANSPAIR, *sans donner le portrait.*

Partez.

GORJU.

Quelle noble victoire, enfin, vous remportez !

SANSPAIR.

Finissons, s'il vous plaît ; la louange m'assomme.

GORJU.

Renvoyer le portrait est plus du galant homme,
Que d'obliger la dame à venir le chercher.

SANSPAIR.

Partez donc.

GORJU.

Mais, monsieur, il faut me le lâcher.

SANSPAIR, *vivement.*

Quoi ?

GORJU, *du même ton.*

Le portrait.

SANSPAIR.

Tenez. Malgré la peine extrême....
Je ferai mieux, je crois, de le porter moi-même ;
La politesse oblige à cette honnêteté.

SCÈNE VII.

GORJU, *seul.*

Mon homme en tient. Adieu la singularité.

SCÈNE VIII.

LE BARON, GORJU.

LE BARON.

Je ne vois nulle part ma belle matineuse :
Quel caprice aujourd'hui la rend si paresseuse?

GORJU.

Ah! je crois que voici notre provincial;
Voyons ce que me veut cet autre original.

LE BARON.

Ah! bon jour.

GORJU.

Si matin, quel démon vous lutine?

LE BARON.

Chez le cousin Sanspair je cherchois la cousine;
N'a-t-elle point encor paru sur l'horizon?

GORJU.

Non; mais elle est levée.

LE BARON.

Et j'en sais la raison.
Depuis qu'elle me voit, entre nous, je soupçonne
Qu'elle a de grands désirs de devenir baronne,
Et que ces désirs-là prennent sur son sommeil.
Le goût qu'elle a pour moi hâte un peu son réveil.
N'est-il pas vrai, Gorju?

GORJU.

Ma foi, j'en doute encore.

LE BARON.

Moi, je suis caution que la folle m'adore.
Dès qu'elle m'aperçoit, elle court se cacher,
Afin, n'en doute point, que je l'aille chercher.
Comme j'ai de l'esprit, j'entrevois sa finesse.

GORJU.

Et vous a-t-elle dit quelques mots de tendresse?

LE BARON.

A peu près. L'autre jour, lui faisant les yeux doux,
Je lui dis : « Vous voyez votre futur époux. »

GORJU.

Bon! Que répondit-elle?

LE BARON.

Elle se prit à rire.
Tu vois bien, mon enfant, ce que cela veut dire.

GORJU.

Vraiment, oui, je le vois.

LE BARON.

Une fille qui rit
Est bien aise.

GORJU.

A coup sûr. Morbleu! vive l'esprit
D'abord de ce qu'on voit on pénètre la cause.

LE BARON.

Je te dirai bien plus, mon cher; mais, bouche close :
Hier sur mon sujet mon cousin la pressoit,
(En riant.)
Elle lui répondit qu'elle me haïssoit.

GORJU.

C'est là de l'amour?

LE BARON.

Oui. La fille est comme un songe;
Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un mensonge.
Aussi, lorsque je vois la cousine Sanspair
Faire avec moi la fière, et prendre son grand air,
Aussitôt je m'écrie : « Ah! charmante pouponne!
« Tu caches finement l'amour que je te donne. »

GORJU.

Que répond la cousine à cela?

LE BARON.

Pas le mot.
Ou bien elle me dit : « Ah! que vous êtes sot!
« L'ennuyeux campagnard! » Et tout cela m'enchante.

GORJU.

Cette preuve d'amour est subtile et touchante.

LE BARON.

Oui; pudeur enfantine. Un badaud de Paris
Prendroit ces discours-là pour haine ou pour mépris :
Mais on n'impose pas aux seigneurs de province.
Sais-tu bien que chez moi je suis un petit prince?

GORJU.

Sans doute, je le sais. Irez-vous à la cour?

LE BARON.

Oh! fi! Pour les barons c'est un maudit séjour :
Et l'on dit qu'ils y font une triste figure.
Je vais dans mes États emmener ma future :
A ses yeux mes vassaux sauront se distinguer;
Et même mon bailli viendra nous haranguer.

GORJU.

Est-ce un grand orateur?

LE BARON.

Orateur admirable.

Il parle poitevin comme Cicéron.

GORJU.

Diable!

LE BARON.

Les esprits de Poitou sont fins et délicats;
A m'entendre, je crois que tu n'en doutes pas.

GORJU.

Malepeste! S'ils ont votre délicatesse,
On peut dire qu'ils sont de la plus fine espèce.
La cousine aura lieu de se bien divertir.

LE BARON.*

Elle est un peu grossière, à ne te point mentir:
Mais nous la polirons. Ah! qu'elle sera fière
D'être dame d'un lieu tel que la Garouffière!
Elle verra, mon cher, un merveilleux séjour;
Château fortifié, grands fossés secs autour;
Plus de jardins ni d'eaux, car je hais les vétilles.
J'ai fait couper les bois; j'ai détruit les charmilles,
Coupe qui m'a valu près de cent mille écus:
Et, pour ne plus laisser d'ornements superflus,
La charrue à présent laboure mon parterre.
D'un parc de mille arpents j'ai su faire une terre,
Afin de ne voir plus mille sots curieux
Qu'attiroit tous les jours la beauté de ces lieux.
Nous ne prenons plus l'air que sur une esplanade,
Ou nous allons dehors chercher la promenade.

GORJU.

Vous aimez le champêtre.

LE BARON.

Oui, c'est ma passion :
Et tout ce qui sent l'art est mon aversion.

GORJU.

Je ne m'étonne plus si mon maître vous aime :
Il peut vous regarder comme un autre lui-même.

LE BARON.

Aussi fait-il. Où donc est allé le cousin ?

GORJU.

Il s'habille, et s'en va visiter un voisin.

LE BARON.

A la bonne heure. Allons faire un tour de cuisine.
Quand j'aurai déjeuné, j'irai voir la cousine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Deux filles hors du lit au petit point du jour !

JULIE.

Dans le cœur de Paris, en été ! quel séjour !

LISETTE.

O la triste retraite !

JULIE.

O l'affreux esclavage !

LISETTE.

Dans ce lieu renfermé je deviendrois sauvage ;
Il faut que j'aille un peu respirer le grand air :
Et je baise les mains à monsieur de Sanspair.

JULIE.

Si tu sors de chez lui, tu perdras ta fortune.
Mon frère est libéral, et, quoiqu'il m'importune,
Je tâche à lui complaire autant que je le puis.
Aide-moi, je te prie, à charmer mes ennuis.
Je me contrains bien, moi.

LISETTE.

Mais pas trop, ce me semble :
Et votre frère et vous, vous êtes mal ensemble.

JULIE.

Il est vrai. Pour pouvoir avec lui s'accorder,
Jusqu'à nos trisaïeux il faut rétrograder.

LISETTE.

Pour lui que n'avez-vous un peu de complaisance?

JULIE.

Dieu m'en garde! A mon âge il est permis, je pense,
Et de suivre la mode, et même de l'outrer.
Je fais mon plus grand soin du soin de me parer.
Rien ne me flatte plus qu'une mode nouvelle;
Car, sans être à la mode, on ne peut être belle:
La plus extravagante a des grâces pour moi;
Et la mode, en un mot, est ma suprême loi.

LISETTE.

Du comte de Sanspair vous êtes le contraste;
La mode lui fait peur; il abhorre le faste.
Non, je ne comprends pas qu'un frère et qu'une sœur
Puissent à cet excès différer par l'humeur;
Et l'on peut fort bien dire, en cette conjoncture,
Que la variété fait briller la nature.

JULIE.

Mon frère me croit folle; et moi, de mon côté,
Je regarde en pitié sa singularité.

LISETTE.

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre.
Monsieur a sa manie, et vous avez la vôtre;
Mais la sienne, du moins, a de si beaux motifs,
Que, malgré qu'on en ait, ils sont persuasifs.
Le ridicule suit ses façons singulières;
Mais on aime le fond en riant des manières.
Et d'ailleurs les grands biens qu'il destine pour vous...

JULIE.

Mais il veut de sa main me donner un époux;
Et quel époux, Lisette! Un grossier personnage,
Un brutal campagnard, dont l'air et le langage,

L'esprit, les sentiments, semblent se disputer
L'honneur de me déplaire, et de me dégoûter.

LISETTE.

Leur succès est complet.

JULIE.

Il est vrai. Je l'abhorre.
Ah! qu'il est différent de celui que j'adore!
Car, il faut l'avouer, j'en suis folle; et mon cœur...

LISETTE.

Oui, le comte d'Arbois est un joli seigneur;
Mais c'est un petit-maître, et jamais votre frère
Ne s'accommodera d'un pareil caractère.
Tout homme du bel air est son aversion.

JULIE.

Et pour moi le bel air est la perfection.
Vois si je puis aimer l'homme qu'on me destine.

LISETTE.

Voilà belle matière à votre humeur mutine;
Elle risquera tout pour le comte d'Arbois.

JULIE.

Oui.

LISETTE.

Mais si votre frère, entêté de son choix,
Vous force à l'accepter?

JULIE.

Oh! je connois mon frère;
Il est bon. En tout cas, je fuirai chez ma mère;
J'irai la retrouver.

LISETTE.

Elle vous blâmera,
Je vous le garantis, et vous ramènera.

JULIE.

Eh bien donc! un couvent me servira d'asile.

LISETTE.

Quel asile pour vous!

JULIE.

Oui, j'y vivrai tranquille,
Mon cœur y sera libre.

LISETTE.

O triste liberté!
Que bientôt votre cœur en sera rebuté!
Allez, je vous connois; et vous n'êtes point faite
Pour trouver des douceurs au fond d'une retraite;
Vous y mourriez d'ennuis. Un cruel repentir
Vous feroit désirer ardemment d'en sortir;
Et vous éprouveriez bientôt, je vous assure,
Qu'un sot mari vaut mieux qu'une étroite clôture.
Vous rêvez?

JULIE.

Il est vrai. Tes discours me font peur.

LISETTE.

Vous voyez que je lis au fond de votre cœur.

JULIE.

Mais enfin, dis-moi donc quel parti je dois prendre.

LISETTE.

Tant que vous le pourrez, tâchez de vous défendre:
Puis aux expédients il faudra recourir.

JULIE.

Le danger est pressant. Veux-tu me secourir?

LISETTE.

Volontiers. Quel moyen faut-il que je hasarde?

JULIE.

Regarde-moi, de grâce.

LISETTE.

Eh bien ! je vous regarde.

JULIE.

Ne devines-tu point ce que disent mes yeux,
Lisette ?

LISETTE.

Oh ! vraiment oui ; je les entends au mieux.
Ne me disent-ils pas qu'ils voudroient que le comte
Pût s'introduire ici ?

JULIE.

Je l'avoue à ma honte,
Je souhaite avec lui deux moments d'entretien.
Ne pourrois-tu m'aider ?

LISETTE.

Moi ? Non ; je ne puis rien.
Le portier du logis est un lutin terrible,
Un Argus à cent yeux, un monstre inaccessible.

JULIE.

Tâche d'amadouer ce dangereux lutin.

LISETTE, *apercevant Pasquin.*

Que vois-je ? Le bonheur nous vient de bon matin.
C'est un homme. Auroit-il quelque chose à me dire ?
Je m'en vais lui parler.

JULIE.

Et moi, je me retire.

SCÈNE II.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN, *regardant Lisette de loin.*

Je ne la connois point ; mais j'aime son minois ;
Et mon air lui revient, à ce que j'aperçois.

LISETTE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur... je ne sais qui... je suis votre servante.

PASQUIN.

Belle... je ne sais quoi... dont la mine attrayante
Dès le premier abord m'égratigne le cœur,
Je suis, assurément, votre humble serviteur.

LISETTE.

Nous nous donnons ici de beaux noms l'un à l'autre.
En vous disant le mien, apprendrois-je le vôtre?

PASQUIN.

Oui-dà. Si par hasard je m'appelois Pasquin?...

LISETTE.

Et moi Lisette?

PASQUIN.

Vous? Je veux être un faquin,
S'il fut jamais un nom plus doux à mon oreille.

LISETTE.

A celui de Pasquin il revient à merveille.
Ces noms paroissent faits l'un pour l'autre.

PASQUIN.

A ravir.
Eh bien! je suis Pasquin, tout prêt à vous servir.

LISETTE.

C'est très bien fait à vous. Pour moi, je suis Lisette.

PASQUIN.

Vos yeux me l'avoient dit, adorable poulette;
Et je vous avouerai que je me suis douté
Que vous serviez céans quelque jeune beauté.

LISETTE.

Oui. Mais mon temps m'est cher; je crains qu'on ne m'attende.
Venons d'abord au fait.

PASQUIN.

C'est ce que je demande.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas.

PASQUIN.

Pardonnez-moi.

LISETTE.

Comment?

PASQUIN.

Vous voulez nous lier dès le premier moment
Par un don mutuel de notre confiance.

LISETTE.

Oh! la mienne ne va qu'après l'expérience:
Pour pouvoir l'obtenir, il faut la mériter.

PASQUIN.

Voyons. Par quels moyens peut-on la cimenter?

LISETTE.

D'abord, apprenez-moi le nom de votre maître.
Aurois-je, par hasard, l'honneur de le connoître?

PASQUIN.

Cela se peut.

LISETTE.

Fort bien. Sachons à quel dessein
Vous nous rendez visite, et de si bon matin.

PASQUIN.

Nous y viendrons.

LISETTE.

Tant mieux. Ensuite il faut m'instruire
Des moyens qui céans ont su vous introduire;
Car on n'y peut entrer que difficilement.

PASQUIN.

Avant que je réponde, il faut premièrement
M'éclaircir sur un point.

LISETTE.

Parlez, je vous supplie.

PASQUIN.

Vous servez céans?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Mais... servez-vous Julie?

LISETTE.

Elle-même.

PASQUIN.

Ah! parbleu! j'en suis ravi.

LISETTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Oh! tout doux. Dites-moi,
Savez-vous son secret?

LISETTE.

A fond.

PASQUIN.

Bonne nouvelle!

LISETTE.

C'est monsieur de Sanspair qui m'a mise auprès d'elle;
Mais, bien loin de répondre à son intention,
Je veux aider sa sœur... Quelle indiscrétion!
Si vous m'alliez trahir...

PASQUIN.

Rassurez-vous, ma chère.
Je viens servir ici sous votre ministère.

Vous me guiderez bien, à ce que je prévois.
Sachez que j'appartiens...

LISETTE.

Est-ce au comte d'Arbois?

PASQUIN.

C'est toi qui l'as nommé.

LISETTE.

L'agréable aventure!
Et que votre présence en ce lieu nous rassure!
Mais dans notre prison par quel secret ressort
Avez-vous pénétré?

PASQUIN, *lui montrant une lettre.*

Voici mon passe-port.

LISETTE, *lisant l'adresse.*

« Au comte de Sanspair. »

PASQUIN.

La lettre est de sa mère;
Elle m'envoie à lui.

LISETTE.

Oh! oh! Pour quelle affaire?

PASQUIN.

Pour être à son service.

LISETTE.

En quelle qualité?

PASQUIN.

Mais... de valet de chambre.

LISETTE.

Et vous avez quitté
Le comte?

PASQUIN.

Point du tout. Ce n'est qu'un tour d'adresse.
Ne pouvant s'introduire auprès de sa maîtresse,

Que l'on tient renfermée en ce triste réduit,
Près d'elle il a voulu que je fusse introduit,
Afin que par mes soins il pût l'être lui-même.
Nous avons mis en œuvre un plaisant stratagême.
La mère de Sanspair lui cherchoit un valet,
Homme d'esprit, alerte, intelligent, bien fait;
Mon maître l'ayant su par une vieille femme
Qui sert depuis long-temps chez cette bonne dame,
A si bien fait sous main, qu'elle m'a demandé.
Je me suis présenté si bien recommandé :
Ma figure, d'ailleurs, sans me donner de gloire,
M'a si bien appuyé, comme vous pouvez croire,
Que la vieille marquise a pris du goût pour moi,
Et m'envoie à son fils, qui, comme elle, je croi,
Prévenu par la lettre en ma faveur écrite,
Ne balancera pas à goûter mon mérite.

LISETTE, *lui faisant la révérence.*

Oh! je n'en doute point.

PASQUIN, *d'un ton fier.*

Et vous avez raison.

LISETTE.

Recevez cependant une utile leçon,
Et sachez ce que c'est que votre nouveau maître :
Tout ce que l'on n'est point, il se pique de l'être;
Homme particulier dans ses opinions,
Comme dans ses discours et dans ses actions.

PASQUIN.

C'est un original, je l'ai su par sa mère;
Et j'ai dressé mon plan suivant son caractère.

LISETTE.

C'est un homme, en un mot, qui ne ressemble à rien.

PASQUIN.

Tout étrange qu'il est, je trouverai moyen
De m'attirer bientôt toute sa confiance.
Gouverner les esprits est ma grande science;
C'est mon fort. Propre à tout, j'entre dans tous les goûts;
Et je sais, comme on dit, hurler avec les loups.
Mes talents à vos yeux vont tout d'un coup paroître.
Ici dans un moment vous verrez mon vrai maître.

LISETTE.

Comment entrera-t-il? Le portier de céans
Est un diable.

PASQUIN.

Il est vrai. Mais vingt louis comptants,
Et vingt autres promis, le rendant plus traitable,
J'ai trouvé le moyen d'apprivoiser le diable:
J'en ai fait un mouton. Et mon entrée ici
Pour le comte d'Arbois a déja réussi.

LISETTE.

C'est débuter pour lui par un beau coup d'adresse.

PASQUIN.

Mais il n'est pas le seul pour qui je m'intéresse.

LISETTE.

Et pour qui donc encor?

PASQUIN.

Pour sa charmante sœur;
Et je veux prévenir Sanspair en sa faveur;
J'en ai l'ordre secret. A l'insu de leur père,
Je viens ici servir et la sœur et le frère.

LISETTE.

Et que veut cette sœur à monsieur de Sanspair?

PASQUIN.

Le mystère est profond; s'il étoit découvert,

Cela dérangeroit des mesures secrètes,
Qu'on ne peut confier qu'à des filles discrètes.

LISETTE.

Vous ne comptez donc pas sur ma discrétion?

PASQUIN.

Pas encor tout-à-fait. Mais mon intention
Est de faire avec vous plus ample connoissance.
Différons jusque-là l'entière confidence.

LISETTE.

Quand vous me connoîtrez, vous changerez de ton;
Et... Mais séparons-nous, voici le factoton.
Au revoir.

SCÈNE III.

GORJU, PASQUIN.

PASQUIN.

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître,
Monsieur; mais nous allons servir le même maître.
Je suis monsieur Pasquin.

GORJU.

Et moi, monsieur Gorju.

PASQUIN, *lui tendant les bras.*

Soyez le bien trouvé!

GORJU, *l'embrassant.*

Soyez le bien venu!

PASQUIN.

Très obligé. Gorju! Le beau nom!

GORJU.

Ce nom brille
Depuis un siècle au moins dans l'illustre famille
Des Sanspairs.

PASQUIN.

Comment diable!

GORJU.

Et vous m'accorderez
Que par-là les Gorjus sont assez bien titrés.

PASQUIN.

Peste! voilà pour eux un titre magnifique!
On m'avoit dit qu'ici vous étiez domestique.

GORJU.

Domestique, il est vrai : mais de distinction;
J'y suis maître-d'hôtel, et, par occasion,
Valet de chambre.

PASQUIN.

Oh! oh!

GORJU.

Quand la place est vacante,
J'en fais les fonctions.

PASQUIN.

Fort bien.

GORJU.

Et je me vante
D'être de la maison l'homme le plus actif.

PASQUIN.

Votre poste ordinaire est-il bien lucratif?

GORJU.

Oui, mais très fatigant : car dans cette demeure
Il faut que je sois prêt à servir à toute heure,
Jour ou non; à monsieur cela n'importe pas,
Et son appétit seul est l'heure du repas.
Point de repos pour nous, à moins qu'il ne s'endorme.

PASQUIN.

Eh ! comment soutient-il cette dépense énorme?
Il se ruine.

GORJU.

Lui ? Tous les ans, par ses soins,
Mon maître met à part cent mille francs, au moins.
Outre qu'il est très riche, il garde un si grand ordre,
Que sur ses revenus personne ne peut mordre.
Il rit de nos seigneurs, qui, faisant les fendants,
Laissent régner chez eux messieurs les intendants,
Et leur donnent le droit de les mettre au pillage.

PASQUIN.

On le traite de fou ; moi, je dis qu'il est sage :
Se passer d'intendant, c'est l'être au dernier point.
En se volant soi-même on ne s'appauvrit point.

GORJU.

Bien dit.

PASQUIN.

Sa garde-robe est-elle magnifique?

GORJU.

Point du tout, car il est amoureux de l'antique.
Bien loin de se régler sur les modes du temps,
Celle dont il se pare a, du moins, cinquante ans.
Ses poches sont en long, ses perruques crêpées.
Les hommes d'aujourd'hui lui semblent des poupées.
Il aime un habit simple et plein de gravité.
Mais ce qui prouve mieux sa singularité,
Cet homme simple, uni, veut que ses domestiques
Soient tous, selon leur ordre, en habits magnifiques;
Que la mode surtout les fasse bien briller :
Dès qu'il en paroît une, il nous fait habiller;

Vous en pouvez juger par l'habit que je porte;
Il est fort au-dessus d'un homme de ma sorte.

PASQUIN.

Il vous sied à ravir.

GORJU.

Oh! votre serviteur.

PASQUIN.

Je vous ai pris d'abord pour un petit seigneur.

GORJU.

J'en ai, sans me vanter, et le port et l'allure.
Mais chut! Voici monsieur.

PASQUIN, *à part.*

O la bonne figure!

SCÈNE IV.

SANSPAIR, GORJU, PASQUIN.

SANSPAIR, *à part, en rêvant.*

Elle n'est pas levée, et son père est sorti.
Ah! que j'en suis fâché! j'avois pris mon parti;
Que sais-je si j'aurai toujours la même force?
Mon esprit et mon cœur vont rentrer en divorce:
Mais qui l'emportera du cœur ou de l'esprit?
(*Apercevant Pasquin.*)
Que veut cet homme-là?

PASQUIN.

Ce petit mot d'écrit
Vous apprendra, monsieur, le sujet qui m'amène.

SANSPAIR.

Ah! ah! c'est de ma mère. Elle a donc pris la peine
De me chercher quelqu'un qui pût me convenir?
Monsieur Gorju!

GORJU.

Monsieur ?

SANSPAIR.

Songez à me tenir
Un dîner prêt. Je sens mon appétit renaître.

GORJU.

Pour quelle heure, monsieur ?

SANSPAIR.

Pour quelle heure ? Peut-être
Dans le moment, ou bien un peu plus tard. Enfin
Je vous avertirai sitôt que j'aurai faim.

GORJU.

Le rôt est presque cuit : je crains qu'il ne se gâte.

SANSPAIR.

Faites-en mettre un autre ; et surtout qu'on se hâte.

SCÈNE V.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR, *ouvrant la lettre.*

VOYONS ce qu'on m'écrit sur l'homme que voici.
Je compte que ma mère aura bien réussi ;
Car elle a le goût sûr, et n'est pas fort crédule :
Pour moi, je le suis trop, et j'en suis ridicule.
(A Pasquin.)
Couvrez-vous, mon ami.

PASQUIN.

Moi, monsieur ?

SANSPAIR.

Entre nous
Point de cérémonie.

PASQUIN.

Un valet...

SANSPAIR.

Couvrez-vous,

Vous dis-je; je le veux.

PASQUIN.

Vous oubliez, je pense,

Que je suis domestique, et que la bienséance...

SANSPAIR.

La bienséance veut que vous m'obéissiez.

PASQUIN.

J'y serai toujours prêt, quoi que vous m'ordonniez.
De ma soumission si vous faites l'épreuve,
Je vais, en me couvrant, vous en donner la preuve.

SANSPAIR.

Ah! ce trait-là me plaît.

PASQUIN, *se couvrant.*

Quand l'ordre est si pressant,

Il vaut mieux être sot que désobéissant.

SANSPAIR.

On ne peut dire mieux. Pour peu qu'on vous entende,
Vous n'avez pas besoin que l'on vous recommande.
Lisons pourtant.

(*Il lit.*)

« Mon fils, vos singularités,
« Quoique j'y sois accoutumée,
« Me paroissent toujours d'étranges nouveautés
« Qui donnent du relief à votre renommée.
« Pour un valet de chambre avoir recours à moi,
« C'est une idée assez plaisante;
« N'importe, j'ai trouvé, je croi,
« L'homme qui vous convient; et j'en suis très contente.

Le préambule est long; mais lisons jusqu'au bout.

(*Il lit.*)

« C'est un joli garçon... »

PASQUIN, *faisant une brusque et profonde révérence.*

Ah! monsieur, point du tout.

SANSPAIR.

Ne m'interrompez plus, et trève de courbettes.
On ne m'impose point par ces façons discrètes,
Dont un orgueil caché sait toujours se munir.
Quand on a du mérite, il faut en convenir.

PASQUIN.

(*A part.*)

Je n'y manquerai pas. Cet homme est très comique,
Et me paroît avoir un coin de lunatique.

SANSPAIR *lit.*

« C'est un joli garçon, bien sensé, plein d'esprit,
« Et qui ne dément point ce qu'on m'en avoit dit.
Ma mère n'a jamais prodigué la louange.

PASQUIN, *d'un ton modeste.*

Monsieur....

SANSPAIR.

Vous avez donc de l'esprit?

PASQUIN.

Comme un ange.
Puisque vous le voulez, j'en conviens bonnement.

SANSPAIR, *en souriant.*

Un aveu si naïf est un aveu charmant.

(*Il lit.*)

« Il est exact, adroit, sincère;
« De plus, on me répond de sa fidélité:

« Mais ce qui va bien plus vous plaire,
« De ses talents celui qu'on m'a le plus vanté,
« C'est qu'il a le don de se taire. »
O merveilleux talent, plus précieux que l'or!
Si vous le possédez, vous êtes un trésor.
Mais le possédez-vous, dites-moi? Puis-je croire
Qu'un domestique atteigne à ce genre de gloire?
Vous êtes donc le seul que la faveur des cieux
Ait jamais honoré de ce don précieux?
Êtes-vous ce prodige? Allons, soyez sincère.
Répondez. Est-il vrai que vous savez vous taire?
Morbleu! répondez donc. Vous vous moquez, je croi.

PASQUIN.

Mon silence, monsieur, vous répondoit pour moi.

SANSPAIR.

Par ma foi, ce garçon commence à me confondre.
Un sage de la Grèce eût-il pu mieux répondre?
Embrassez-moi, mon cher.

PASQUIN.

Ah! monsieur...

SANSPAIR.

Sans façon.

PASQUIN.

Quoi! mon maître avec moi feroit comparaison?
Si jusqu'à me couvrir j'ai poussé l'impudence...

SANSPAIR.

Faites ce qu'on vous dit. J'aime l'obéissance.
(Ils s'embrassent.)
Asseyons-nous.

PASQUIN.

M'asseoir?

SANSPAIR, *vivement.*

Encore ? Au premier mot..

PASQUIN, *s'asseyant brusquement.*

Vous voyez bien, monsieur, que je ne suis qu'un sot.

SANSPAIR.

Je vois tout le contraire. Approchez. Mes manières
Ont de quoi vous surprendre ; elles sont singulières,
Je l'avoue ; et d'abord vous l'avez dû sentir.
Le vulgaire imbécile ose s'en divertir :
Il me croit ridicule ; et vous-même, peut-être,
Vous le croyez aussi. Quoi ! direz-vous, un maître
Forcer son domestique à s'asseoir près de lui,
Et même à se couvrir ? Il est vrai qu'aujourd'hui
Donner à ses valets une telle licence,
C'est pousser la bonté jusqu'à l'extravagance.
On n'agit point ainsi dans les moindres maisons ;
Mais vous avez du sens, écoutez mes raisons.
Je suis homme.

PASQUIN.

À coup sûr.

SANSPAIR.

Voilà mon plus beau titre,
Fussé-je des humains ou le maître, ou l'arbitre.
Oui, mon cher, je suis homme ; et vous l'êtes aussi,
N'est-il pas vrai ?

PASQUIN.

Du moins, je l'ai cru jusqu'ici.
Mais entre vous et moi la différence est belle.

SANSPAIR.

Moi, je n'en connois point qui soit essentielle.
Un homme en vaut un autre, à moins que par malheur
L'un d'eux n'ait corrompu son esprit et son cœur.

Car, quel est des mortels le plus considérable ?
C'est le plus vertueux et le plus raisonnable.
Et quel est le plus vil ? C'est le plus vicieux.
Il a beau se targuer de ses nobles aïeux,
Beau se croire au-dessus de tous tant que nous sommes,
Dès qu'il est corrompu, c'est le dernier des hommes.
Malgré les préjugés de l'éducation,
Je ne vois point entr'eux d'autre distinction;
Le reste est chimérique aux yeux d'un homme sage.
Par conséquent, sur vous je n'ai nul avantage;
Et je dois oublier ce que vous respectez,
Si nous sommes égaux en bonnes qualités.
Vous ouvrez de grands yeux, et gardez le silence!
Sentez-vous entre nous quelqu'autre différence ?

PASQUIN.

Oui, monsieur, je la sens, ou je serois un fat:
Vous êtes un seigneur; moi, qui suis-je ? Un pied-plat.

SANSPAIR.

Mais par quelle raison ?

PASQUIN.

Je ne puis vous la dire.

SANSPAIR.

Ni moi non plus. Le sort exerçant son empire,
Vous a traité fort mal, et m'a fort bien traité.
Mes ancêtres jadis ont beaucoup éclaté,
Et, par des actions brillantes, héroïques,
M'ont acquis de grands biens, des titres magnifiques,
Qui par succession sont venus jusqu'à moi.
Vos ancêtres à vous...

PASQUIN.

Mes ancêtres ? Ma foi,
Je n'ai pas, comme vous, l'honneur de les connoître.

SANSPAIR.

Mais vous en avez eu.

PASQUIN.

Cela pourroit bien être.

SANSPAIR.

Le fait est très certain. Mais, qu'est-il arrivé?
Ce que les plus puissants ont souvent éprouvé.
Comme du genre humain la fortune se joue,
Elle a mis vos aïeux au plus haut de sa roue,
Puis s'est fait un plaisir de les mettre au-dessous:
Les miens, après avoir essuyé son courroux,
De degrés en degrés sont montés à leur place;
Pur effet du hasard ou d'une heureuse audace;
Vrai jeu de la bascule. Un côté penche en bas
En faisant monter l'autre: et je ne comprends pas
Qu'un grand, qui voit régner cette vicissitude,
Puisse de la hauteur contracter l'habitude.
Tout homme que le sort fit naître d'un haut rang
Doit se dire en secret: « Je suis d'un noble sang;
« Un autre est d'un sang vil, à ce que j'imagine;
« Nous remontons pourtant à la même origine. »
Voilà comme je pense, et la raison pourquoi
Je veux que sans contrainte on agisse avec moi.
Toujours les premiers temps présents à ma mémoire,
Etouffent de mon cœur et l'enflure, et la gloire:
Je me fais un plaisir de le mortifier,
Et c'est ce qui, surtout, me rend très singulier.
Les hommes sont si fous, qu'on ne peut être sage
Qu'à force d'éviter ce qu'on voit en usage.

PASQUIN.

Vous dites vrai, monsieur; tous les hommes sont fous.
Il n'est plus ici bas d'homme sage que vous.

SANSPAIR, *se levant brusquement.*

Ah! fi! vous me flattez. Quelle indigne bassesse!

PASQUIN.

Je croyois que des grands vous aviez la foiblesse:
La louange est pour eux un si friand ragoût,
Que je la prodiguois pour flatter votre goût;
Mais la vérité simple est le seul mets qu'il aime.
J'ai cru vous prendre au piège, et j'y suis pris moi-même.

SANSPAIR, *lui prenant la main.*

Oh! parbleu, mon enfant, vous resterez ici.
Holà! monsieur Gorju, paroissez.

SCÈNE VI.

GORJU, SANSPAIR, PASQUIN.

GORJU.

Me voici.

Le dîner vous attend.

SANSPAIR.

Tout-à-l'heure.

GORJU, *à part.*

J'enrage.

SANSPAIR.

Qu'on donne à ce garçon l'habit et l'équipage
Que j'avois destiné pour son prédécesseur.
Cet homme est justement de la même hauteur.

SCÈNE VII.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR.

DITES-MOI, s'il vous plaît, quel étoit votre maître?

PASQUIN.

Il logeoit ici près : vous pourriez le connoître.

SANSPAIR.

Je ne connois personne.

PASQUIN.

Il alloit quelquefois
Ou dîner, ou souper chez le marquis d'Arbois.

SANSPAIR.

Ah! ah! De ce marquis connoissez-vous la fille?

PASQUIN.

Mais j'en ai ouï parler. O l'étrange famille!

SANSPAIR.

En quoi donc?

PASQUIN.

Ce seigneur a deux enfants; un fils
Aussi grave et posé qu'un homme à cheveux gris :
Plus singulier que vous à la fleur de son âge.

SANSPAIR.

Est-il possible?

PASQUIN.

Oui.

SANSPAIR.

Cet homme est né bien sage!

PASQUIN.

C'est un Caton sans barbe. Et sa sœur, à mon sens,
Est encor plus bizarre; elle a vingt et deux ans,

Tout au plus : à cet âge, au lieu d'être galante,
Vive, enjouée...

SANSPAIR.

Eh bien?

PASQUIN.

Elle fait la savante;
Elle lit jour et nuit les plus anciens auteurs;
Elle en sait plus, dit-on, que les plus grands docteurs.

SANSPAIR, *transporté.*

Tout de bon?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Fort bien. Et sa figure?

PASQUIN.

Charmante, à ce qu'on dit.

SANSPAIR.

L'aimable créature!

PASQUIN.

Oh! oui. Mais toujours lire est un tic rebutant.

SANSPAIR.

Plût au ciel que ma sœur eût le même penchant!
Mais, loin d'étudier, c'est une jeune folle
Qui n'aime que le faste; et cela me désole.
Un homme simple, uni, bien loin de la toucher,
Est un monstre à ses yeux, et n'ose l'approcher.
Lorsqu'en vos beaux habits je vous ferai paroître,
Je veux que vous preniez les airs de petit-maître.
Les possédez-vous bien?

PASQUIN.

Monsieur, sans vanité,
J'ai de rares talents pour la fatuité.

SANSPAIR.

Je l'avois deviné par votre contenance :
Livrez-vous hardiment à votre impertinence.
De vos talents exquis je m'en vais m'amuser,
Pour plaisanter ma sœur, et la désabuser.
Son goût est déclaré pour les airs à la mode :
Je n'imagine point de plus sûre méthode,
Pour les lui faire enfin haïr et détester,
Que d'avoir un valet propre à les imiter.
Par cette comédie elle pourra connoître
Que d'un homme de rien on fait un petit-maître,
Et qu'un jeune seigneur, sous ce fade maintien,
D'un homme d'un haut rang fait un homme de rien.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN, *menant son maître par la main.*

ENTREZ vite, et sans bruit.

LE COMTE.

Voilà bien du mystère !

PASQUIN.

Pour venir à vos fins rien n'est plus nécessaire.

LE COMTE.

Bon ! Sanspair est-il donc un homme à redouter ?

PASQUIN.

Par vos airs étourdis vous allez tout gâter.

SCÈNE II.

LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

C'EST vous, monsieur le comte ?

PASQUIN.

Oui, grâce à mon adresse.

LISETTE.

Soyez le bien-venu.

LE COMTE.

Montons chez ta maîtresse.

LISETTE.

Tout doux ! elle viendra dans un petit moment.

LE COMTE.

Mène-moi, sans tarder, à son appartement.

LISETTE.

Du sang-froid, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Le sang-froid m'importune.

PASQUIN.

Croyez-vous donc céans être en bonne fortune ?

LE COMTE.

Non pas. Mais, ennemi de la formalité,
J'aime que l'on réponde à ma vivacité.

LISETTE.

L'excès de votre feu pourroit ici vous nuire.

PASQUIN.

Soyez plus circonspect.

LE COMTE.

Ce faquin me fait rire.
Circonspect ! Eh ! fi donc ! ce n'est pas le bon air.

LISETTE.

C'est celui qui convient chez monsieur de Sanspair.

LE COMTE.

Mais tu ne sais donc pas que j'aime à la folie ?
Le moyen ?.... Ah ! je vois ma charmante Julie.

SCÈNE III.

JULIE, LE COMTE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE, *prenant la main de Julie.*

Eh bien ! mon adorable, enfin voici le jour
Où nous pourrons en forme exprimer notre amour ;
Car je crois qu'entre nous il est très réciproque,
Et que de vous à moi tout est sans équivoque.

JULIE, *bas à Lisette.*

Ah ! qu'il est différent de ce vilain baron !

LISETTE, *bas, à Julie.*

D'accord : mais il a l'air un peu trop fanfaron.

JULIE, *bas, à Lisette.*

C'est le bon air.

LISETTE, *bas, à Julie.*

Tant pis.

LE COMTE, *à Julie.*

Vous balancez, me semble?

Quoi ! la consultez-vous ?

JULIE.

Non. Mais c'est que je tremble.

LE COMTE.

Et de quoi tremblez-vous ?

JULIE.

Mon frère peut venir.

LE COMTE.

Qu'il vienne. Ne songeons qu'à nous entretenir
En pleine confiance; et, s'il survient un frère,
Pour le rendre traitable on sait ce qu'on doit faire.

JULIE.

Bon dieu ! que dites-vous ? Il faut le ménager;
Mon sort dépend de lui.

LE COMTE.

Je saurai l'engager
A m'être favorable : et, selon l'apparence,
Il ne peut ignorer mon rang et ma naissance.
Un homme de ma sorte ose se présenter.
Et ne sent rien en soi qu'on puisse rebuter.

JULIE.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire,
Mais peut-être est-ce assez pour dégoûter mon frère.

LE COMTE.

Pour le dégoûter?

LISETTE.

Oui.

LE COMTE.

Parbleu! vous m'étonnez.
Quel travers est-ce là?

JULIE.

Le ton que vous prenez,
Vos manières, vos airs, que je trouve admirables,
Pourroient bien à ses yeux paroître insupportables.

LISETTE.

Oh! je vous en réponds.

LE COMTE.

Ma foi, tant pis pour lui.
Je suis précisément ce qu'on est aujourd'hui.

PASQUIN.

Précisément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Savez-vous comment il faut paroître
Pour s'emparer du cœur du comte de Sanspair?
Prudent, sage; en un mot, renoncer au bon air.

LE COMTE, *en riant.*

Prudent! sage! Oh! parbleu, le projet est risible.

LISETTE.

Pour un amant bien tendre il n'est rien d'impossible.

LE COMTE.

La maxime est touchante, elle a le tour nouveau;
Et jamais l'opéra n'a rien dit de plus beau.
Je veux la mettre en chant.

LISETTE.

Si vous êtes bien sage,
Vous songerez plutôt à la mettre en usage.

LE COMTE.

Comment, diable! voilà de la précision :
Cette fille a l'esprit plein de réflexion;
Et je vous avouerai qu'elle me persuade.
Votre frère, ma belle, a donc l'esprit malade?

JULIE.

Un peu visionnaire; et, s'il faut dire tout,
Vous êtes trop charmant pour être de son goût.

LE COMTE.

Il faut m'en consoler puisque je suis du vôtre:
Car nous avons le don de nous charmer l'un l'autre,
N'est-il pas vrai? Du moins vos beaux yeux me l'ont dit:
Expliquez-vous comme eux.

JULIE.

Leur langage suffit.

LE COMTE.

Non. J'attends un aveu de votre aimable bouche.
Ma proposition, je crois, vous effarouche.

JULIE.

Il est vrai; car enfin...

LE COMTE.

Ah! vous faites l'enfant!
Dites-moi : Je vous aime; et je suis triomphant.

JULIE.

Moi, vous dire cela? Dites-le-moi vous-même.

LE COMTE.

Oh! parbleu, volontiers, et cent fois. Je vous aime,
Et je vous fait serment que mon fidèle amour
Éclatera pour vous jusqu'à mon dernier jour.

Les transports que je sens vont jusques à l'extase.
Si je ne vous dis vrai, que la foudre m'écrase.
Puissé-je en cet instant mourir à vos genoux!
(En se levant.)
Est-ce là s'expliquer? Allons, ma reine, à vous.

JULIE, *d'un air confus.*

Monsieur, en vérité...

LE COMTE.

La réponse est gentille.

LISETTE.

C'est vous répondre assez pour une honnête fille.
Vous aimez, on vous aime, et j'en suis caution.

LE COMTE.

Corps pour corps?

LISETTE.

Oui, monsieur. Il n'est plus question
Que de gagner son frère, et c'est là l'enclouure.

LE COMTE.

Que faire pour cela?

LISETTE.

Changer votre figure,
Vos manières, vos tons, vos discours.

LE COMTE.

Oh! ma foi,
Tu me demandes trop.

LISETTE.

Et je vous soutiens, moi,
Qu'avec beaucoup d'esprit et beaucoup de tendresse
On sait se retourner. Songez que le temps presse.

LE COMTE, *en riant.*

Oh! je n'en doute pas.

JULIE.

Vous l'interprétez mal.

Le temps est précieux quand on craint un rival.

LE COMTE.

Quel est-il?

PASQUIN.

Un baron.

JULIE.

Appuyé de mon frère.

LE COMTE.

Un baron, dites-vous?

LISETTE.

Oui; de la Garouffière.

JULIE.

Je le hais, je l'abhorre; et mon frère en est fou.

LE COMTE.

D'où sort cet animal?

LISETTE.

Il nous vient du Poitou.

LE COMTE.

Laissez-moi faire, allez, et vous verrez merveilles.

Je veux devant Sanspair lui couper les oreilles.

PASQUIN.

Belle expédition!

LISETTE.

Voilà le vrai moyen

De vous faire une affaire, et de n'y gagner rien.

LE COMTE.

Quoi! j'aurai pour rival un pareil personnage?

Un campagnard? un sot?

LISETTE.

Il l'est à triple étage;

Et c'est par-là qu'il plaît au comte de Sanspair,
Qui le détesteroit s'il avoit le bon air.

PASQUIN.

Voulez-vous obtenir votre aimable maîtresse?
Usez avec Sanspair et d'esprit et d'adresse.
Sous de graves habits cachez l'air cavalier,
Pour paroître à ses yeux bizarre et singulier,
Et, de la tête aux pieds, tout autre que vous n'êtes.
Vous gagnerez son cœur si vous le contrefaites;
Sinon, tenez-vous sûr qu'il vous rebutera.

LE COMTE.

Je veux bien l'imiter; mais qui me l'apprendra?

PASQUIN.

Moi, je le sais par cœur; et je vais vous instruire.
Soyez sage un quart-d'heure, et laissez-vous conduire.

LE COMTE, *à Julie.*

Pour m'assurer de vous, je vais me transformer;
Et vous éprouverez que je sais l'art d'aimer.

PASQUIN, *à Julie.*

Madame, il faut aussi nous aider.

JULIE.

Que ferai-je?

PASQUIN.

Sanspair va m'employer pour vous dresser un piège.
Il veut me transformer en seigneur important,
Armé de ces grands airs que vous estimez tant;
Mais, loin de m'admirer, comme vous pourriez faire,
Traitez-moi comme un fat, et trompez votre frère.
A la ruse on peut bien se prêter décemment
Lorsque l'hymen en doit être le dénouement.

JULIE.

C'est assez. Prenons donc une forme nouvelle.

LISETTE.

Quelqu'un vient.

LE COMTE.

C'est ma sœur. Jusqu'au revoir, ma belle :
J'espère par mes soins mériter votre cœur.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, JULIE, LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

J'ENTRE un peu librement.

LE COMTE, *à la comtesse.*

Chez votre belle-sœur
(Ou du moins peu s'en faut) point de cérémonie.
Approchez.

LA COMTESSE.

J'en aurois une joie infinie.

LE COMTE.

Eh bien donc ! vous l'aurez. D'avance embrassez-vous,
Et vivement.

LA COMTESSE, *embrassant Julie.*

Pour moi c'est un plaisir bien doux.

JULIE.

Et moi, madame...

LE COMTE.

A l'air dont la scène commence,
Je vois que vous aurez bientôt fait connoissance.
Plus vous vous aimerez, plus je serai content.
Sans adieu.

LA COMTESSE.

Vous sortez?

LE COMTE.

Je reviens à l'instant.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus si mon frère vous aime.

JULIE.

Le croyez-vous, madame?

LA COMTESSE.

Et j'en suis sûre même.

JULIE.

Vous êtes obligeante.

LA COMTESSE.

Et sincère.

JULIE.

Entre nous,
De son penchant pour moi quelle preuve avez-vous?

LA COMTESSE.

Quelle preuve? Il refuse un parti très sortable,
Fille puissamment riche, et même assez aimable:
Mon père en est outré, sans avoir deviné
La cause d'où provient ce refus obstiné.
Pour moi, je la savois, et l'ai si bien cachée..

JULIE.

Votre frère m'a plu; je lui suis attachée;
Je crois lui plaire aussi: mais, par ce que j'apprends,
Pour traverser nos vœux nous avons deux tyrans.
Il cédera peut-être au pouvoir de son père:
Ma mère m'a soumise à celui de mon frère,
Qui me destine un sot que je hais à la mort.
Des plus tendres amants voilà quel est le sort!
Toujours leur passion trouve un injuste obstacle;
Et, pour les rendre heureux, il faut quelque miracle.

SCÈNE VI.

SANSPAIR, *écoutant, sans paroître;* LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Vous pouvez l'espérer.

JULIE.

Ah! je n'ose.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi?

JULIE.

Mon frère est bien bizarre.

SANSPAIR, *apercevant la comtesse.*

Est-ce elle que je voi?

LA COMTESSE.

Pour moi, j'en juge mieux. Quoique dans son système
Il me paroisse outré, c'est la sagesse même.

SANSPAIR, *à part, sans être vu.*

C'est ma belle comtesse. Oui; je n'en puis douter.
Un moment à l'écart je m'en vais l'écouter.
Il faut me mettre au fait avant que de paroître.

JULIE.

Vous le connoissez mal.

LA COMTESSE.

Je crois le bien connoître.

JULIE.

Mon frère n'est pas tel que vous vous le peignez.
Lui, la sagesse même! Ah! bon dieu! vous craignez
De vous ouvrir à moi sur ses bizarreries,
Mais je sais qu'on en fait mille plaisanteries.

LA COMTESSE.

Je le sais comme vous ; et je sais bien aussi
Que l'on a très grand tort. Mais, n'est-il pas ici?
Je voudrois lui parler. Vous êtes interdite ?

JULIE.

Oui, madame, il est vrai. Vous, lui faire visite !
Vous m'étonnez.

LA COMTESSE.

Pourquoi?

JULIE.

Les femmes lui font peur.

LA COMTESSE.

Si nous lui déplaisons, c'est pour nous un malheur.
Mais il a mon portrait, on vient de me l'apprendre ;
Et je viens le prier de vouloir me le rendre.

JULIE.

Il a votre portrait? Rien n'est plus surprenant.
Eh! comment l'a-t-il eu?

LA COMTESSE.

Comme en me promenant :
J'ai perdu ce portrait sans m'en être aperçue,
Il faut que de Sanspair il ait frappé la vue,
Et de là je conclus qu'il l'aura ramassé.

JULIE.

Jamais portrait si beau ne fut si mal placé.
A le ravoir de lui vous n'aurez pas de peine.

LA COMTESSE, *en souriant.*

Vous me mortifieriez, si j'étois assez vaine
Pour croire que mes traits eussent pu le frapper.

JULIE.

Lui ! d'un portrait de femme il pourroit s'occuper !

D'une telle foiblesse il est très incapable,
Quoiqu'il eût dû d'abord vous trouver adorable.
Vos traits sont accomplis, piquants et gracieux:
Mais rien de tôut cela n'aura flatté ses yeux.
(*Considérant la comtesse.*)
Ah! madame!

LA COMTESSE.

Quoi donc?

JULIE.

Que cette étoffe est belle!

LA COMTESSE.

Le dessein m'en a plu; c'est la mode nouvelle.
Cela coûte fort cher; mais pour me contenter
Je ne regrette point ce qu'il m'en peut coûter.
Je cours au plus nouveau.

JULIE.

C'est très bien fait, madame.

SANSPAIR, *à part.*

Pour une philosophe elle paroît bien femme.

LA COMTESSE, *à Julie.*

Et ces dentelles-ci, qu'en dites-vous?

SANSPAIR, *à part.*

Encor?

JULIE.

Ah! rien n'est plus parfait.

LA COMTESSE, *regardant la robe de Julie.*

Que j'aime ce fond d'or,
Sous ces brillantes fleurs si bien distribuées!
Elles sont, à mon sens, artistement nuées.

JULIE.

Cette robe me plaît, et je la mets souvent.
Mais suis-je bien coiffée?

LA COMTESSE.

Un peu trop en avant.
Coiffez-vous désormais un peu plus en arrière :
Vos traits sortiront mieux. Pour moi, c'est ma manière.

SANSPAIR, *à part.*

Je tombe de mon haut.

JULIE, *à Lisette.*

Suivez cette leçon.

SANSPAIR, *à part, et plus haut.*

La femme la plus sage a bien peu de raison.

LA COMTESSE.

J'entends quelqu'un parler.

JULIE.

C'est mon frère, sans doute.

LISETTE.

C'est lui-même, vraiment. Je crois qu'il nous écoute.

SANSPAIR, *se montrant.*

Oui, j'écoute, Lisette, et j'ai tout entendu.

JULIE.

Ce que j'ai dit de vous ?

SANSPAIR.

Je n'en ai pas perdu
Le moindre petit mot.

JULIE.

Tant pis pour vous, mon frère ;
Voilà des curieux l'aventure ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous savez donc, monsieur, ce qui m'amène ici ?

SANSPAIR.

Oui, madame. Et c'est moi...

JULIE.

Je le sais bien aussi;
Et j'ai promis pour vous...

SANSPAIR.

Promettez pour vous-même,
(A la comtesse.)
Ma sœur, et point pour moi. Mon bonheur est extrême
De trouver le moment de vous entretenir,
Madame. J'ai voulu tantôt vous prévenir;
Mais on m'a dit....

JULIE.

Oh! oh! de la galanterie!
C'est du fruit tout nouveau.

SANSPAIR, *à Julie et à Lisette.*

Laissez-nous, je vous prie.

JULIE.

Volontiers.

LA COMTESSE.

Non; restez. Nous laissez-vous tous deux?

JULIE, *en sortant.*

Je réponds de mon frère, il n'est pas dangereux.

SCÈNE VII.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Je débute, madame, en marquant ma surprise.

LA COMTESSE.

Eh! de quoi, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

De vous voir si bien mise;

De voir dans vos cheveux ce docte arrangement;
De vous voir affecter cet air, cet enjouement,
Ces petites façons, ce gracieux langage,
Dont les femmes du monde ont raffiné l'usage;
Usage qui corrompt les esprits et les cœurs,
Et qui ne peut manquer d'influer sur les mœurs.
Quoi! vous savez parler d'étoffes, de dentelles,
Et vous vous abaissez jusqu'à ces bagatelles?
Ou monsieur votre père a voulu me tromper,
Ou la mode jamais n'a dû vous occuper:
Vous devez l'ignorer, si vous êtes savante,
Et sentir de l'horreur pour tout ce qu'on invente.

LA COMTESSE.

Avez-vous dit, monsieur?

SANSPAIR.

Je pourois ajouter...

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je sais l'art d'écouter,
Même certains discours qui pourroient me déplaire;
Et j'ai, quand il le faut, la force de me taire.

SANSPAIR, *à part.*

Ciel! auroit-elle encor cette perfection,
Jointe si rarement à l'érudition?
Une femme d'esprit se forcer au silence!
Rien ne me paroît plus contre la vraisemblance.

(*Ils se regardent sans rien dire.*)

Elle se tait pourtant. Vous ne répondez point?

LA COMTESSE.

Continuez, monsieur, j'attends le second point.

SANSPAIR, *à part.*

Voilà certainement une étonnante femme!

(*Ils gardent encore le silence.*)

LA COMTESSE, *en souriant.*

Eh bien! vos arguments sont-ils prêts?

SANSPAIR.

Non, madame.

Je n'ai plus rien à dire, et je suis confondu.

LA COMTESSE.

Vous répliquerez donc quand j'aurai répondu:
Or voici ma réponse. Une femme savante
Doit cacher son savoir, ou c'est une imprudente.
Si la pédanterie est un vice d'esprit
Que la société de tout temps a proscrit,
Et si contre un pédant tout le monde déclame,
Souffrira-t-on son air, ses tons dans une femme?
Je me le tiens pour dit; mon sexe est condamné
A se borner aux riens pour lesquels il est né.
Je sais que, s'il en sort, il paroît ridicule;
Qu'il faut qu'une savante en public dissimule,
Et s'impose la loi de n'y briller jamais,
Pour contraindre l'envie à la laisser en paix.
Se tenir au niveau des femmes ordinaires,
Se prêter, se livrer à des sujets vulgaires,
S'asservir à la mode, en parler doctement;
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment:
Au lieu que son savoir la fait passer pour folle,
S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.
J'ai dit.

SANSPAIR.

Votre discours, avec sincérité,
Me prouve votre amour pour la société.

LA COMTESSE.

A mon âge, monsieur, faut-il que j'y renonce?

SANSPAIR.

Je vous en convaincrai bientôt par ma réponse.

LA COMTESSE.

Nous allons voir. J'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout esprit devient fort par l'érudition.
Une femme qui joint le savoir à ses charmes,
Des discours du public ne prend jamais d'alarmes;
Elle laisse en partage à de foibles esprits
La mode et le bon air, objets de son mépris.
Loin de chercher à plaire, elle craint cette gloire:
Son esprit sur son cœur emporte la victoire;
Aux foibles de son sexe elle sait s'arracher,
Et le mépris des sots ne sauroit la toucher.

LA COMTESSE.

Cette maxime-là me paroît un peu fière;
Pour me persuader elle est trop singulière:
Et je hais (je vous parle avec sincérité)
Toute affectation de singularité.

SANSPAIR.

Vous voulez ressembler, et vous êtes savante?

LA COMTESSE.

Si l'on n'est singulière, est-on donc ignorante?
Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits,
Des savants dont le monde admire les écrits;
Mais je ne leur vois point affecter des manières
Qu'on puisse, avec raison, prendre pour singulières
Je trouve qu'au contraire ils font tous leurs efforts
Pour cacher leur savoir sous d'aimables dehors.
Et si, chez les anciens, de doctes fanatiques
Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques,

Les plus sages mortels ont toujours méprisé
Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé.
Et Socrate, et Platon, et les Sages de Grèce,
D'un doux extérieur ont orné la sagesse:
On ne les a point vus par singularité
Rompre tous les liens de la société;
Affecter des façons qui n'ont point de semblables,
Et, pour se distinguer, se rendre insupportables.

SANSPAIR, *vivement.*

Je verrois de sang-froid tant d'erreurs, tant d'abus!
Je pourrois fréquenter des hommes corrompus!

LA COMTESSE.

Eh! qui parle de vous? ma thèse est générale.

SANSPAIR.

Ah! je ne sens que trop où tend votre morale.

LA COMTESSE.

Comment! vous êtes donc un homme singulier?

SANSPAIR.

Oui. Je respire l'air en mon particulier.
En tous lieux la raison est ma seule compagne.
Quand le beau monde accourt, je fuis à la campagne:
Le plaisir d'être seul m'y fait braver le nord;
Et j'accours à Paris quand le beau monde en sort.

LA COMTESSE.

Moi, je veux qu'à son siècle un sage s'accommode.
Une sagesse outrée est toujours incommode,
Dégoûte, irrite, offense, au lieu de corriger.
De sa mauvaise humeur on cherche à se venger;
Pour la rendre odieuse il n'est rien qu'on ne fasse:
Je pourrois le prouver par un beau trait d'Horace;
Mais il me siéroit mal de citer les auteurs.
Rien n'est plus innocent ni plus pur que vos mœurs.

Je vous mets au-dessus de la plupart des hommes;
Mais vivons, croyez-moi, pour le siècle où nous sommes:
Tâchons de noûs sauver de la corruption,
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce temps la candeur du vieux âge,
Ses modes, ses façons, c'est être outrément sage.
Pour moi qui hais le monde, et qui ne le fuis pas,
Je me borne à des vœux, et je me dis tout bas:
« Puissent la foi, l'honneur, et la pudeur antique,
« Reprendre sur les cœurs un pouvoir despotique!
« Après tant de rebuts qui t'ont fait soupirer,
« Vertu trop négligée, ose te remontrer. »
Ces souhaits que je forme et répète sans cesse,
Avec humanité font parler la sagesse;
Ils peuvent à la fin pénétrer jusqu'aux cieux,
Et faire plus d'effet que des cris odieux.

SANSPAIR.

Plus vous parlez, madame, et plus je vous admire;
Mais vous ne m'étonnez que pour me contredire.
C'est un crime à vos yeux d'oser se distinguer;
Pour leur paroître sage il faut extravaguer.

LA COMTESSE.

Distinguons, s'il vous plaît: car je hais l'équivoque.
Un sage suit la mode, et tout bas il s'en moque.
Il déteste l'erreur, le vice, les abus,
Mais sans rompre en visière aux hommes corrompus.
Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable;
Mais son goût ne doit pas le rendre insociable.

SANSPAIR.

Je ne m'attendois pas à ces doctes leçons.
Ainsi donc vous blâmez mon habit, mes façons?

SANSPAIR, *tirant le portrait de sa poche.*

Madame, le voici.

LA COMTESSE.

Donnez.

SANSPAIR.

Oh ! doucement.

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'admirer un moment.

(En regardant le portrait.)

Les beaux traits ! Ah ! quels yeux ! Quelle admirable bouche !
Voilà de quoi charmer le cœur le plus farouche.

(Il baise le portrait.)

Adieu, divin portrait, dont mes yeux enchantés...

LA COMTESSE, *lui voulant ôter le portrait.*

Monsieur, vous prenez là d'étranges libertés.

SANSPAIR, *lui rendant le portrait.*

Puisque j'ai fait le crime, il faut que je l'expie.

(Il la considère.)

Mais que l'original surpasse la copie !
Oui, plus je vous regarde, et plus je le ressens,
Quoique votre portrait ait des traits ravissants.

LA COMTESSE, *regardant le portrait.*

L'art du peintre y paroît plus que la ressemblance.

SANSPAIR, *reprenant brusquement le portrait.*

Voilà pourtant vos yeux.

LA COMTESSE, *voulant le reprendre.*

Rendez-moi...

SANSPAIR.

Patience.

Je veux vous comparer à loisir trait pour trait.

(Il regarde la comtesse et le portrait tour à tour.)

Madame, croyez-moi, laissez-moi ce portrait :

J'aime à le regarder, j'en ai pris l'habitude;
La séparation seroit pour moi trop rude.

LA COMTESSE.

N'importe; il me le faut.

SANSPAIR.

Ah! si vous prétendez....
Quoi! sérieusement vous le redemandez?

LA COMTESSE.

En pouvez-vous douter? J'ai peine à vous comprendre.

SANSPAIR, *tendrement.*

Ah! vous m'entendriez si vous vouliez m'entendre.

LA COMTESSE.

J'y fais tout mon possible.

SANSPAIR, *à part.*

En vain je me combats.
O ma foible raison, ne m'abandonnez pas!
Jamais femme pour moi ne fut si dangereuse.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! s'il pouvoit m'aimer, que je serois heureuse!
Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur?
Cessez, fière raison, de défendre son cœur.

SANSPAIR, *sortant de sa rêverie.*

Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Eh bien?

SANSPAIR.

Perdrai-je l'espérance
De garder ce portrait?

LA COMTESSE.

Et sur quelle apparence
Oserois-je, monsieur, le laisser en vos mains?
Expliquez-vous, du moins.

SANSPAIR.

Ah ! c'est ce que je crains.

LA COMTESSE.

Finissons donc, monsieur. J'attends ici mon père ;
Que lui dirai-je ?

SANSPAIR.

Eh ! mais... Dites-lui sans mystère
Que j'ai refusé de.... Non, ne lui dites rien :
La chose iroit trop loin ; car vous comprenez bien
Qu'il voudroit pénétrer la véritable cause
De ce refus.

LA COMTESSE.

Sans doute.

SANSPAIR.

Et si je lui propose
Quelque accommodement.... Car on en peut trouver.

LA COMTESSE.

Je ne le prévois pas.

SANSPAIR.

Je vais vous le prouver.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Je vous surprends tous deux, et m'en fais une fête.
Vous avez dû former un plaisant tête-à-tête !

SANSPAIR.

Pas trop plaisant.

LE MARQUIS.

Comment ! avez-vous disputé ?

LA COMTESSE.

Mais, oui. J'ai combattu la singularité.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous ? Chacun a sa folie.
La vôtre, par exemple, est la philosophie ;
Toujours *Locke*, *Leibnitz*, *Descartes*, ou *Newton*;
Mais songez que bientôt il faut changer de ton,
Et vous raccoutumer au langage ordinaire ;
Car j'espère ce soir conclure notre affaire.
Vous aurez un époux tout simple et tout uni,
Qui d'érudition me paroît peu muni,
Et qui désirera, selon toute apparence,
Que tout votre savoir se borne à sa science.

(*A la comtesse.*)

Avez-vous ce portrait ? Vous ne répondez rien !

SANSPAIR.

Êtes-vous si pressé ? Vous me permettrez bien
De le garder encor.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre ;
Au marquis de Beausang je viens de le promettre.

SANSPAIR.

A Beausang?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

SANSPAIR.

Je le lui remèttrai.

LE MARQUIS.

Quand cela, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

Quand je consentirai
Qu'il épouse madame.

LE MARQUIS.

En voici bien d'une autre!

Songez-vous?...

SANSPAIR.

Mon aveu doit confirmer le vôtre.

Beausang, vous le savez, n'est pas encor majeur;
Et vous savez aussi que je suis son tuteur.

LE MARQUIS.

Oui; mais des deux côtés l'affaire est convenable,
Et ne sauroit manquer de vous être agréable.

SANSPAIR.

C'est selon.

LE MARQUIS.

C'est selon?

SANSPAIR.

D'abord, il faut savoir

Si madame y consent.

LE MARQUIS.

Je n'ai qu'à le vouloir,

Elle y consentira.

SANSPAIR.

Par pure complaisance,

Peut-être.

LE MARQUIS.

Ah! je voudrois qu'elle fît résistance!

SANSPAIR.

Moi, je veux que son cœur décide de son sort.
Nous devons l'établir juge en dernier ressort.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Eh bien! prononcez donc.

LA COMTESSE.

Je ne le puis encore.

LE MARQUIS.

Mais quand le pourrez-vous ?

LA COMTESSE.

Voilà ce que j'ignore.

LE MARQUIS.

Je crois qu'ils sont d'accord pour me faire enrager.
On établit un juge, il ne veut pas juger.

LA COMTESSE.

Eh bien ! puisque monsieur prétend que je prononce,
Il aura la bonté de dicter ma réponse.

SANSPAIR.

Moi, madame ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur ; je m'en rapporte à vous.
Je veux de votre main recevoir un époux.
Votre décision sera ma loi suprême,
Et vous me guiderez beaucoup mieux que moi-même.
Je suis d'un sexe foible et sujet à l'erreur.
Vous avez trop de sens, de vertu, de candeur,
Pour ne me pas donner un conseil salutaire.
Vous connoissez Beausang, son bien, son caractère ;
Et si vous décidez qu'il est digne de moi,
Dès ce soir je lui donne et mon cœur et ma foi.

LE MARQUIS.

C'est bien dit. Je reviens à l'avis de ma fille.
Eh bien ! servez-nous donc de père de famille.
Prononcez.

SANSPAIR.

Je ne puis.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel mystère est ceci ?

SANSPAIR, *après avoir un peu rêvé.*

Voulez-vous revenir dans deux heures d'ici?
Ce n'est pas demander trop de temps, ce me semble.

LE MARQUIS.

Dans deux heures d'ici nous reviendrons ensemble.
A l'égard du portrait....

LA COMTESSE.

Monsieur le gardera,
Et, suivant son arrêt, il en disposera.

LE MARQUIS.

Allons donc.

SANSPAIR, *donnant la main à la comtesse.*

Permettez que je vous reconduise.

LE MARQUIS.

Il n'est point, disiez-vous, de plus haute sottise
Que cette façon-là.

SANSPAIR.

Je l'ai dit, en effet;
Mais on peut varier pour un si beau sujet.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SANSPAIR, *seul.*

(Vivement.)

Après un long combat j'ai gagné la victoire.
(Parlant au portrait.)
Enfin je vais te rendre, et rétablir ma gloire.
Trop dangereux appas qui m'imposez la loi,
Je saurai triompher et de vous et de moi.
Lâche ! je me voyois à deux doigts de ma perte;
La raison frémissoit, et ne l'a pas soufferte ;
Grâce au ciel, ses leçons m'empêchent de tomber !
Je m'étonnois aussi de la voir succomber ;
Mais dans mon foible cœur elle s'est raffermie,
Et je puis sans danger revoir son ennemie.
Revenez, revenez, douce tranquillité.
Déja je sens en moi renaître la gaîté :
Suivons ses mouvements. Que l'aimable sagesse
Rétablisse en ces lieux le calme et l'allégresse;
Et que jamais l'amour ne trouble mon repos.
Que vois-je? Est-ce Pasquin? Il arrive à propos.

SCÈNE II.

SANSPAIR, PASQUIN, *en habit de petit-maître.*

PASQUIN.

Je viens vous étaler ma nouvelle figure.

SANSPAIR.

Voyons.

PASQUIN.

Considérez ces grâces, cette allure;
Voyez ce coude-pied hors de mon escarpin,
Et ce panier bouffant qui donne un air poupin;
Cela marque la taille et dégage à merveille :
La perruque nouée au niveau de l'oreille,
Cette bourse qui couvre un dos qu'on poudre exprès,
Ont un air cavalier qui fourmille d'attraits.
L'équipage est complet et suivant l'ordonnance.

SANSPAIR.

Savez-vous l'étayer d'un air de suffisance,
D'un ton impérieux, railleur et décisif?

PASQUIN.

Peste! c'est le moyen de n'être pas oisif.
Ces brillantes façons font un homme à la mode;
Les plus achalandés n'ont pas d'autre méthode,
S'ils joignent à ces dons le précieux secret
De rendre le public leur confident discret;
Pour en venir à bout, leurs communes allures
Sont de se confier chacun leurs aventures.
Morbleu! les bons propos. Sans beaucoup méditer
Pour vous désennuyer, je vais les imiter.

SANSPAIR.

Vous avez donc servi sous d'excellents modèles?

PASQUIN.

Ah! monsieur, leurs façons me sont si naturelles,
Qu'il ne me manque rien, qu'un peu de qualité,
Pour être le seigneur le plus accrédité.
(Il se jette au cou de Sanspair, et le serre étroitemen
Eh! bonjour, cher marquis.

SANSPAIR.

Tubleu, quelle caresse!

PASQUIN.

Comment gouvernes-tu cette pauvre comtesse?
Entre nous, elle auroit quelques desseins sur moi.
Mais je sais ménager un ami tel que toi.
D'ailleurs, en tant de lieux mes pas sont nécessaires,
Que je n'ai pas le temps de troubler tes affaires.
La Dorville à la fin a fixé tous mes soins;
Je crois qu'elle m'aura deux grands mois, tout au moi
Oui, parbleu, deux grands mois; et je lui sacrifie
La beauté du Marais qui m'aime à la folie.
J'en suis un peu honteux; mais pour la nouveauté
Tu sais qu'on ne plaint pas une infidélité.
Ma petite maison est propre au tête-à-tête;
J'y régale demain ma nouvelle conquête.
Dans ces sombres réduits je redouble d'ardeur;
Car moi, je hais l'éclat, et j'ai de la pudeur.
La marquise vouloit étaler sa victoire:
Mais je n'ai pas voulu lui donner trop de gloire.

SANSPAIR.

Tels sont donc les propos de nos jolis seigneurs?

PASQUIN.

Je les rends mot pour mot.

SANSPAIR.

O temps! ô siècle! ô mo

Qui rendez la raison, la vertu singulières.

(*Il tire le portrait et lui parle, après s'être jeté dans un fauteuil.*)

Et vous me forceriez à changer de manières!
De ce monde effréné, ridicule, pervers,
J'adopterois pour vous et le ton et les airs!
Eussiez-vous mille fois plus de grâces, de charmes,
Ma raison contre vous prendra toujours les armes;
Et je vais à Beausang vous céder sans regret.

PASQUIN, *en riant.*

A qui parlez-vous donc?

SANSPAIR.

Je parle à ce portrait.
Approchez, admirez.

PASQUIN, *regardant le portrait.*

Ah! monsieur, qu'elle est belle!
Voilà de quoi tourner la meilleure cervelle.

(*A part.*)

C'est la sœur de mon maître; employons tout notre art
A la bien seconder.

SANSPAIR.

Ce front et ce regard
Annoncent un esprit profond, vaste et sublime;
Cet air modeste inspire et l'amour et l'estime;
Ces traits fins, réguliers, qui ravissent les yeux,
S'accordent pour former un tout délicieux.
Ouvrage favori de la docte nature,
L'original encor surpasse la peinture:
Cependant cet objet si gracieux, si beau,
Seroit de la raison l'écueil et le tombeau;
Je l'admire et le crains: et la sagesse encore
Sait préserver mon cœur des charmes qu'il adore.

PASQUIN.

A votre place, moi, je m'y serois rendu.
Pourquoi leur résister?

SANSPAIR.

Vous l'avez entendu.

PASQUIN.

L'amour excuse tout.

SANSPAIR, *en souriant.*

Excellente morale!

PASQUIN.

Ne dit-on pas qu'Hercule a filé pour Omphale:

SANSPAIR.

Hercule étoit un fou.

PASQUIN.

Vous avez beau parler,
Il faut que tôt ou tard on se mette à filer.

SANSPAIR, *vivement.*

Je ne changerai point; la chose est résolue.

PASQUIN.

Vous baisserez le ton dès que vous l'aurez vue.

SANSPAIR.

Je l'ai vue, admirée, et me suis soutenu.

PASQUIN.

Ah! c'est que le moment n'est pas encor venu;
Je le sens qui vient.

SANSPAIR.

Paix.

PASQUIN.

Vous m'imposez silence
Mais si vous vouliez bien me donner audience,
Je vous dirois, monsieur, que vous avez trente ans
Même un peu par-delà, selon ce que j'entends,

Riche comme un Crésus, dans la vigueur de l'âge,
Ma foi, vous devriez songer au mariage.

SANSPAIR.

J'y renonce à jamais; j'en jure à tous moments.

PASQUIN.

Tenez, ce portrait-là se rit de vos serments.

SANSPAIR.

Sachez...

PASQUIN.

Contre l'hymen votre raison déclame;
Mais je gagerois bien que voilà votre femme.

SANSPAIR.

Je gagerois bien, moi, que vous êtes un fat.

PASQUIN.

Ma foi, vous gagneriez. Mais, sans bruit, sans éclat,
Raisonnons.

SANSPAIR, *lui tendant la main.*

Excusez un terme un peu trop rude;
Je me reconnois mal à cette promptitude:
Mais aussi contre moi pourquoi vous obstiner?

PASQUIN.

C'est que j'ai quelquefois le don de deviner.

SANSPAIR.

Encor? Je rends justice à cette aimable veuve;
Mais contre ses appas je me sens à l'épreuve.
Qui? moi prendre une femme en qui je vois régner
Tous les goûts dépravés qu'elle doit dédaigner,
Et qui mettroit en œuvre une adresse profonde
Pour me faire rentrer tôt ou tard dans le monde!
J'aimerois mieux cent fois mourir sans héritier,
Que de cesser de vivre en homme singulier.

PASQUIN.

Si vous étiez aimé par hasard?

SANSPAIR.

Si l'on m'aime,

On doit, sans balancer, adopter mon système.
A l'objet de ses vœux il faut immoler tout,
Le penchant, les désirs, l'habitude et le goût.

PASQUIN.

Pour le coup, je vous tiens. Suivant votre maxime,
La veuve auroit sur vous un droit plus légitime.
Si vous l'aimez, monsieur, elle peut exiger
Ce que vous exigez.

SANSPAIR.

Je veux la corriger.

Elle veut que d'un fat j'arbore l'apparence :
De nos prétentions voilà la différence.
Mais de son mauvais goût je préserve mon cœur,
Et d'un goût tout pareil je veux guérir ma sœur :
Semblable à la comtesse, elle est esclave et folle
Des modes, des grands airs : le monde est son idole.
En un mot. Dites-moi, vous connoît-elle?

PASQUIN.

Non.

SANSPAIR.

Je vais vous employer à guérir sa raison.

PASQUIN.

Je ne m'en mêle plus.

SANSPAIR.

Pourquoi, je vous supplie?

PASQUIN.

En venant vous trouver j'ai rencontré Julie;

Et d'abord, honoré de son attention,
J'ai lâché mes grands airs avec profusion.
De nos jeunes seigneurs affectant le langage,
Aussi-bien qu'eux, du moins, j'ai fait leur personnage.
Pour qu'elle m'admirât, j'ai tout dit, tout tenté.

SANSPAIR.

Qu'a produit tout cela?

PASQUIN.

Mes grands airs ont raté.

SANSPAIR.

C'est qu'elle a soupçonné...

PASQUIN.

Non; mais sur ma parole,
Elle a changé de goût.

SANSPAIR.

Quoi! ma sœur n'est plus folle?

PASQUIN.

« J'admire, a-t-elle dit, messieurs les courtisans :
« Pensent-ils qu'on n'ait plus ni bon goût, ni bon sens?..
« Bon dieu! quelle fadeur! Comment donc! mon infante,
« Ai-je dit d'un ton fier, vous êtes méprisante?
« Sachez... » Mais, sans vouloir m'écouter un moment,
Elle m'a planté là fort impertinemment.

SANSPAIR.

Son procédé me cause une surprise extrême;
Et j'ai peine...

PASQUIN.

Elle vient; jugez-en par vous-même.

SCÈNE III.

JULIE, SANSPAIR, PASQUIN.

JULIE.

Mon frère, d'où nous vient cet aimable seigneur?
Est-il de vos amis?

SANSPAIR.

Assurément, ma sœur,
Un seigneur si bien fait, si galant, doit vous plaire.
Ne dissimulez plus.

JULIE.

Détrompez-vous, mon frère;
De grâce, ayez de moi meilleure opinion.
Sur vos sages discours j'ai fait réflexion:
De tous mes goûts pervers à la fin revenue,
Contre les faux brillants je me sens prévenue.
Je me moque à présent de ce que j'admirois;
J'aime de tout mon cœur ce que je haïssois.
Vous qui me paroissiez bizarre, insupportable,
A mes yeux maintenant vous êtes admirable:
Ce qui les effrayoit leur devient familier;
Rien ne leur paroît beau s'il n'est pas singulier;
Et bien loin que nos goûts s'accordent mal ensemble,
Pour qu'un homme me plaise, il faut qu'il vous ressemble.

SANSPAIR.

Vous me trompez, Julie. Un pareil changement
Ne peut être, à coup sûr, l'ouvrage d'un moment.

JULIE.

Aussi, pendant long-temps me suis-je combattue;
Et j'ai fait tant d'efforts que je me suis vaincue.

PASQUIN.

Ma foi, la pauvre enfant me fait compassion.
A vingt ans se livrer à la réflexion !
Sanspair, en vérité, vous la rendez maussade.

JULIE, *à Pasquin.*

Vous vous croyez charmant, et vous êtes bien fade.

PASQUIN.

Bien fade, ma princesse ? Adieu, sage Sanspair,
Je ne veux plus chez vous prodiguer le bon air.

(Pasquin sort.)

JULIE.

Vous nous obligerez. D'un homme sage, grave,
J'aspire désormais à me rendre l'esclave :
Je vivrois avec lui dans un obscur séjour,
Plus contente cent fois qu'au milieu de la cour.

SANSPAIR.

Ma sœur, je n'en crois rien.

JULIE.

Pour en avoir la preuve,
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve.
Si quelque philosophe a du penchant pour moi,
Me voilà toute prête à lui donner ma foi.

SANSPAIR.

Vous le direz cent fois avant que je le croie ;
Mais, si vous disiez vrai, que j'en aurois de joie !
Aimez de bonne foi la singularité,
Et vous éprouverez ma libéralité.

SCÈNE IV.

LISETTE, SANSPAIR, JULIE, PASQUIN.

LISETTE, *à Sanspair.*

Je viens vous annoncer un grave personnage,
Qui peut vous disputer le titre d'homme sage.

SANSPAIR.

Comment s'appelle-t-il ?

LISETTE.

C'est le comte d'Arbois.

SANSPAIR, *d'un air empressé.*

Qu'il vienne.

LISETTE, *au comte.*

Entrez, monsieur.

SCÈNE V.

LE COMTE, *vêtu singulièrement*, SANSPAIR, JULIE, LISETTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre gravement, s'appuyant sur une canne, et parle d'un ton empesé.*

Enfin donc je vous vois,
Cher comte de Sanspair, prototype des sages,
Ennemi courageux des modernes usages,
Des vices et des mœurs judicieux frondeur,
Embrassez votre émule et votre admirateur.

SANSPAIR, *après l'avoir embrassé.*

Je n'avois pas, monsieur, l'honneur de vous connoître.

LE COMTE.

Moi, je connois en vous mon voisin et mon maître.

En dépit de mon âge et de ma qualité,
Vous m'avez inspiré la singularité ;
Ce grave ajustement en est la forte preuve.
Vous avez vu tantôt une assez belle veuve,
La comtesse ma sœur ; elle a beaucoup d'esprit,
Du savoir encor plus ; mais rien ne la guérit
Du fol entêtement des usages du monde,
J'en suis au désespoir. Pour moi, plus je me sonde,
Plus je me trouve né pour être singulier,
Quoiqu'il me reste un air un peu trop cavalier.

LISETTE, *bas, à Julie.*

Pour un fou, c'est fort bien jouer son personnage.

JULIE, *bas.*

A ravir.

LE COMTE.

Votre sœur passe pour être sage,
Et pourroit me servir de consolation
Dans mon petit réduit : sombre habitation,
Mais charmante à mes yeux. Et, comme à la campagne
Un jeune solitaire a besoin de compagne,
En homme singulier, brusquement, sans fadeur,
Je viens vous demander cette prudente sœur.

SANSPAIR, *en souriant.*

Très prudente.

LE COMTE.

Je crois que l'humeur singulière
Va m'en gratifier de la même manière :
Et deux originaux se conviennent si fort,
Que dès le premier mot ils se trouvent d'accord.
De mon bien, de mon rang, on a su vous instruire ;
Et vous n'êtes pas homme à vouloir m'éconduire.

SANSPAIR.

Si j'ose statuer sur votre extérieur,
Il vous donne le droit de prétendre à ma sœur.
Je ne m'en cache point, j'aimerois un beau-frère
Qui sauroit soutenir un si beau caractère;
Mais un homme à votre âge est toujours inégal.
A l'égard de ma sœur, vous la connoissez mal;
Loin de vous consoler dans votre solitude,
Elle n'y porteroit qu'ennui, qu'inquiétude :
Tout comme votre sœur elle aime le fracas,
Et l'esprit singulier ne l'amuseroit pas.

JULIE.

Mon frère, des grands airs je suis désabusée;
Je vous l'ai déja dit, la preuve en est aisée.
Si monsieur vous convient, excepté le cousin,
Tout époux me plaira venant de votre main.

SANSPAIR.

Qu'on nous laisse tous deux.

SCÈNE VI.

SANSPAIR, LE COMTE.

SANSPAIR.

Parlons avec franchise...

SCÈNE VII.

LE BARON, SANSPAIR, LE COMTE.

LE BARON, *entrant brusquement.*

Oh! çà, cousin Sanspair, dès ce soir, sans remise,
Je veux de la cousine assurer le bonheur.
Vous savez, comme moi, que j'ai déja son cœur;
Qu'elle brûle d'envie...

SANSPAIR.

Elle dit le contraire,
Mais de notre projet rien ne peut me distraire :
Vous êtes mon parent, simple, naïf, humain;
Vous avez de grands biens.

LE COMTE, *à Sanspair.*

Est-ce là ce cousin
Dont on vient de parler ?

SANSPAIR.

Oui, monsieur, c'est lui-même;
Homme plein de candeur, que j'estime, que j'aime,
Parce que du vieux temps il rappelle les mœurs,
Et qu'il est ennemi du faste et des grandeurs.
Il est vif, il est prompt ; marque d'un cœur sincère :
C'est des honnêtes gens le défaut ordinaire,
Et l'unique défaut que je remarque en lui.

LE COMTE, *d'un air vif et surpris.*

Vous lui donnez Julie?

LE BARON.

On contracte aujourd'hui,
Et demain on épouse.

SANSPAIR, *au baron.*

Attendons, je vous prie.

LE BARON.

Cousin, je n'en puis plus. Il faut qu'on me marie,
Ou qu'on m'assomme.

LE COMTE, *gravement.*

Eh bien! on vous assommera.

LE BARON.

Cet homme est admirable! Eh! qui s'en chargera?

LE COMTE, *gravement.*

Mais.... moi, si vous voulez.

LE BARON.

L'offre est fort obligeante.

Vous êtes donc, mon cher, d'une humeur assommante?

LE COMTE, *toujours gravement.*

Quand quelqu'un me déplaît, je m'en fais un régal.

LE BARON, *à Sanspair.*

Que faites-vous ici de cet original?
Ose-t-il plaisanter avec cette figure?

LE COMTE, *du même ton.*

Me traiter de plaisant, c'est me faire une injure.
Un homme singulier est toujours sérieux.

LE BARON.

Sais-tu bien, mon ami, que je suis bilieux?

SANSPAIR.

Parlez mieux, mon cousin, ou gardez le silence.
Apprenez que monsieur est homme de naissance.

LE BARON.

Ce visage seroit homme de qualité?

LE COMTE, *frappant du pied et de la canne.*

Morbleu! si ce n'étoit la singularité....

SANSPAIR, *au comte.*

Eh! pour l'amour de moi....

LE COMTE, *vivement.*

Que le diable m'emporte.

SANSPAIR, *au comte.*

Un homme singulier s'emporter de la sorte!

LE BARON.

Il croit donc m'effrayer avec son œil hagard?
Savez-vous qui je suis?

LE COMTE, *gravement.*

Un très plat campagnard.

LE BARON.

Moi campagnard! Moi plat! Ah! si j'entre en furie....

LE COMTE, *d'un air menaçant.*

Eh bien?

LE BARON, *se reculant près de Sanspair.*

Retenez-moi, mon cousin, je vous prie;
Car il arriveroit ici quelque accident.

LE COMTE, *lui faisant une révérence.*

Ah! monsieur le baron, je vous crois trop prudent.

LE BARON.

A quatre pas d'ici tu verrois ma prudence.

LE COMTE, *le prenant par le bouton.*

J'en veux, dès ce moment, faire l'expérience.
Venez, brave baron.

LE BARON, *entraîné par le comte.*

Séparez-nous, cousin;
Je sens que je m'échauffe.

SANSPAIR, *retenant le comte.*

Eh! de grâce, voisin...

LE COMTE.

Eh bien! promettez-moi de m'accorder Julie.

SANSPAIR.

Je ne le puis.

LE COMTE, *toujours gravement.*

Songez que je vous en supplie.

LE BARON.

Oser la demander, c'est me faire un affront.
Et si je n'étois pas aussi sage que prompt...

LE COMTE, *se jetant sur le baron.*

Que feriez-vous?

SANSPAIR, *retenant le comte.*

Monsieur...

LE COMTE, *reprenant sa gravité.*

Pardon, mon cher confrère.

Il a mis en défaut mon humeur singulière :
Mais je suis très surpris, pour trancher en un mot,
De vous voir entêté d'un cousin aussi sot.
Vous allez vous donner le plus grand ridicule...

LE BARON.

Sortons.

LE COMTE.

Soit.

LE BARON.

Attendez, il me vient un scrupule.
(*A Sanspair.*)
Est-il bien gentilhomme ?

SANSPAIR, *l'éloignant du comte.*

Eh ! baron, croyez-moi.

LE BARON.

Mais vous ne le croyez que sur sa bonne foi,
Et je suis délicat sur de pareils chapitres.
(*Au comte.*)
Avant que de nous battre, apportez-moi vos titres.

LE COMTE.

(*Lui montrant son épée.*) (*Montrant son cœur.*)
Vous voyez le premier ; et voici le second.

LE BARON, *faisant mine de tirer l'épée.*

Oh ! parbleu, mon ami, tu baisseras le ton ;
Et sur-le-champ...

LE COMTE, *tirant son épée.*

Voyons.

(*Le marquis et la comtesse paroissent.*)

LE BARON, *toujours la main sur la garde de son épée.*

Cousin, laissez-moi faire;

Ne me retenez plus.

LE COMTE, *apercevant le marquis.*

Ah! j'aperçois mon père.

(*A part.*)

A tantôt, cher baron. Je m'esquive sans bruit.

LE BARON, *transporté de joie.*

J'ai gagné la bataille, et le poltron s'enfuit.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, SANSPAIR, LE BARON.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

N'EST-CE pas là mon fils qui disparoît si vite?

SANSPAIR.

Oui, monsieur, c'est lui-même.

LE BARON.

Il s'en retourne au gîte,

Après avoir appris ce que c'est qu'un baron.

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Que dit monsieur?

LE BARON.

Je dis qu'il n'est qu'un fanfaron.

LE MARQUIS.

Pour l'amour de monsieur, je veux bien me contraindre;

Mais sachez que mon fils n'est pas homme à vous craindre.

LE BARON, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Prenez-vous son parti?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur, je le prends.

(*A Sanspair.*)

Quel est cet homme-là?

SANSPAIR.

C'est un de mes parents
Que monsieur votre fils a mis fort en colère.
Grâce au ciel, mon cousin a l'humeur débonnaire.

LE BARON.

Ah! vous verrez beau jeu.

SANSPAIR, *le poussant.*

Baron, retirez-vous.

LE BARON.

Pour me remettre un peu je vais boire deux coups,
Et dormir là-dessus, attendant le notaire.
Cousin, plus de délais, ou sinon, plus d'affaire;
Je vous le dis tout net, et j'en jure d'honneur,
Moi, moi, la Garouffière, et votre serviteur.

SCÈNE IX.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Vous avez un parent bien brutal, ce me semble?
Mais, que pouvoient avoir à démêler ensemble
Mon fils et lui?

SANSPAIR.

Ma sœur a causé leurs débats.
Ils la veulent tous deux; cela ne se peut pas.
J'ai dit à votre fils que je l'avois promise;
Loin de se désister...

LE MARQUIS.

Ah! quelle est ma surprise!

Il sait que j'ai pour lui d'autres engagements.

SANSPAIR.

Ils s'accordent donc mal avec ses sentiments.

LE MARQUIS.

Je les mettrai d'accord, à coup sûr.

SANSPAIR.

C'est dommage

Qu'il soit un peu trop vif, car il paroît bien sage.

LE MARQUIS.

Lui?

SANSPAIR.

Jeune comme il est se choisir un réduit,
Pour fixer son séjour loin du monde et du bruit!
Se vêtir simplement, être grave et modeste!...

LE MARQUIS.

Parlez-vous de mon fils?

SANSPAIR.

Oui, vraiment. Je proteste

Que, si je n'étois pas engagé...

LE MARQUIS.

Par ma foi,

Je crois que vous voulez vous divertir de moi.
Lui grave! Lui modeste!

SANSPAIR, *vivement*

Eh! oui.

LE MARQUIS.

Sur ma parole

Il n'est pas dans Paris une tête plus folle.
Le fripon devant vous se sera contrefait
Pour vous en imposer... Mais croyez...

SANSPAIR.

En effet,

Plus je rappelle ici cette métamorphose...

LE MARQUIS.

Hypocrite fieffé. Mais parlons d'autre chose.
Vous avez eu le temps de vous déterminer.
Quelle décision allez-vous nous donner?
Quoi donc? Vous pâlissez! D'où peut venir ce trouble?

SANSPAIR, *à part.*

Quand il faut triompher, ma foiblesse redouble.
Je tremble.

LA COMTESSE, *à part.*

Je frémis.

SANSPAIR, *à part.*

O terrible moment!
J'ai peine à revenir de mon saisissement.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous dites donc?...

SANSPAIR.

Vous voulez bien permettre
Qu'avant que de parler je tâche à me remettre.
Monsieur....

LE MARQUIS.

Quoi?

LA COMTESSE, *à part.*

Juste ciel! que va-t-il prononcer?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas sur quoi vous pouvez balancer.

SANSPAIR, *d'un ton entrecoupé.*

Madame... je me suis rappelé la manière
Dont vous m'avez parlé sur l'humeur singulière;
Et par les sentiments que j'ai trouvés en vous,
Je conclus... que Beausang vous convient pour époux:

C'est un homme à la mode ; il est brillant, aimable ;
Et je le crois pour vous un parti très sortable.
Je ne m'oppose plus à l'hymen projeté ;
Et voilà le portrait qu'il a bien mérité.

(Il rend le portrait à la comtesse.)

LA COMTESSE, *à part.*

Conclusion funeste ! Hélas ! je suis perdue.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Donnez-moi ce portrait. Vous voilà bien émue !

LA COMTESSE, *avec un souris forcé.*

Moi, monsieur ? Point du tout. Qui pourroit m'émouvoir ?

LE MARQUIS, *à Sanspair.*

Je puis donc désormais user de mon pouvoir,
Aller chercher Beausang, amener un notaire,
Et devant vous enfin terminer cette affaire ?

SANSPAIR, *vivement.*

Devant moi ? Devant moi ? Suffit que vous sachiez...

LE MARQUIS.

Oh ! non pas, s'il vous plaît. Il faut que vous signiez.

SANSPAIR.

Je ne signerai point.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre !

SANSPAIR.

Pourquoi ma signature ? Il suffit de la vôtre.

LE MARQUIS.

Eh ! non.

SANSPAIR, *d'un grand sang-froid.*

J'en suis fâché.

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas tuteur ?

SANSPAIR.

La parole suffit entre des gens d'honneur.

LE MARQUIS.

Un tuteur doit signer ; c'est la loi, c'est l'usage.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Je crois qu'il ne faut pas insister davantage ;
Il ne signera pas.

SANSPAIR.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'entre des gens d'honneur la parole suffit ?

LE MARQUIS.

Le contrat seroit nul.

SANSPAIR.

Nul ou non, que m'importe ?

LE MARQUIS.

Il faut extravaguer pour parler de la sorte.
Je vous dis que les lois, en dix mots comme en un...

SANSPAIR.

Citez vos lois, monsieur, à des gens du commun.
Ma parole est ma loi ; je veux que l'on s'y fie,
Sans qu'un notaire écrive, et vous la certifie.
Écrire sa promesse est une indignité
Qui fait, à mon avis, honte à l'humanité.

LA COMTESSE.

Ce noble sentiment me paroît un oracle.

LE MARQUIS.

Si je n'étouffe pas, ce sera grand miracle.

LA COMTESSE.

Les singularités sont mon aversion ;
Mais celle-ci ravit mon admiration.

LE MARQUIS.

Courage.

LA COMTESSE.

*Oui, la maxime est digne qu'on l'admire;
Et, non plus que monsieur, je ne veux point écrire.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Vous ne signerez pas, vous?

LA COMTESSE.

Non, absolument;
Vous vous contenterez de mon consentement.

LE MARQUIS.

La voilà folle aussi! Trève de raillerie.

LA COMTESSE.

C'est vous qui prétendez que je me remarie,
Que j'accepte Beausang; vous m'imposez la loi;
C'est à vous à signer et pour vous, et pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons faire un acte bien valable!
(*A Sanspair.*)
Ayez le procédé d'un homme raisonnable,
Ma fille signera; j'en jure mon honneur.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Voulez-vous me contraindre à signer mon malheur?

SANSPAIR, *à part.*

Son malheur!

LE MARQUIS, *à la comtesse, d'un air menaçant.*

Ah!

LA COMTESSE.

Du moins que monsieur me prévienne,
Et que ce soit sa main qui dirige la mienne.
Si vous signez, monsieur, je vous imiterai.

LE MARQUIS.

Ah ! passe pour cela.

SANSPAIR.

Moi ! je vous préviendrai ! *
Ne vous en flattez pas. Pour finir votre affaire,
Amenez, s'il le faut, ici votre notaire;
S'il croit avoir besoin de mon consentement,
Je le lui donnerai, de bouche seulement :
Pour signer, je veux être écrasé de la foudre,
Si vous venez jamais à bout de m'y résoudre.

LA COMTESSE, *au marquis.*

J'irai jusqu'à ce point, et jamais plus avant.

LE MARQUIS.

Oui? Préparez-vous donc à rentrer au couvent.
Si vous m'y faites voir la moindre résistance,
Ma malédiction hâtera ma vengeance.

LA COMTESSE.

Que le ciel m'en préserve ! Ah ! loin de l'encourir,
Où vous me conduirez je veux vivre et mourir.
Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite
Est ce qui me convient et ce que je souhaite.

LE MARQUIS.

Nous allons voir. Venez. Je vais vous consigner
En lieu sûr. Vous, monsieur, apprenez à signer.

SCÈNE X.

SANSPAIR, *seul.*

CIEL! faut-il qu'un couvent renferme tant de charmes?
Malheureux que je suis! Je sens couler mes larmes!
Quelle foiblesse indigne! Un philosophe! Eh quoi!
Je verrois de sang-froid qu'elle se perd pour moi!
« Dans l'état où je suis, une sombre retraite
« Est ce qui me convient et ce que je souhaite. »
Et dans ces termes-là je méconnois l'amour!
Comtesse, vous m'aimez. Ah! funeste retour!
Dois-je causer sa perte, assuré qu'elle m'aime?
Ou faut-il la sauver en me perdant moi-même?

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, PASQUIN.

LE BARON.

Il demande à me voir pour nous raccommoder?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et Julie? Il va me la céder,
Sans doute?

PASQUIN.

Vous allez vous ajuster ensemble.
Le voici.

LE BARON.

Mon aspect le fait frémir. Il tremble.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE BARON, PASQUIN.

PASQUIN, *au comte.*

J'ai rencontré monsieur; je vous l'amène ici.

LE BARON.

Vous voulez me parler, m'a-t-on dit? Me voici.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Empêche que quelqu'un ne vienne nous surprendre.

LE BARON, *d'un air inquiet.*

Nous ne nous dirons rien que l'on ne puisse entendre,
Je crois?

LE COMTE, *à Pasquin.*

Va, laisse-nous, et chasse les fâcheux.

PASQUIN.

Fiez-vous à mes soins, et poussez bien tous deux.
(Il allonge une botte au baron.)

LE COMTE, *à Pasquin.*

Ferme la porte.

SCÈNE III.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

Allons; nous voici tête à tête,
Et nous ne craignons plus que Sanspair nous arrête.

LE BARON.

Comment! Je n'entends rien à votre procédé.
On m'a dit qu'avec vous j'étois raccommodé.

LE COMTE.

Pas encore. Il y manque une cérémonie.

LE BARON.

Quoi? Que faut-il?

LE COMTE.

Vous battre, ou me céder Julie.

LE BARON, *voulant sortir.*

Je vais tenir conseil, puis nous verrons.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Tout doux.
Il faut que ce procès se décide entre nous.

LE BARON.

Eh bien! une autre fois. Je ne vois rien qui presse.

LE COMTE.

Je suis trop offensé...

LE BARON.

Fausse délicatesse.

Tenez, pardonnons-nous.

LE COMTE.

Non. L'épée à la main.

LE BARON.

(*A part.*)

Ah! que vous êtes vif! Où diable est le cousin?

LE COMTE.

En garde, ou, par la mort...

LE BARON.

Bride en main, je vous prie;
Vos singularités passent la raillerie.
A toute ma valeur je pourrois me livrer,
Si nous avions quelqu'un qui pût nous séparer.
Du moins que mon cousin vienne nous voir combattre.
Car jusqu'au dernier sang je ne veux pas me battre.
Convenons de nos faits, ensuite vous verrez...

LE COMTE.

Vous céderez Julie, ou bien vous vous battrez.
Voilà tout en deux mots.

LE BARON.

L'aimez-vous?

LE COMTE.

Oui, je l'aime;
Et l'aurai malgré vous, malgré Sanspair lui-même.

LE BARON.

Ah! c'est une autre affaire. En êtes-vous aimé?

LE COMTE.

Autant... qu'elle vous hait.

LE BARON.

Parbleu! j'en suis charmé.
C'est mon cousin qui veut que j'épouse Julie :
Moi qui suis complaisant, j'en faisois la folie;
Le tout pour l'obliger, entre nous; mais, ma foi,
Vous aurez la bonté de la faire pour moi.
Ainsi donc qui voudra vous dispute la belle,
Je veux être pendu si je me bats pour elle.
Sur tout autre sujet on pourroit s'éprouver.

LE COMTE.

Vous me la cédez donc?

LE BARON.

Sans en rien réserver.

LE COMTE.

Quand vous en allez-vous?

LE BARON.

Ce soir je me retire.

LE COMTE.

Je veux qu'avec Sanspair vous alliez vous dédire,
Sans avoir avec lui nulle explication :
N'y manquez pas, au moins.

LE BARON.

C'est mon intention.
Vous verrez à quel point ira ma complaisance.

LE COMTE.

Agissez sans détour, et faites diligence.

LE BARON, *fièrement.*

Un baron tient toujours tout ce qu'il a promis,

Surtout quand il s'agit d'obliger ses amis.
Serviteur.

LE COMTE, *faisant mine de le reconduire.*

Permettez...

LE BARON.

Sans façon, je vous prie.
Adieu. Mes compliments à la belle Julie.
Si jamais vous avez quelque affaire d'honneur,
(*Mettant la main sur la garde de son épée.*)
Vous pouvez disposer de votre serviteur.

SCÈNE IV.

LE COMTE, *seul.*

Voilà mes fanfarons! Présentement j'espère
Que j'obtiendrai Julie en dépit de mon père.

SCÈNE V.

PASQUIN, LE COMTE.

PASQUIN, *accourant.*

Eh! vite, décampez; votre père me suit.

LE COMTE.

Je l'attends.

PASQUIN.

Non pas moi. Je n'aime point le bruit.
Je m'esquive au plus tôt : et si vous étiez sage...

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous ici dans ce bel équipage?

LE COMTE.

Vous voyez; je m'amuse.

LE MARQUIS.

Ah! vraiment, c'est bien fait.

D'un procédé si fou quel peut être l'objet?

LE COMTE.

Mais... d'obtenir Julie.

LE MARQUIS.

Eh! que devient Hortense?

LE COMTE.

Elle aura la bonté de prendre patience.

LE MARQUIS.

Vous savez que son père est de mes grands amis;
Que j'ai promis tantôt...

LE COMTE.

Moi, je n'ai rien promis.

LE MARQUIS.

L'impudent! Savez-vous que je suis votre père?

LE COMTE.

Oh! je n'en doute point: mais une telle affaire
Exige tout au moins que je sois consulté.

LE MARQUIS.

Je ne dois consulter que mon autorité.

LE COMTE.

Mon cœur ne convient pas d'une telle maxime.

LE MARQUIS.

Vous aimez donc Julie?

LE COMTE.

Oui, je l'aime. Est-ce un crime?

LE MARQUIS.

Sans doute. Elle n'est pas assez riche pour vous.

LE COMTE.

Ah! j'aurai trop de bien si je suis son époux.

LE MARQUIS.

D'un jeune extravagant voilà le sot langage :
Il s'en mord bien la langue après le mariage.

LE COMTE.

Je n'en accuserai que moi seul, en ce cas.

LE MARQUIS.

Sanspair à cet hymen ne consentira pas.
N'est-il pas engagé?...

LE COMTE.

Je crains peu cet obstacle.

LE MARQUIS.

Sachez que pour le vaincre il faudroit un miracle.

LE COMTE.

Eh bien! je le ferai.

LE MARQUIS.

Quelle présomption!
Je suis bien informé de son intention.
Sa parole est donnée, et sa parole est sûre;
Ainsi, retirez-vous.

LE COMTE.

Un mot, je vous conjure.
Supposons un moment qu'il m'accorde sa sœur,
Y consentirez-vous?

LE MARQUIS.

Oui, j'en jure d'honneur;
Et je ne risque rien.

LE COMTE, *à part.*

Beaucoup plus qu'il ne pense.

LE MARQUIS.

Mais si vous échouez, acceptez-vous Hortense?

LE COMTE.

Oui, je vous le promets.

LE MARQUIS.

Me voilà satisfait.

Je vous avertis donc que Sanspair est au fait.

LE COMTE.

Et de quoi?

LE MARQUIS.

Du beau tour que vous vouliez lui faire.

Il vous connoît à fond, et sait tout le mystère :

Ainsi, loin d'avancer par ce déguisement,

Vous n'avez inspiré que de l'éloignement.

LE COMTE.

Eh! qui l'a mis au fait?

LE MARQUIS.

C'est moi, ne vous déplaise.

LE COMTE.

Ah! c'est vous.

LE MARQUIS.

Oui, moi-même.

LE COMTE.

Eh bien! j'en suis fort aise.

Dans mon air naturel il faut donc me montrer.

LE MARQUIS.

Ce qui vous reste à faire est de vous retirer :

Et je ne suis venu, puisqu'il faut vous le dire,

Que pour vous emmener. Allons.

LE COMTE.

Je me retire :
Mais je vous avertis que je vais revenir
Pour demander l'aveu que j'espère obtenir.

LE MARQUIS.

Vous ne l'obtiendrez point.

LE COMTE.

Je vous demande en grâce
De permettre, du moins, que je me satisfasse.

LE MARQUIS.

Oh! je vous le permets du meilleur de mon cœur.

LE COMTE, *en s'en allant.*

Je suis content.

LE MARQUIS.

(D'un air de surprise.)
Sortons. Ah! voici votre sœur.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

QUE faites-vous encore ici, je vous supplie?

LA COMTESSE.

J'y viens faire, monsieur, mes adieux à Julie.

LE MARQUIS.

Vous pouviez vous passer de semblables adieux,
Et quelqu'autre raison vous attire en ces lieux.

LA COMTESSE.

Je l'avoue : et s'il faut vous parler sans mystère,
Je viens la conjurer de tenir pour mon frère.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous?

LA COMTESSE.

Leur sort me fait pitié;
Et j'ai cru leur devoir ces marques d'amitié.

LE MARQUIS.

Cette pitié va loin; je vois couler vos larmes.

LA COMTESSE.

Du sexe dont je suis ce sont les seules armes;
Les seules que je puisse employer contre vous.
Vous ne me verrez plus. Je jure à vos genoux,
Que je quitte le monde et sans trouble et sans peine;
Mais mon cœur ne sauroit soutenir votre haine.
Mon père, laissez-vous désarmer par mes pleurs;
Votre haine est pour moi le comble des malheurs.
Daignez me pardonner ma désobéissance.
A vos intentions si j'ai fait résistance,
Croyez que je suis plus à plaindre qu'à blâmer.
Punissez-moi, monsieur, sans cesser de m'aimer.

LE MARQUIS.

Je vous trouve indocile et désobéissante;
Mais je vous aime encore.

LA COMTESSE, *se levant avec transport.*

Ah! je suis trop contente;
Et, sans aucun regret, je cours à ma prison,
Si je puis de mon frère obtenir le pardon.
Accordez à mes pleurs cette grâce nouvelle.

LE MARQUIS.

Ne les prodiguez point pour un frère rebelle.
Je viens de lui parler. Nous touchons au moment
Qui le punira bien de son entêtement.

LA COMTESSE.

Je le plains, et je pars : mais souffrez, je vous prie,
Qu'avant que de partir j'aille embrasser Julie;

Ensuite je viendrai vous rejoindre en ce lieu,
Pour vous dire, mon père, un éternel adieu.

LE MARQUIS.

Vous me faites frémir. Je suis vif et sévère,
Mais j'ai toujours pour vous des entrailles de père.
Votre discrétion vous trahit et vous perd.
Une fois avec moi parlez à cœur ouvert.
Pourquoi haïr Beausang? C'est un jeune homme aimable.

LA COMTESSE.

Et c'est ce qui pour moi le rend plus redoutable.
De tous nos jeunes gens vous connoissez les mœurs;
Elles m'exposeroient aux plus cruels malheurs.
Ce que j'ai vu me cause une frayeur mortelle.
Fidèle à mon époux, je le voudrois fidèle :
Mais, loin que de mon cœur son amour fût le prix,
Je verrois l'inconstant m'accabler de mépris,
Et me laisser bientôt, par son indifférence,
L'affreuse liberté qui produit la licence,
Et qui rend la vertu si gothique aujourd'hui,
Qu'elle porte partout le dégoût et l'ennui.
Tels sont mes sentiments, qui vous feront comprendre
Qu'aux désirs de Beausang mon cœur ne peut se rendre.
Il est trop délicat pour vouloir s'exposer
Aux tourments infinis qu'on pourroit lui causer :
Et j'aime bien mieux vivre et mourir renfermée,
Que de souffrir l'horreur d'aimer sans être aimée.

LE MARQUIS.

Votre discours me frappe, et j'aime la vertu.
Contre vos sentiments j'ai long-temps combattu,
Parce que j'ignorois quelle en étoit la source.
Pour combattre les miens quelle heureuse ressource !

L'estime enfin triomphe et vous rend mon amour;
Mais j'exige de vous le plus parfait retour.

LA COMTESSE.

Mériter vos bontés est ma plus forte envie.
Fallût-il immoler mon repos et ma vie,
Me voilà prête à tout. Mon cœur n'est plus à moi;
Mais vous pouvez enfin disposer de ma foi.

LE MARQUIS.

Non; je n'exige plus un pareil sacrifice:
Je demande un aveu sans fard, sans artifice.
J'ai lu dans votre cœur, ou je suis fort trompé;
Des vertus de Sanspair il me paroît frappé.

LA COMTESSE.

Elles m'ont inspiré la plus profonde estime:
Vous avouerez, je crois, qu'elle est bien légitime.

LE MARQUIS.

Dites plus; vous l'aimez. Oui, par votre rougeur,
Je conçois que l'estime a pénétré le cœur.

LA COMTESSE.

Vous n'avez que trop vu jusqu'où va ma foiblesse,
Si c'est foiblesse en moi que d'aimer la sagesse;
Car elle est dans Sanspair au suprême degré.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord; mais c'est un sage outré.

LA COMTESSE.

Un excès de folie est bien moins supportable;
Et Sanspair est, au fond, un caractère aimable.
Il est doux, complaisant; sa singularité,
Effet de sa candeur et de sa probité,
Ne met dans son esprit ni travers ni caprice.
Ami de la vertu, fier ennemi du vice,

Il ose ouvertement pratiquer la vertu;
Ouvertement par lui le vice est combattu.
Son cœur noble et hardi jamais ne dissimule,
Aimant mieux être cru bizarre et ridicule,
Que de paroître aimable et charmant comme il l'est,
En feignant d'applaudir à ce qui lui déplaît.
Pour moi, c'est mon héros; et, malgré ses manières,
J'idolâtre en secret ses vertus singulières.
Pour le connoître à fond je n'ai rien oublié :
Mœurs, sentiments, façons, on m'a tout confié.
Lisant, sans qu'il le sût, jusqu'au fond de son âme,
J'ai vu qu'il étoit né pour une honnête femme :
Et, voulant assurer son bonheur et le mien,
Pour lui donner mon cœur, j'ai recherché le sien.
Mais comment l'attaquer et me faire connoître?
A ses yeux vainement j'affectois de paroître,
Il ne me voyoit point. Pour venir à mes fins,
J'ai su faire tomber mon portrait en ses mains.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème.
J'ai fait redemander ce portrait par vous-même;
Et si vous rappelez tout ce qui s'est passé,
Vous sentez qu'à le rendre on a trop balancé,
Pour ne pas présumer qu'un peu de complaisance
Auroit bientôt pour moi fait pencher la balance.

LE MARQUIS.

Et sur quel point Sanspair a-t-il donc insisté?

LA COMTESSE.

Que j'imitasse en tout sa singularité;
Mais loin d'y consentir, je voulois, au contraire,
Que lui-même il cessât d'être extraordinaire.
Comme il croiroit par-là tomber du premier rang,
De peur de succomber, il me livre à Beausang :

Mais loin de lui céder une victoire entière,
L'amour a fait agir son humeur singulière.
Son refus de signer vous a déconcerté;
L'exemple m'invitoit, et j'en ai profité.

LE MARQUIS.

Plus je suis éclairci, plus je vous trouve à plaindre.
A changer de façons pourrez-vous le contraindre?
Ne vous en flattez plus, après ce qu'il a fait.

LA COMTESSE.

Il donne son aveu; mais il en rompt l'effet.

LE MARQUIS.

Vous vous verrez forcée à suivre son système.

LA COMTESSE.

Il m'en coûteroit peu. Mais, mon père, s'il m'aime
Autant que je le crois, autant que je le veux,
Il doit m'immoler tout pour devenir heureux.
En un mot, je veux voir jusqu'où va sa tendresse;
Et je dois cette épreuve à ma délicatesse.

LE MARQUIS.

C'est penser sagement. Mais comment le revoir,
Puisqu'il croit qu'au couvent je vous mène ce soir?
Il ne vous convient pas, selon la bienséance,
Ni pour vos intérêts, de faire aucune avance.

LA COMTESSE.

Non. Pour me satisfaire, il faut qu'auparavant
Il tâche d'empêcher que je n'aille au couvent.
Je venois voir sa sœur, me flattant que peut-être
Il surviendroit chez elle. Ah! je le vois paroître.
Sortons.

SCÈNE VIII.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

SANSPAIR, *à la comtesse.*

CIEL! est-ce vous? En croirai-je mes yeux?

LA COMTESSE.

J'allois chez votre sœur lui faire mes adieux.

SANSPAIR.

Vos adieux! Quoi! monsieur a-t-il l'âme assez dure?...

LE MARQUIS.

Elle doit m'obéir.

SANSPAIR.

Eh! je vous en conjure,
Différez quelques jours. Je m'en allois chez vous
Pour tâcher de calmer votre injuste courroux.

LE MARQUIS.

Mon courroux étoit juste; et vous êtes trop sage
Pour ne pas convenir qu'un père qu'on outrage....

SANSPAIR.

Ah! si vous saviez tout!.... Monsieur, voulez-vous bien
Lui permettre avec moi deux moments d'entretien?

LE MARQUIS.

Je ne suis point de trop, ce me semble; et je compte. ..

SANSPAIR.

M'expliquer devant vous! Sauvez-moi cette honte,
Si vous avez pour moi quelque ménagement.

LE MARQUIS.

Pour vous faire plaisir je m'éloigne un moment.

SANSPAIR.

Vous m'épargnez, monsieur, une peine mortelle.
C'est bien assez pour moi de rougir devant elle.

SCÈNE IX.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Quoi! vous partez, madame, et vous m'abandonnez?
Voulez-vous m'accabler?

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'étonnez!
J'ai cru que ma retraite, au lieu de vous déplaire,
Étoit le seul parti qui pût vous satisfaire.

SANSPAIR.

Me satisfaire! O ciel! Je pourrois sans regret
Vous perdre pour jamais?

LA COMTESSE.

Me rendre mon portrait,
Me livrer à Beausang, c'est me prouver, je pense,
Que vous voyez ma perte avec indifférence.
J'épargne à votre cœur la honte de m'aimer.
Le soin de votre gloire a droit de vous charmer :
Vous avez sur cela des grâces à me rendre;
Et c'est à quoi, monsieur, j'avois lieu de m'attendre.

SANSPAIR.

Moi, vous remercier d'un dessein si cruel,
Qui m'expose au tourment d'un remords éternel!

LA COMTESSE.

Vous vous condamnez donc vous-même à ce supplice?
Soit que je me renferme, ou soit que j'obéisse,
C'est vous qui me mettez dans la nécessité
De me jeter dans l'une ou l'autre extrémité.
Loin de vous opposer au dessein de mon père,
(Ce qu'un heureux hasard vous permettoit de faire,)

Vous donnez votre aveu, quand je vous fais sentir
Qu'à ce cruel arrêt je ne puis consentir;
Et que, loin que Beausang puisse me rendre heureuse,
Une retraite obscure est pour moi moins affreuse.

SANSPAIR.

J'ai lu dans votre cœur, je ne m'en cache pas;
Mais j'ai craint le pouvoir de vos divins appas :
Et j'aimois mieux vous perdre, et mourir de tristesse,
Que de vous immoler la raison, la sagesse.
Quelle félicité pouvoit m'en consoler?

LA COMTESSE.

Eh ! vous ai-je pressé de me les immoler ?
Penser ainsi de moi, c'est me faire un outrage.
Je vous détesterois, si vous étiez moins sage.
Cessez d'être excessif, et vous serez parfait :
Voilà ce que j'exige ; et j'en verrai l'effet,
Si mes foibles appas ont sur vous quelque empire.
Mais, si vous résistez à ce que je désire,
Si vous balancez même à recevoir mes lois,
Vous me voyez, monsieur, pour la dernière fois.

SANSPAIR.

Vos lois ! Vous voulez donc agir en souveraine?

LA COMTESSE.

C'est être, direz-vous, et bien haute, et bien vaine.
Ne vous alarmez point, j'éprouve votre amour;
Et mon règne, monsieur, ne durera qu'un jour.

SANSPAIR.

Qu'un jour ! Ah ! sur mon cœur vous régnerez sans cesse.
Que faut-il pour vous plaire?

LA COMTESSE.

Une simple promesse :

C'est un engagement si sûr de votre part,
Que qui peut s'y fier ne court aucun hasard.

SANSPAIR.

Vous m'obligez, madame, et me rendez justice.
Avant que de vous faire un si grand sacrifice,
Je veux lire une fois au fond de votre cœur.
M'aimez-vous?

LA COMTESSE.

De vous seul dépend tout mon bonheur.
Ou passer avec vous le reste de ma vie,
Ou renoncer à tout; c'est toute mon envie.

SANSPAIR, *se jetant à ses pieds.*

O bonheur trop parfait! O sagesse! O vertu!
Laissez agir mon cœur, il a trop combattu.
Oui, madame, à vos pieds ma raison s'humilie;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.
Eh bien! qu'exigez-vous?

LA COMTESSE.

D'abord j'exigerai
Que vous vous habilliez comme je le voudrai.

SANSPAIR.

N'allez pas me jeter dans quelque extravagance.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à mon goût sans nulle résistance.

SANSPAIR.

Je vois bien qu'il le faut. O ma chère raison!
Est-ce tout?

LA COMTESSE.

Non, monsieur. Dans la belle saison
Nous quitterons Paris pour vivre à la campagne.

SANSPAIR.

Nous irons dans ma terre au fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Point du tout. Vous avez une terre ici près;
C'est là que nous irons pour respirer le frais.

SANSPAIR.

Volontiers; mais, du moins, nous n'y verrons personne.

LA COMTESSE.

Tous les honnêtes gens.

SANSPAIR.

O ciel!

LA COMTESSE.

Après l'automne,
Nous reviendrons ici.

SANSPAIR.

Pour nous y renfermer.

LA COMTESSE.

Pour y voir le beau monde, et vous raccoutumer
A la société des personnes d'élite
Qui nous feront l'honneur de nous rendre visite.

SANSPAIR.

Je l'avois bien prévu, vous aimez le fracas.

LA COMTESSE.

Le nombre en est petit, ne vous effrayez pas.
En un mot, je prétends, si vous voulez me plaire,
Que tout rentre céans dans l'usage ordinaire.
Me le promettez-vous?

SANSPAIR, *après avoir rêvé.*

Je vous en fais serment.

LA COMTESSE, *lui présentant la main.*

Vous pouvez donc sur moi compter absolument.

SANSPAIR.

Mais, madame, il nous faut l'aveu de votre père;
Pourrons-nous l'obtenir, dites-moi?

LA COMTESSE.

Je l'espère.

Le voici qui revient très à propos.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Eh bien!

Quel est le résultat d'un si long entretien?

SANSPAIR.

La tête m'a tourné : ma raison en soupire :
Vous entendez, monsieur, ce que cela veut dire.

LE MARQUIS.

Eh bien! le mal n'est pas si grand que vous pensez.
Êtes-vous bien d'accord?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est assez.

Vous aimez donc ma fille?

SANSPAIR.

Ah! monsieur, je l'adore;

Daignez me l'accorder.

LE MARQUIS.

Votre choix nous honore,

Je ne balance pas entre Beausang et vous.
Mais il nous reste un point à traiter entre nous.

SANSPAIR.

Quel est-il?

LE MARQUIS.

Il s'agit d'appeler un notaire :
Il faut pardevant lui stipuler un douaire.

SANSPAIR.

Un douaire, monsieur? Je ne m'en mêle point.

LE MARQUIS.

Eh! qui voulez-vous donc qui décide ce point?

SANSPAIR.

Vous. A cent mille écus mon revenu se monte;
Posez sur cette base, et faites votre compte.
Douaire, préciput, tout ce qu'il vous plaira;
Sur votre bon plaisir tout se décidera:
Et je serai content si madame est contente.
Réservez seulement vingt mille francs de rente
Que je veux, dès ce soir, assurer à ma sœur.

LE MARQUIS.

Vingt mille francs!

SANSPAIR.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Avec un si bon cœur
On peut bien vous passer une humeur singulière.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Souffrez que mon époux devienne mon beau-frère;
Cet accord maintenant peut être ménagé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas. Monsieur est engagé.

LA COMTESSE.

Il se dégagera.

SANSPAIR.

Non, j'en suis incapable.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable.
Si j'osois y manquer... Eh bien! que me veut-on?

SCÈNE XI.

LISETTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LISETTE, *présentant une lettre à Sanspair.*
C'EST un petit poulet de monsieur le baron.

SANSPAIR.
De quoi s'avise-t-il de m'écrire?

LISETTE.
Je pense
Que pour la Garouffière il part en diligence.
En grosse redingote, et le fouet à la main,
Sur sa vieille jument il s'est mis en chemin,
Après avoir écrit cette éloquente lettre,
Que pour vous, en partant, il vient de me remettre.

SANSPAIR.
Voyons ce qu'il m'écrit.
(*Il lit.*)
« Adieu, cousin Sanspair;
« Je suis las de la ville, et je vais prendre l'air.
« Je pars sans délai ni remise,
« Et vous rends votre sœur tout comme je l'ai prise.
« J'en suis fâché pour vous; mais tout homme, cousin,
« Qui prend femme à Paris, n'a pas l'esprit trop sain.
« Au revoir. »
D'où lui vient une telle boutade?
Et qui peut m'attirer cette sorte incartade?

LE MARQUIS.
Cet incident m'a l'air d'un exploit de mon fils;
Il a fait un miracle, il me l'avoit promis.

LA COMTESSE, *à Sanspair.*

Vous pouvez maintenant vous tourner vers mon frère

SANSPAIR.

Daignez m'en dispenser ; il est d'un caractère
Qui me répugne trop.

LE MARQUIS.

C'est un jeune éventé ;
Mais il a le cœur noble, et d'une probité
Qu'on ne peut justement comparer qu'à la vôtre.

LA COMTESSE, *à Sanspair.*

Songez que de son sort va dépendre le nôtre.

SANSPAIR.

Le nôtre ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. Aucun engagement
Ne peut plus retarder votre consentement :
Si vous le refusez quand je vous le demande,
Quels droits sur votre cœur faut-il que je prétende ?
Et puis-je me flatter ?...

SCÈNE XII.

LE COMTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LISETTE.

LE COMTE.

Enfin, mon cher voisin,
Je viens de voir partir votre brave cousin ;
Il m'a cédé ses droits : ainsi je vous supplie
De vouloir vous hâter de m'accorder Julie.
Quoique vous me voyiez en habit cavalier,
Comptez qu'à ma façon je suis très singulier.

LA COMTESSE.

Si vous l'êtes, mon frère, il faut cesser de l'être;
Car monsieur m'a juré de ne le plus paroître:
Il vous donne sa sœur en recevant ma foi.

LE MARQUIS.

Vous deviendrez donc sage?

LE COMTE.

Eh! qui l'est plus que moi?
J'ai l'air d'un étourdi; mais, ô futur beau-frère,
L'air ne décide pas toujours du caractère;
Même en beaucoup de gens il cache l'opposé,
Et souvent les plus fous ont l'air le plus posé.

SANSPAIR.

Sur ce principe-là vous êtes donc bien sage;
Et nous allons conclure un double mariage.
(A la comtesse.)
Voyez jusqu'où sur moi s'étend votre crédit.

LA COMTESSE.

Mon bonheur est complet.

LE COMTE, *à son père.*

Je vous l'avois bien dit,
Monsieur. Consentez-vous que j'épouse Julie?

LE MARQUIS.

Il faut donc me dédire?

LA COMTESSE.

Eh! je vous en supplie.

LISETTE, *au marquis.*

Les marier tous deux, c'est faire leur bonheur:
Ils ont le même goût, ils ont la même humeur;
Tous les deux n'en font qu'une: et, quand on se ressemble,
Le diable est bien malin s'il vous met mal ensemble.

LE MARQUIS.

(A Sanspair.)

Allons donc stipuler. Vous ne refusez pas,
Au moins cette fois-ci, de signer aux contrats ?

SANSPAIR.

Eh ! mais... Absolument voulez-vous que je signe ?

LE MARQUIS.

Oui.

SANSPAIR.

L'indigne coutume ! Allons, je m'y résigne.
Il ne faut plus douter du pouvoir de l'amour,
Après tous les effets qu'il opère en ce jour.

(A la comtesse.)

Vous voulez qu'au dehors je change de système :
Mais permettez qu'au fond je sois toujours le même.

LISETTE, *à la comtesse.*

Laissez penser monsieur en toute liberté ;
Il sera bon mari par singularité.

FIN DE L'HOMME SINGULIER.

LE

PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE,

PAR P. POISSON,

Représentée, pour la première fois, le 25 février 1728.

NOTICE
SUR POISSON.

Philippe Poisson naquit à Paris en 1682. Fils et petit-fils de comédien, et frère de François-Arnould Poisson, que l'on cite encore comme n'ayant point eu d'égal dans l'emploi des valets, il entra lui-même dans la carrière théâtrale; mais il n'y resta que six ans, quoiqu'il jouât avec succès le tragique et le comique. Retiré en 1724, il ne cessa de représenter des comédies que pour en composer plus à loisir.

Le 25 février 1728 parut *le Procureur arbitre*, comédie en un acte, en vers, qui obtint beaucoup de succès, et que l'on voit toujours avec plaisir.

La Boîte de Pandore, comédie en un acte, en vers, jouée pour la première fois le 18 mars 1729, ne réussit point autant, et n'a point été reprise.

Alcibiade, comédie en trois actes, en vers, donnée pour la première fois à Paris le 23 février 1731, n'y eut pas un succès aussi grand que celui qu'elle obtint le mois suivant à la cour, où elle fit grand plaisir.

L'Impromptu de Campagne, comédie en un acte, en vers, est, de toutes les pièces de l'auteur, celle que l'on joue le plus souvent, tant à Paris que dans les départements ; elle parut pour la première fois le 21 décembre 1733, et eut neuf représentations.

Le Réveil d'Épiménide, comédie en trois actes et en vers, représentée le 7 janvier 1735, n'eut que peu de succès.

Le Mariage par lettres-de-change, comédie en un acte, en vers, mise au théâtre le 15 juillet 1735, fut jouée douze fois, et très bien accueillie.

Les Ruses d'Amour, comédie en trois actes, en vers, fut mal reçue à la première représentation, donnée le 30 avril 1736. L'auteur y fit des changements, et elle fut jouée dix fois.

L'Amour secret, donnée le 5 octobre 1740, ne réussit point. C'est la dernière pièce que Philippe Poisson fit représenter.

Cet auteur mourut à Saint-Germain-en-Laie le 4 août 1743, dans sa soixante-deuxième année.

PERSONNAGES.

LA VEUVE.
LISETTE.
ARISTE.
PYRANTE.
D'ESQUIVAS.
DE VERDAC.
LISIDOR.
GÉRONTE.
LA BARONNE.
AGÉNOR.
ISABELLE.

La scène est chez Ariste.

LE

PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LA VEUVE, LISETTE.

LISETTE.

Personne en ce logis ne sait votre retour,
Madame; et chez Ariste il n'est pas encor jour :
Je ne vois dans ce lieu pas une âme paroître.
De grâce, expliquez-vous. Si je m'y sais connoître,
Vous avez dans le cœur quelque trouble secret,
Et je soupçonnerois qu'Ariste en est l'objet.
Me tromperois-je? Eh quoi! vous soupirez, je pense?
Bon! Je suis à présent ferme dans ma croyance.
Votre retour hâté ne m'instruisoit qu'un peu;
Mais le soupir achève, et vaut un plein aveu.
Je vous l'ai toujours dit, madame, le veuvage
Ne convient nullement aux femmes de votre âge.
Ariste est jeune, aimable; il vous plaît : vous devez
Partager avec lui le bien que vous avez.

LA VEUVE.

J'aime Ariste, il est vrai; mais, ma chère Lisette,
Du parti qu'il a pris puis-je être satisfaite?
Il s'est fait procureur, et c'est t'en dire assez.

LISETTE.

Il a de votre époux la charge, je le sais ;
Mais c'est avec honneur, dit-on, qu'il s'en acquitte,
Et partout on entend élever son mérite.
Entre nous du défunt il ne suit point les pas,
Et c'est le bruit commun...

LA VEUVE.

Cela ne se peut pas,
Mon incrédulité là-dessus est extrême.

LISETTE.

Eh bien, madame! il faut en juger par vous-même;
Il faut voir s'il est vrai tout ce qu'on dit de lui,
Et l'éprouver enfin, même dès aujourd'hui.

LA VEUVE.

Et de quelle façon?

LISETTE.

C'est ici d'ordinaire
Qu'il écoute tous ceux qui lui parlent d'affaire.
Tout ce rez-de-chaussée est votre appartement :
Je puis vous mettre en lieu d'où l'on peut aisément
Ouïr, sans être vu, toutes ses audiences,
Même sans perdre rien des moindres circonstances.
Qu'en dites-vous? Eh quoi ! vous ne répondez rien?
Vous m'avez dit cent fois (et je m'en souviens bien)
Que si de votre époux vous aviez connu l'âme,
Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

LA VEUVE.

D'accord.

LISETTE.

Eh bien ! avant de livrer votre cœur,

Voyons si celui-ci peut être homme d'honneur :
C'est, puisque vous l'aimez, le parti qu'il faut prendre.
Par-là vous connoîtrez...

LA VEUVE.

Je viens, je crois, d'entendre
La voix d'Ariste.

LISETTE.

Il va sans doute ici venir.
Rentrez, madame. Moi, je vais l'entretenir.
Tandis qu'il sera seul, je veux un peu d'avance
Sonder ses sentiments, et savoir ce qu'il pense.
(*A part.*)
La robe lui sied bien !

SCÈNE II.

ARISTE, LISETTE.

ARISTE.

Ah ! Lisette, bonjour.
Notre charmante veuve est, dit-on, de retour?

LISETTE.

Quoi ! monsieur, vous savez déja cette nouvelle?

ARISTE.

Oui, depuis un moment. Comment se porte-t-elle?

LISETTE.

C'est toujours même éclat, toujours même embonpoint,
Avec un enjouement qui ne la quitte point.
Aujourd'hui nous allons à ce deuil incommode
Faire enfin succéder les habits à la mode :
C'est, je crois, pour cela qu'elle est venue ici.

ARISTE.

Ah ! que l'on est heureux quand on vit sans souci !

LISETTE.

Cette réflexion, qu'en ce moment vous faites,
Montre que vous avez quelques peines secrètes.
Ah ! que l'on est heureux quand on vit sans souci !
On en a sûrement lorsque l'on parle ainsi.

ARISTE.

Oui, Lisette, j'en ai, je ne puis te le taire ;
Et la charmante veuve...

LISETTE.

Ah ! j'entends votre affaire.
L'amour vous a gagné, sur vos sens il agit,
Et la veuve à présent occupe votre esprit.

ARISTE.

Oui, Lisette, je sens pour ta belle maîtresse
Tout ce que l'amour peut inspirer de tendresse.
Je te dirai bien plus. Quand de feu son époux
J'eus acheté l'étude, ah ! Lisette, entre nous,
Mon cœur de ses attraits faisoit déja l'épreuve,
Et je souhaitois moins la charge que la veuve.

LISETTE.

Si vous aviez dessein de posséder son cœur,
Il ne falloit donc pas vous faire procureur :
Elle a pris pour ce titre une haine implacable.
Tout homme de pratique est pour elle effroyable.

ARISTE.

Mais son mari l'étoit ; et la haine qu'elle a...

LISETTE.

C'est justement, monsieur, par cette raison-là.
L'époux avec lequel on l'avoit assortie,
Jusqu'au jour qu'il mourut, fut son antipathie ;

Et cette aversion règne encore aujourd'hui
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui :
Le mot de procureur la fait sauter aux nues.
Nous nous sommes de vous vingt fois entretenues.
« Lisette, disoit-elle en dévoilant son cœur,
« Ah ! ne me parle point d'un mari procureur :
« Quand il seroit doué d'un mérite suprême,
« Je m'imaginerois avoir encor le même. »
Du temps que vous étiez maître-clerc en ces lieux,
Avant que le défunt nous eût fait ses adieux,
De tous les procureurs vous ne faisiez que rire,
Et tous les jours enfin quelque trait de satire
Sortoit de votre bouche à leur intention :
Pourquoi donc avoir pris cette profession,
Vous qui pouviez fort bien être tout autre chose?

ARISTE.

Hélas ! et c'est l'amour qui lui-même en est cause.
Quand je pris ce parti, Lisette, je croyois
Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois,
Qu'il n'étoit point pour moi d'occasion plus belle
Pour lui marquer mes soins, mes respects et mon zèle.
D'ailleurs, j'ai voulu voir si sous ce vêtement
Un homme ne pouvoit aller droit un moment,
Si cette robe étoit d'essence corruptible,
Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

LISETTE.

Elle vient de l'aïeul du père du défunt,
Insigne grapignan ou fripon, c'est tout un :
Ensuite elle passa, la chose est bien sincère,
A son fils, qui devint plus fripon que son père:
Et le dernier enfin qui s'en vit possesseur,
Fut encor plus fripon que son prédécesseur.

Que vous allez par elle acquérir de science !
Depuis que vous l'avez, dites en conscience,
Ne vous a-t-elle pas déja bien inspiré?

ARISTE.

D'abord elle a voulu me tourner à son gré,
Et dans mes bras, Lisette, à peine je l'eus mise,
Que de l'ardeur du gain mon âme fut éprise;
La chicane m'offrit tous ses détours affreux;
Je me sentis atteint de désirs ruineux :
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige.
Vous en aurez menti, maudite robe, dis-je,
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre poison, ni de votre noirceur;
Pour soleil d'équité je veux qu'on me renomme,
Et qu'on voie une fois sous vous un honnête homme.

LISETTE.

Avec ces sentiments, comment va le profit?

ARISTE.

Je vis avec aisance, et cela me suffit.
Je me fais une loi de ne taxer personne,
De prendre aveuglément tout ce que l'on me donne.
Je sais jusques ici, par un jugement sain,
Accorder comme il faut l'honneur avec le gain.
Il est vrai quelquefois que le diable me tente,
Que l'ardeur de piller m'agite, me tourmente :
L'occasion vingt fois a su se présenter;
Mais je tiens toujours ferme, et sais la rebuter.
Pour ne pas succomber, ah ! qu'il faut être habile !
Et voilà ce qui rend ce métier difficile.

LISETTE.

Vous ne traînez donc pas des procès en longueur?

ARISTE.

Moi, traîner des procès ! ils me sont en horreur.
Pour avoir du renom n'est-il que ce remède?
Tout au contraire, moi, j'empêche que l'on plaide.
La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit;
Je n'ai de procureur, en un mot, que l'habit.
J'exerce mes talents sous un plus noble titre.
De tous les différends je suis ici l'arbitre :
Et sans huissier, ni clerc, avocat ni greffier,
Je dispense les lois en mon particulier.

LISETTE.

La juridiction me paroît fort nouvelle;
Mais au public, enfin, quel bien rapporte-t-elle?

ARISTE.

Quoi ! tu ne le vois pas?

LISETTE.

Moi? non.

ARISTE.

Lorsqu'un plaideur
Me vient contre quelqu'un demander ma faveur,
Et qu'il veut procéder soit pour un héritage,
Ou pour quelqu'autre bien dont il faut le partage,
Je fais venir, avant que de rien décider,
Celui contre lequel il est prêt de plaider;
Et d'arbitre équitable alors faisant l'office,
J'oppose à leurs desseins les frais de la justice.
Si vous plaidez, leur dis-je, il en coûtera tant;
Et vantant tout le prix d'un accommodement,
Je leur prouve, bien loin de les faire combattre,
Qu'un procès qu'on évite, en sauve souvent quatre.
Ils goûtent mes raisons, voyant ma bonne foi,
Et de tous leurs débats se rapportent à moi.

Par-là, j'arrête ainsi leur chicane en sa source;
Et leur épargne enfin, et la peine, et la bourse.

LISETTE.

C'est pousser la justice à sa perfection.

ARISTE.

Mais apprends jusqu'où va ma réputation,
Et comme en peu de temps elle s'est établie.
De monde tous les jours ma maison est remplie.
Gens de toutes façons, et nobles et bourgeois,
Viennent me consulter, et passent par mes lois:
Car ce n'est pas toujours sur de graves matières,
Que l'on me vient ici demander mes lumières.
A travers les détails de cent discussions,
Lesquelles on remet à mes décisions,
Je suis souvent instruit de faits des plus bizarres.

LISETTE.

Et témoin, que je crois, de scènes assez rares?

ARISTE.

Ah! je t'en citerois pendant un jour entier
Des plus folles. Tantôt, c'est un cohéritier
Qui demande, pour être unique légataire,
Quelle fausse manœuvre alors il pourroit faire.
L'un vient secrètement implorer mes avis
Sur les fonds d'une caisse un peu trop divertis.
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme,
Des conseils sur les faits et gestes de sa femme.
D'un brevet de calotte un autre s'offensant,
Veut intenter procès à tout le régiment.
Bon! j'aurois de quoi faire une belle légende,
De ce qu'il faut ici tous les jours que j'entende.
Je rends, quoi qu'il en soit, justice à tous venants.
Sourd à la brigue, enfin, comme aveugle aux présents,

Avec de justes poids je pèse toutes choses.
Point de grosses, d'exploits, d'appointements de causes:
Je ne suis, en un mot, que la seule équité,
Et l'on me nomme ici, grâce à ma probité,
De Thémis le soutien, des malheureux le frère,
Des veuves le mari, des orphelins le père.

LISETTE.

Et vous pourrez toujours conserver constamment
Cette même droiture?

ARISTE.

Oui, très certainement.

LISETTE.

Vous vous relâcherez, quoi que vous puissiez dire.
Au son de l'or, souvent on se laisse séduire.

ARISTE.

Non, non.

LISETTE.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur,
Voilà trois cents louis, jugez en ma faveur.

ARISTE.

Non; je suis là-dessus un homme impitoyable.

LISETTE.

L'on vous fera parler par quelque objet aimable,
Dont les charmes naissants, les grâces, les appas...

ARISTE.

Dont les charmes naissants?... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au dessus de l'humaine foiblesse.

LISETTE.

Vous serez donc, monsieur, unique en votre espèce.
Mais quelqu'un peut venir ici vous consulter,
Vos moments vous sont chers, et je vais vous quitter.

ARISTE.

Il est ici des jours où tout Paris abonde:
Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand monde,
Et que mes plus grands soins seront d'accommoder
Deux Gascons sur un fait dont je dois décider:
Je compte qu'ils viendront, et je vais les attendre.

LISETTE.

Près de la veuve, moi, monsieur, je me vais rendre.

ARISTE.

Ah! Lisette, peins-lui l'excès de mon ardeur,
Dis-lui que tous mes vœux...

LISETTE.

Je doute que son cœur,
A parler franchement, réponde à votre flamme:
Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon âme;
Et je viendrai vous dire, avant la fin du jour,
L'effet qu'aura produit l'aveu de votre amour.

SCÈNE III.

ARISTE, PYRANTE.

PYRANTE.

Votre esprit, dont partout on vante l'excellence,
Me fait de vos conseils implorer l'assistance,
Monsieur.

ARISTE.

Épargnez-moi dans vos civilités,
Et me dites, monsieur, ce que vous souhaitez.

PYRANTE.

D'un fils qui m'est fort cher, la mauvaise conduite,
Depuis assez long-temps me chagrine et m'irrite;
Je ne l'ai point contraint tant que j'ai remarqué

Qu'à vivre sagement il étoit appliqué :
Il voit certaine fille en votre voisinage,
Dont la vertu n'est pas une vertu sauvage ;
Elle est jeune, bien faite, et pleine d'agréments,
Et je crains pour mon fils les sots engagements :
Chez cette belle, enfin, il fait de la dépense :
Le bien qu'il peut attendre est dissipé d'avance.
Daignez me secourir en cette occasion,
Et m'aider à détruire une telle union.

ARISTE.

Ne peut-on, dites-moi, faire enfermer la belle ?

PYRANTE.

Oh ! non, monsieur ; elle a tant de monde pour elle,
Que ce seroit tenter ce secours vainement.

ARISTE.

Ne pouvez-vous parler à ce fils vivement,
Et faire un peu valoir l'autorité de père ?

PYRANTE.

Non ; je craindrois pour lui l'effet de ma colère ;
Je suis prompt, violent ; et s'il me répondoit,
Je ne sais pas, monsieur, ce qu'il arriveroit.
Je le connois ce fils ; et j'avoue à ma honte,
Que de tous mes conseils il ne fait aucun compte.
Mais si vous lui parliez ?

ARISTE.

D'accord. Mais, entre nous,
Croyez-vous qu'il fera pour moi plus que pour vous ?
Et pensez-vous qu'il veuille ouïr mes remontrances,
Lorsqu'il ne peut avoir pour vous de déférences ?
Tous mes discours sur lui n'auront aucun pouvoir.

PYRANTE.

Comme c'est en vous seul que je mets mon espoir,

En vous, monsieur, en qui toute l'équité brille,
Faites-moi le plaisir de parler à la fille.

ARISTE.

Monsieur, je le voudrois : mais c'est, en vérité,
Un pas qui ne va point avec ma gravité.
Mais vous-même allez-y, plein d'un air de franchise ;
Vous le pouvez sans crainte, et tout vous autorise.
Remontrez-lui vous-même avec un cœur ouvert,
Que pour elle ce fils se dérange et se perd.
Tentez-la du côté de la reconnoissance.
Ces filles prisent mieux l'argent que la constance.
Chez un objet qui met ses grâces à profit,
L'or, bien mieux que l'amour, établit son crédit.
Allez-y, croyez-moi.

PYRANTE.

Non : je vous le confesse,
Monsieur, je n'irai point, je connois ma foiblesse ;
Je connois ses appas, ils savent tout charmer ;
Et je ne pourrois, moi, m'empêcher de l'aimer.

ARISTE.

Ah ! monsieur, à cela je n'ai point de réplique,
Et je mettrois en vain mes conseils en pratique.
Ne condamnez donc plus votre fils aujourd'hui,
Puisqu'en semblable cas vous feriez comme lui.
C'est pour dernier avis ce que je puis vous dire.

PYRANTE.

Je vais y réfléchir, monsieur, et me retire.

SCÈNE IV.

ARISTE, *seul.*

Des hommes la plupart voilà le foible affreux:
Ils blâment dans chacun ce qui domine en eux.
Ma foi, tel qui s'érige en correcteur du vice,
S'y livre bien souvent au gré de son caprice;
Et dans l'occasion, s'il le faut parler,
Le maître fera pis cent fois que l'écolier.

SCÈNE V.

ARISTE, D'ESQUIVAS.

ARISTE, *à part.*

C'est un de nos Gascons : selon toute apparence,
L'autre à se rendre ici tardera peu, je pense.

D'ESQUIVAS.

Certain billet, monsieur, écrit de votre main,
Pour me rendre chez vous, m'a fait mettre en chemin.
Quel seroit le sujet qui près de vous m'appelle?
Quelque belle se plaint que je suis infidèle,
Sans doute, et vous a fait sa déposition?

ARISTE.

Non; ce n'est point cela dont il est question,
Monsieur, et sur le fait dont je vais vous instruire,
Vous n'avez pas, je crois, si grand sujet de rire.
A monsieur de Verdac, que vous connoissez bien,
Devez-vous mille francs, ou ne devez-vous rien?

D'ESQUIVAS.

A monsieur de Verdac? moi?

ARISTE.

Vous.

D'ESQUIVAS.

Qu'il me souvienne...
A rappeler cela, ma foi, j'ai de la peine.
Ma mémoire souvent est pleine d'embarras.
Je ne sais si je dois, ou si je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous sut obliger avec zèle,
Vous auriez dû garder un souvenir fidèle.

D'ESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin, ou qu'on m'ait obligé,
Je ne m'en souviens plus, c'est un défaut que j'ai:
De naissance je tiens ce manque de mémoire.

ARISTE.

La mémoire vous manque?

D'ESQUIVAS.

Oui.

ARISTE.

J'ai peine à le croire.

D'ESQUIVAS.

Je pourrois vous conter, sans tant de questions,
Comme elle m'a manqué dans cent occasions;
Et pour vous le prouver, écoutez, je vous prie,
Un trait bien singulier. Un jour je me marie,
C'étoit dans mon pays, je m'en souviens fort bien:
Après tout le détail du conjugal lien,
Ayant eu bonne dot, et voulant de Toulouse
Emmener à Paris sur-le-champ mon épouse,
Apparemment troublé dans la possession
D'un objet qui faisoit toute ma passion,
Je pris, sans y penser, la poste, sur mon âme,
Bref, j'emportai la dot, et j'oubliai ma femme.

ARISTE.

J'en demeure d'accord, le trait est singulier.

D'ESQUIVAS.

Dernièrement encor, chez un gros joaillier
Achetant promptement pour quelques demoiselles,
Girandole et brillants, et d'autres bagatelles,
Je sortois sans payer, comptant peu revenir,
Sans le marchand, monsieur, qui m'en fit souvenir.
Ce manque de mémoire est fort désagréable.

ARISTE.

Sans doute, et vous doit faire un tort considérable.

D'ESQUIVAS.

Ah! si cela m'en fait? Je le crois bien, ma foi.
Voici ce qui m'arrive encore; écoutez-moi.
Avec un homme, un jour, je pris une querelle;
Ce fut pour une dame, aimable, riche et belle:
L'endroit où nous étions ne nous permettoit pas
De finir sur-le-champ par le fer nos débats,
C'étoit au bal; et là si l'on eût vu nos lames,
Nous aurions effrayé plus de soixante dames.
Il me dit à l'oreille: « A tel endroit, demain.
« Tope, lui répondis-je en lui serrant la main. »
Eh bien? Le lendemain, quel bonheur pour sa vie!
C'est la première chose, en un mot, que j'oublie.

ARISTE.

Peut-être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D'ESQUIVAS.

Un cas où j'aurois pu faire voir ma valeur?
O mémoire pour moi trop désavantageuse!

ARISTE.

Pour moi, je jurerois que vous l'avez heureuse.
Mais parlons sans détour, et que la bonne foi
Se développe ici: vous devez, je le croi.
Quand vous vous rejetez sur le peu de mémoire,
Il suffit de cela pour me le faire croire.

Ne vous reposez pas sur cet expédient;
C'est, pour vous échapper, un mauvais faux-fuyant,
Un prétexte honteux, et je vous certifie
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous justifie.

D'ESQUIVAS.

Eh bien! monsieur, faisons comme si je devois,
Comme si sur-le-champ je m'en ressouvenois.
Je dois, je le veux; mais soyez-moi favorable.
Je voudrois, pour payer, un temps plus convenable
Mille francs aujourd'hui ne se trouvent pas bien,
Et, pour dire le vrai, par ma foi, je n'ai rien.
Mais, secours merveilleux! ressources salutaires!
Je fais couper des bois dans une de mes terres;
Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir,
Que je m'acquitterai.

ARISTE.

J'entends, il faudra voir.
La proposition me paroît assez bonne.
Sur ces bois-là l'on peut...

D'ESQUIVAS.

Voyez si je raisonne!
Mes bois étant en vente, ils seront achetés,
Les écus sur-le-champ me seront tous comptés;
Et sur l'argent reçu de ces bois qu'on achète,
J'acquitte ma parole, et je paie ma dette.

ARISTE.

Il faut lui proposer cet accommodement;
Et dès qu'il paroîtra... Le voici justement.

D'ESQUIVAS.

Avec lui je vous laisse.

ARISTE.

Et pourquoi ce mystère?

D'ESQUIVAS.

C'est qu'il est violent; et moi je suis colère:
Et je serois fâché, monsieur, que devant vous...

ARISTE.

Non; tout se passera, croyez-moi, sans courroux.
Vos propositions étant si raisonnables...

D'ESQUIVAS.

Il est assez malin pour les traiter de fables:
Mais prenez comme il faut mes petits intérêts;
A votre jugement, monsieur, je me soumets.

SCÈNE VI.

ARISTE, D'ESQUIVAS, DE VERDAC.

VERDAC, *à d'Esquivas.*

Ah! monsieur, serviteur. Après tant de paroles,
Qui toutes ont été légères et frivoles,
Après tant de délais pourrai-je me flatter....

ARISTE.

Monsieur est galant homme, et songe à s'acquitter.
Il voudroit de bon cœur pouvoir vous satisfaire;
Mais comme la fortune à ses vœux est contraire,
Qu'il n'est pas aujourd'hui fort en argent comptant,
Il promet vous payer sur des fonds qu'il attend.

VERDAC.

Ah! s'il attend des fonds, il peut seul les attendre;
Mais moi....

ARISTE.

Ce sont des bois qu'à sa terre il fait vendre....

VERDAC.

Lui, des bois?

D'ESQUIVAS.

Oui, des bois que je fais mettre à bas.

VERDAC.

Et qui les a produits?

D'ESQUIVAS.

La terre d'Esquivas.
Ce sont les plus beaux bois....

VERDAC.

C'est une rêverie.
J'ai passé dans ce lieu trente fois en ma vie,
Et n'ai vu là, je jure, aucun bois nulle part.

D'ESQUIVAS.

Vous y passâtes donc dans le temps du brouillard?

VERDAC.

Ah! fort bien, le brouillard! La raison est plaisante.

D'ESQUIVAS.

Il est pourtant certain....

VERDAC.

Que le diable m'enchante,
Si dans tous ces bois-la qu'il ose vanter tant,
L'on trouveroit de quoi se faire un cure-dent.
De ses subtilités je connois l'étendue.
Qu'il me paie à présent la somme qui m'est due.
Croit-il que par ses bois nous serons éblouis?
Hier, il a gagné plus de deux cents louis :
Plus de trente joueurs en rendroient témoignage.
Il détourne les yeux.... Il pâlit, je le gage?

ARISTE, *à d'Esquivas.*

Allons, de bonne grâce, acquittez-vous.

D'ESQUIVAS, *à part.*

Morbleu,

(A Ariste.)

Me voilà pris. Monsieur, c'est un argent du jeu.

Je voudrois de bon cœur pouvoir le satisfaire;
Mais, sans passer pour fat, je ne puis m'en défaire.

ARISTE.

Vous vous êtes remis à mon seul jugement,
N'est-ce pas?

D'ESQUIVAS.

Oui, monsieur.

VERDAC.

Et moi, pareillement.

ARISTE.

La compensation ici doit être faite.
C'est sur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette
Que vous avez promis d'acquitter tant de fois,
Et garder pour le jeu la vente de vos bois.
Qu'il n'en soit plus parlé.

D'ESQUIVAS.

Le jugement étrange!

VERDAC.

On vous laisse vos bois; c'est juger comme un ange.

D'ESQUIVAS.

Tenez, monsieur, tenez, voilà tous vos louis.
L'action que je fais n'est pas de mon pays;
Je devrois appeler ici de la sentence,
Mais je fais sur mes bois plus de fonds qu'on ne pense.

VERDAC.

Ce que je tiens ici me paroît plus certain.

ARISTE.

Êtes-vous satisfait?

VERDAC.

Oui, monsieur, à la fin.

ARISTE, *à d'Esquivas.*

C'est comme il faut agir en affaire pareille.

D'ESQUIVAS.

Je ne me sais pas, moi, faire tirer l'oreille.
Serviteur.

SCÈNE VII.

ARISTE, DE VERDAC.

VERDAC.

(A Ariste.)

Adieu donc. Je ne sais pas comment
M'acquitter envers vous.

ARISTE.

Trève de compliment.

VERDAC.

Ah ! je n'en ferai point si cela vous chagrine.
Mais, monsieur, voici l'heure à peu près que l'on dîne,
Voulez-vous d'un repas accepter votre part?
D'une indigestion vous courez le hasard.

ARISTE.

Non, je vous remercie ; une affaire m'engage....

VERDAC.

Je ne vous presse pas là-dessus davantage.

SCÈNE VIII.

ARISTE, *seul.*

Ce monsieur d'Esquivas me veut mal en son cœur,
C'est sur mon jugement qu'il s'est piqué d'honneur.
Par pure gasconnade il a rendu l'espèce :
Il paie ; mais c'est moins pour tenir sa promesse,
Que pour donner du poids à ses subtilités,
Et soutenir l'honneur de ses bois inventés.

SCÈNE IX.

ARISTE, LISIDOR, GÉRONTE.

LISIDOR.

Nous venons vous prier, monsieur, avec instance
De vouloir nous donner un moment d'audience.

GÉRONTE.

Oui, nous vous supplions d'être médiateur
D'un petit différend.

ARISTE.

Messieurs, de tout mon cœur.

GÉRONTE.

Je vais donc, s'il vous plaît, vous expliquer l'affaire,
La circonstancier, pour la rendre plus claire;
Et vous pourrez juger qui de nous a raison.
A monsieur depuis peu j'ai vendu ma maison,
Terre, si vous voulez, ou bien châtellenie,
Telle que je l'avois, de ses meubles garnie,
Avec cour, basse-cour, jardins et potagers,
Bois de haute-futaie, et garenne, et vergers,
Vignobles et taillis, oseraie et communes;
Enfin, j'ai tout vendu, sans réserves aucunes.
Il arrive aujourd'hui qu'en y faisant bâtir,
Il y trouve un trésor : il m'en vient avertir.
Son scrupule le force à vouloir me le rendre;
Ma conscience, moi, me défend de le prendre ;
Et nous avons recours à votre jugement.

ARISTE.

Voilà, je vous l'avoue, un rare différend,
Messieurs.

LISIDOR.

J'ai de monsieur acheté l'héritage,
Soixante mille francs en tout, pas davantage :
J'y trouve, en bâtissant après l'an et le jour,
Trente-deux mille écus dans le fond d'une tour.
Je sais que de sa terre il m'a bien fait la vente;
Mais je puis dire aussi, comme chose constante,
Qu'il n'a pas prétendu, témoin un tel trésor,
Me la céder avec cent mille francs encor.

GÉRONTE.

Quand je vous ai vendu, j'ai prétendu tout vendre;
Le trésor est à vous, c'est à vous de le prendre.

LISIDOR.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

C'est à vous qu'il est dû.

LISIDOR.

Et pourquoi donc à moi? Me l'avez vous vendu?

GÉRONTE.

Oui.

LISIDOR.

Mais, quand j'achetai, dites-moi, cette terre,
Ses vignes et ses prés, et tout ce qu'elle enserre,
Saviez-vous qu'un trésor étoit dedans resté?

GÉRONTE.

Non.

LISIDOR.

Si vous l'aviez su, l'auriez-vous emporté?

GÉRONTE.

Oui, sans doute; pour lors il étoit de mon terme,
Mais aujourd'hui la terre, et ce qu'elle renferme,
Est à vous en un mot, du haut jusques en bas.

LISIDOR.

Oui, mais hors le trésor; il ne m'appartient pas :
Je maintiendrai toujours ma conscience pure.

GÉRONTE.

Je ne chargerai point la mienne, je vous jure:
Et ne suis pas venu jusqu'à l'âge où je suis,
Pour m'emparer de biens, selon moi, mal acquis.

LISIDOR.

Quelque soit de mes ans aujourd'hui la foiblesse,
Elle n'altère rien de ma délicatesse.
Le trésor est à vous : je suis ferme en ce point.

GÉRONTE.

Je soutiens le contraire, et n'en démordrai point.
Il n'est aucun usage, en un mot, qui ne prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.

ARISTE.

Eh! messieurs, doucement. Qu'un trait si généreux
Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.
Votre discussion est sans doute admirable;
Jamais trésor trouvé n'en causa de semblable :
C'est pour le posséder qu'on rendroit des combats,
Et vous vous débattez à qui ne l'aura pas?
Vous avez, il est vrai, de l'âge l'un et l'autre,
Et vous êtes d'un temps bien éloigné du nôtre.
Dans l'univers entier je défie, entre nous,
Que l'on puisse trouver deux hommes comme vous.
Il faut à cet argent trouver pourtant un maître;
Puisque nul de vous deux aujourd'hui ne veut l'être,
Pour vous mettre d'accord, il seroit un moyen;
A des infortunés on peut donner ce bien,
Le répandre sur ceux qu'un triste sort outrage.

LISIDOR.

D'accord : on n'en sauroit faire un plus digne usage.

GÉRONTE.

Oui, monsieur, c'est penser comme un homme d'honneur.
Je souscris à cela du meilleur de mon cœur.

LISIDOR.

Et pour moi, j'y consens de même, je vous jure,
Monsieur; et, s'il le faut, j'y joins ma signature.
Vous serez de ce bien mis en possession,
Et vous-même en ferez la distribution.

ARISTE.

Volontiers. Cependant il seroit nécessaire
De raisonner encore un peu sur cette affaire.
Vous reviendrez tantôt; nous la terminerons
Avec plus de loisir.

LISIDOR.

Monsieur, nous reviendrons.

SCÈNE X.

ARISTE, *seul.*

L'EMPLOI de ce trésor m'inquiète, m'agite;
Il faut y réfléchir, et cela le mérite.
En dispersant ce bien à tous les malheureux,
Par ma foi, ce sera peu de chose pour eux;
Ils n'auront pas chacun une obole, peut-être,
Et c'est cent mille francs jetés par la fenêtre.
Cet argent répandu sur tant et tant de gens,
Loin de les enrichir, feroit mille indigents;
Et que toutes ces parts soient réduites en une,
D'un seul homme à l'instant elle fait la fortune,

Même sans se donner le moindre mouvement.
Cette réflexion me plaît infiniment,
Et coule dans mes sens... Mais quelle erreur extrême!
Que dis-je, malheureux? Ne suis-je plus le même?
Qui me fait tout à coup à ce point m'oublier?
C'est la maudite robe; elle fait son métier:
Ces inspirations ne me viennent que d'elle.
Allons, il faut s'armer d'une force nouvelle.
Laissons à ces vieillards le soin de partager
Ce trésor à tous ceux qu'ils voudront soulager.
Les trois quarts de ce bien, en m'en voyant le maître,
Dans le fond de mes mains demeureroient peut-être:
Qu'il soit donné par eux, ou que pour cet emploi
Ils cherchent quelques gens moins délicats que moi.

SCÈNE XI.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Bon! je vous trouve seul.

ARISTE.

Ah! ma chère Lisette,
Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

La veuve est inquiète;
Tout va bien.

ARISTE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Qu'elle est de votre amour
Informée, et j'ai fait comme il faut votre cour.

ARISTE.

Après ?

LISETTE.

J'ai su lui faire une peinture vive
De tout votre mérite. Elle, fort attentive
A ce que je disois, baissoit la vue.

ARISTE.

Eh bien ?

LISETTE.

Que vous êtes heureux !

ARISTE.

Et qu'a-t-elle dit ?

LISETTE.

Rien.

ARISTE.

Rien ?

LISETTE.

Pas le moindre mot.

ARISTE.

Et sur quelle apparence
Me crois-tu donc heureux, dis-moi ?

LISETTE.

Sur son silence.

ARISTE.

Son silence ?

LISETTE.

Oui, monsieur, dans cette occasion,
Le silence devient une approbation.
Si l'aveu de vos feux avoit su lui déplaire,
Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire ?
Croyez, si mes discours l'avoient mise en courroux,
Qu'elle m'eût dit d'abord : « Lisette, taisez-vous. »

Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit comprendre
Que sur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.

ARISTE.

Je n'ose me livrer à ce flatteur espoir.

LISETTE.

Si je m'y connois bien, vous devez en avoir:
Mais par vous-même il faut que votre ardeur éclate.
Je ne puis pas toujours être votre avocate.
On ne fait point l'amour par procuration.
Que ne la voyez-vous?

ARISTE.

C'est mon intention.
Mais si je te donnois avant tout une lettre
Pour elle?

LISETTE.

Volontiers; je saurai lui remettre,
Et cela ne pourra gâter rien.

ARISTE.

Nullement.
Je vais te la donner dans ce même moment.

LISETTE.

Mais n'allez pas, monsieur, dans votre rhétorique,
Mêler, sans y penser, des termes de pratique,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Ton avis est plaisant.

LISETTE.

Que le style soit bref; nous voulons maintenant,
Abjurant de l'amour les anciennes écoles,
Beaucoup d'effets, monsieur, et très peu de paroles.

SCÈNE XII.

LISETTE, *seule*.

Ma maîtresse tantôt l'observoit avec soin,
Et de ses jugements étoit secret témoin.
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,
A se déterminer son cœur encor hésite.
Je ne puis la blâmer : et l'on doit, selon moi,
Avant que de donner, et son cœur, et sa foi,
Connoître à fond celui pour lequel on soupire,
Et ne se pas fier à ce qu'on en peut dire.
Une telle prudence est rare parmi nous,
Et par l'extérieur nos cœurs se prennent tous.
On étale à nos yeux des grâces singulières;
Ce sera de l'esprit, ce seront des manières,
On se rend, et l'on voit que ces dehors charmants
Étoient des imposteurs, lorsqu'il n'en est plus temps.

SCÈNE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur le procureur est-il ici, mignonne?

LISETTE.

Voilà de plaisants airs que celle-là se donne!
Je ne suis pas d'ici. Mais, madame, je croi
Qu'il va bientôt venir.

LA BARONNE.

Écoutez. Dites-moi,
Est-ce un homme entendu?

LISETTE.

Partout on le renomme
Pour être fort habile, et pour être honnête homme.

LA BARONNE.

Honnête homme? Il n'est pas question de cela.
Je voudrois savoir si...

LISETTE.

Madame, le voilà.

SCÈNE XIV.

ARISTE, LISETTE, LA BARONNE.

ARISTE.

Tiens, Lisette, tu peux... Mais quelle est cette dame?

LISETTE.

Ma foi, c'est un plaisant caractère de femme;
Vous en rirez sans doute; elle veut vous parler.

SCÈNE XV.

ARISTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, je ne veux point ici dissimuler.
J'ai pour mon infortune un homme insupportable,
Un mari dont l'aspect est pour moi détestable;
Je prétends m'en défaire; et je viens sans courroux,
Du projet que j'ai fait raisonner avec vous.

ARISTE.

Quel sujet vous oblige à faire ainsi divorce,
A prendre un tel parti, lorsqu'on peut...

LA BARONNE.

Tout m'y force.

Mais il n'est pas besoin d'en dire les raisons.
J'en veux être défaite. En un mot, finissons.

ARISTE.

Madame, calmez-vous. Vous êtes irritée...

LA BARONNE.

Comment? Me croyez-vous une femme emportée?

ARISTE.

Non pas; mais le dépit quelquefois...

LA BARONNE.

Mon malheur
Est, si vous l'ignorez, d'avoir trop de douceur.
Tâtez mon pouls, tâtez; il vous sera facile
De savoir si je suis une femme tranquille.
Tâtez donc.

ARISTE.

Madame, oui, j'en conviens avec vous.
Jamais tempérament même ne fut plus doux.
(*A part.*)
O quelle femme!

LA BARONNE.

Allons, venons à notre affaire.

ARISTE.

Soit.

LA BARONNE.

J'ai donc pour époux un homme vif, colère,
Un homme bilieux, et toujours hors de soi,
Un homme si bouillant, si différent de moi,
Que je l'aurois jeté cent fois par la fenêtre,
N'étoit la bienséance.

ARISTE.

A ce qu'on peut connoître,
Vous en souhaiteriez la séparation?

LA BARONNE.

Ah! vraiment, que j'ai bien une autre ambition !
Il faut le chicaner; la moindre procédure
Va le faire crever à l'instant, j'en suis sûre.
Cherchons, sans différer, à lui faire un procès.
J'ai quatre cents louis que je vous tiens tout prêts.
Inventons quelque ruse ingénieuse, adroite.
Le plaider, est, monsieur, tout ce que je souhaite.
Faisons quelques billets payables au porteur,
En imitant sa main, ce seroit le meilleur :
Oui, monsieur, il le faut; et la moindre saisie
Lui va dans le moment causer l'apoplexie.

ARISTE, *à part.*

Avec un tel esprit il faut dissimuler :
Si je la contredis, elle va m'étrangler.
(A la baronne.)
Je conçois tout l'effet que cela pourroit faire;
Mais pour bien réussir, et pour vous satisfaire,
On pourroit vous trouver un autre expédient.

LA BARONNE.

Ne le proposez point, s'il n'est plus violent,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Un peu de patience.
Raisonnons doucement. En bonne conscience....

LA BARONNE.

Plaît-il? Hem?

ARISTE.

Un moment. Dites-moi si l'on doit....

LA BARONNE.

Vous me feriez quitter à la fin mon sang-froid.

Comment donc si l'on doit? il n'est pas nécessaire
De dire si l'on doit sur ce que je veux faire.

ARISTE.

Oh! je n'y puis tenir. Madame, dussiez-vous
Vous armer contre moi de tout votre courroux,
Me battre, me tuer, il faut que je vous dise
Que je ne puis en rien aider votre entreprise.
Ce n'est point pour plaider qu'ici l'on doit venir.
J'arrête les procès, loin de les soutenir.
Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence,
Et ne fais jamais rien contre la conscience.

LA BARONNE.

Quoi! vous n'êtes donc pas procureur?

ARISTE.

Non, vraiment.

LA BARONNE, *avec fureur.*

Il falloit donc le dire.

ARISTE.

Ah! quel emportement!

LA BARONNE.

Je ne me serois pas vainement déclarée.
Jarni! si je n'étois modeste et tempérée...
Monsieur, de mon secret vous êtes seul instruit;
Si dans le monde, un jour, il fait le moindre bruit,
Si de ce que je viens à vous-même de dire
Le moindre mot éclate, ou seulement transpire,
Dans l'instant je reviens vous trouver en ce lieu,
Mais ce ne sera pas avec ce flegme. Adieu.

SCÈNE XVI.

ARISTE, *seul.*

Quelle femme! quel flegme! ou plutôt quelle bile!
Ce n'est qu'avec transport qu'elle se dit tranquille.
Comment est-elle donc quand elle est en courroux?
Je n'en puis revenir. Si monsieur son époux
Est aussi furieux qu'elle en rend témoignage,
Par ma foi, ce doit être un fort joli ménage.
Mais quelqu'un vient encore ici.

SCÈNE XVII.

ARISTE, AGÉNOR, ISABELLE.

AGÉNOR.

Permettez-nous,
Monsieur, dans nos chagrins, d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je aujourd'hui vous être favorable?
Parlez. Vous me semblez un couple assez aimable.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Comment vous nomme-t-on?

ISABELLE.

Je me nomme Isabelle.

AGÉNOR.

Agénor est mon nom.

ISABELLE.

De Géronte, monsieur, je suis l'unique fille.

AGÉNOR.

Moi seul de Lisidor compose la famille.

ARISTE.

Géronte et Lisidor? Je ne sais si ces noms

Ne me sont point connus. Quoi qu'il en soit, venons
Au fait dont il s'agit. Quelles sont vos affaires?

AGÉNOR.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos pères :
Et puisque vous croyez qu'ils sont connus de vous,
Je me livre d'avance à l'espoir le plus doux.
L'amour depuis long-temps, par l'ardeur la plus belle,
A su lier mon cœur à celui d'Isabelle;
Dès nos plus jeunes ans, unis par l'amitié,
L'âge insensiblement l'augmenta de moitié;
Et l'amour, dont notre âme est sujette et captive,
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite et plus vive.

ARISTE.

Et vous souhaiteriez sans doute qu'à son tour
L'hymen vînt achever l'ouvrage de l'amour?

AGÉNOR.

C'est ce que nos parents ne veulent point entendre.

ARISTE.

Et que vous disent-ils?

AGÉNOR.

Que nous pouvons attendre.
Mon père à mon égard se montre scrupuleux;
Il dit qu'il faut, avant que former de tels nœuds,
Mûrement réfléchir, et que de l'hyménée
Le repentir suivoit bien souvent la journée;
Que ses liens alors produisoient les dégoûts,
Qu'ils paroissoient affreux autant qu'ils sembloient doux;
Et que ce qu'on croyoit à ses vœux si propice,
Devenoit par la suite un éternel supplice.

ARISTE, *à Isabelle.*

Le vôtre en dit autant, à ce qu'on peut juger?

ISABELLE.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point songer,
Et que je suis trop jeune.

ARISTE.

Et quel est donc votre âge?

ISABELLE.

Quinze ans, monsieur.

ARISTE.

Et vous?

AGÉNOR.

J'en ai deux davantage.

ARISTE.

Je ne les blâme point, je l'avoue; et je sens
Qu'ils pensent l'un et l'autre en hommes de bon sens.
Vos pères là-dessus agissent en vrais pères :
Et quand à votre hymen ils se montrent contraires,
Quand ils veulent encore attendre la saison
Qui fait nourrir l'esprit et mûrir la raison,
Ils travaillent pour vous, et font par-là connoître
Que vous êtes aimés autant qu'on le peut être.
Concevez leurs raisons. Iront-ils, dites-moi,
Si jeunes, vous laisser sur votre bonne foi?
Et ne doivent-ils pas attendre en conscience
Que vous ayez acquis certaine expérience,
Certain usage enfin dont l'âge nous instruit,
Et par qui tous les jours le monde se conduit?

AGÉNOR.

Sans l'avoir pratiqué, du monde j'ai l'usage,
Et je sens que chez moi tout a devancé l'âge.
J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour,
Si je serai de guerre, ou de robe, ou de cour;

Mais si je dois remplir quelque poste honorable,
Je m'en sens, croyez-moi, dès aujourd'hui capable.
S'il faut être de guerre, hé quoi! ne sais-je pas
Le renom qu'on acquiert au milieu des combats,
Qu'on y doit de son sang soutenir la noblesse,
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foiblesse,
Et que dans ce métier, soutenu du bonheur,
On s'avance bientôt avec de la valeur?
Si pour la robe on veut que je me détermine,
Je sais que l'on doit être (au moins je l'imagine)
Sage, judicieux, rempli d'intégrité,
Et sans cesse n'avoir pour but que l'équité.
S'il faut être à la cour, sans beaucoup de méthode,
Je suivrai comme un autre et l'usage et la mode;
Peu de sincérité, beaucoup d'airs empressés,
Rire toujours de rien, flatter les moins sensés;
Sur le masque des grands composer son visage;
Voilà, je crois, la cour. En faut-il davantage?

ARISTE.

Non; vous avez raison. J'admire en ce moment
Jusqu'où va votre esprit et votre jugement.
Je vois qu'à vos désirs il faudra se soumettre,
Et de votre parti, ma foi, vous m'allez mettre.

ISABELLE.

Pour moi, je suis encor bien jeune, je le sais;
Mais je pense, monsieur, et crois que c'est assez.
Et sans expérience et malgré mon peu d'âge,
Je conçois aisément à quoi l'hymen engage;
Faire de son époux tout son contentement,
Ne mettre qu'en lui seul tout son attachement,
Régler ses volontés sans cesse sur les siennes,
Ainsi qu'à ses plaisirs prendre part à ses peines;

Donner à ses enfants de l'éducation :
C'est, je crois, ce qu'exige une telle union.

ARISTE.

Ma foi, je me rétracte : il est incontestable
Que quand on pense ainsi, l'on est très mariable.

SCÈNE XVIII.

ARISTE, GÉRONTE, LISIDOR, AGÉNOR, ISABELLE.

GÉRONTE.

Nous voilà de retour, monsieur; et sur l'espoir
Que vous...

ARISTE.

Je suis fort aise aussi de vous revoir.

GÉRONTE.

Que vois-je ici? Ma fille!

ISABELLE.

O disgrâce cruelle!

AGÉNOR.

Ah ciel! quelle rencontre!

LISIDOR.

Et mon fils avec elle?
Que veut dire ceci?

ARISTE.

Quoi! ce sont vos enfants?

LISIDOR.

Oui, monsieur, ce les sont.

ARISTE.

Ah! ah! ce que j'apprends,
Vraiment, me fait plaisir. Ils sont pleins de mérite,
De sagesse et d'esprit; je vous en félicite.

Vous saurez la raison qui vers moi les conduit;
Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être instruit,
Que sur vos différends mon jugement éclate.
L'occurrence m'anime, elle me plaît, me flatte.
J'aime que mes arrêts soient toujours prononcés
En présence de gens spirituels, sensés :
Avec joie ils verront quel est le sacrifice
Que vous faites tous deux, et quelle est ma justice.

GÉRONTE.

Chacun de nous, monsieur, aujourd'hui s'est remis
A vos décisions : nous y serons soumis.

LISIDOR.

Nous consentons à tout. Vous êtes équitable,
Et ce que vous ferez ne peut qu'être louable.

ARISTE, *aux enfants.*

Pour vous dont l'embarras se voit facilement,
Et qui cherchez en vain dans votre étonnement
Pourquoi chacun de vous ici rencontre un père,
Vous serez par la suite éclaircis du mystère.
(Aux vieillards.)
Demeurez en repos. Je vais donc vous juger,
Et du poids du trésor tous deux vous soulager.

LISIDOR.

Volontiers.

GÉRONTE.

Prononcez.

ARISTE.

Que dès cette journée
Soit, sans aucun appel, jointe par l'hyménée
La fille de Géronte au fils de Lisidor,
Et qu'aux jeunes époux soit donné le trésor.

AGÉNOR.

Ah ciel!

ISABELLE.

Qu'entends-je?

ARISTE, *aux vieillards.*

Eh bien! avez-vous à répondre
A cet arrêt? Mais non : il vient de vous confondre,
Et vous fait trop sentir, témoins ces deux enfants,
A quel point vous étiez l'un et l'autre imprudents.
Vous ne répondez rien? Ce que je viens de faire
Vous paroît-il injuste?

GÉRONTE.

Ah! monsieur, au contraire,
Vous nous ouvrez les yeux par ces décisions,
Et nous faites bien voir l'erreur où nous étions.

LISIDOR.

En effet, je conçois à quel point nos scrupules
Nous avoient aveuglés.

ARISTE.

Ils étoient ridicules.

GÉRONTE.

Que l'ancienne amitié renaisse entre nous deux,
Et que cet hyménée en resserre les nœuds.

LISIDOR.

De tout mon cœur.

ARISTE, *aux enfants.*

Et vous, selon toute apparence,
Vous n'appellerez pas du jugement, je pense?

AGÉNOR.

Non, rien n'est comparable au bien que je reçois.
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?

ARISTE.

Je suis assez payé lorsque je rends service.
Le plaisir d'obliger est mon droit de justice.
Laissez-moi seulement envier le bonheur
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur.
Quelle félicité, quelle douceur extrême
Que celle de pouvoir posséder ce qu'on aime!
Votre contentement me cause ce transport;
J'aime aussi-bien que vous, et n'ai pas même sort.

AGÉNOR.

Vous ne méritez point une telle disgrâce.

ARISTE, *voyant la veuve.*

Ah ciel!

SCÈNE XIX.

LA VEUVE, LISETTE, ARISTE, GÉRONTE, LISIDOR, AGÉNOR, ISABELLE.

LA VEUVE.

Si pour changer votre destin de face,
Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez plus;
Je vous la donne, Ariste.

LISETTE.

Avec cent mille écus.
Tout ce qu'eut le défunt, vous l'aurez en partage;
Mais, mieux que lui, je crois, vous en ferez usage.

ARISTE.

J'ai peine à revenir de mon étonnement,
Et ne puis m'exprimer dans mon ravissement.

AGÉNOR.

Puisque notre destin devient pareil au vôtre,

Il faut que votre hymen se fasse avec le nôtre;
N'y consentez-vous pas?

GÉRONTE.

On ne peut mieux penser,
Et Lisidor et moi prétendons y danser.
A ma légèreté si la sienne est pareille,
Nous pourrons figurer l'un et l'autre à merveille.

LISIDOR.

Vous croyez vous moquer; mais je n'y suis pas neuf,
Et j'ai fort bien dansé.

LISETTE.

Du temps de Charles-Neuf.

ARISTE.

L'amour vient de remplir ma plus chère espérance;
Mais il mêle à mes feux beaucoup d'impatience :
Suivons sans différer ce qu'a dit Agénor,
Et hâtons un hymen dont mon cœur doute encor.

FIN DU PROCUREUR ARBITRE.



L'IMPROMPTU
DE CAMPAGNE,
COMÉDIE,
PAR P. POISSON,

Représentée, pour la première fois, le 21 décembre 1733.

PERSONNAGES.

LE COMTE.
LA COMTESSE, femme du Comte.
ISABELLE, fille du Comte et de la Comtesse.
DAMIS, ami du Comte.
ÉRASTE, fils de Damis.
LISETTE, suivante.
LUCAS, jardinier.
FRONTIN, valet d'Éraste.
Un Laquais.

La scène est à la campagne, dans le château du Comte.

L'IMPROMPTU
DE CAMPAGNE,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

De ce nouveau-venu tu n'as pas su le nom,
Les qualités, enfin quel il peut être?

LUCAS.

Non:
Je sais tant-seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence;
Et son valet de chambre est magnifique aussi:
Car il m'a bien donné pour boire, dieu merci.
Moi, cela me surprend.

LISETTE.

Et pourquoi ta surprise?

LUCAS.

Vous ne comprenez pas, sans que je vous le dise,
Que, selon la coutume, un valet toujours prend:
Il donne, celui-ci; c'est ce qui me surprend.
Tenez, ce valet-là mérite d'être maître.

LISETTE.

Mais tu t'es bien gardé de te faire connoître?

LUCAS.

Bon! il ne m'a pas vu plus tôt chez le fermier,
Qu'il a su que j'étois d'ici le jardinier;
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle, et j'ai toujours su faire
Semblant de rien, afin qu'on ne pût soupçonner
Que je venois ici pour les examiner.

LISETTE.

Et que t'a dit le maître?

LUCAS.

Oh! pour lui, dès l'aurore
S'est promené, dit-on, et se promène encore,
Et je ne l'ai pas vu; mais son valet, morgué!
Pour me faire jaser étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir aussi sa conférence;
Tant y a qu'à la fin j'avons fait connoissance.
Puis demandant bouteille, il m'a pris par le bras
Sur-le-champ, me disant : Allons, père Lucas,
Mettez-vous là; buvons ensemble, je vous prie.
Ma foi, je n'ai point fait, moi, de cérémonie.
Enfin, après avoir bien jaboté, bien bu,
Car à ses questions j'ai toujours répondu
Tout autant que j'ai cru devoir y satisfaire....

LISETTE.

Quelles sont à peu près celles qu'il t'a su faire?

LUCAS.

D'abord c'est, quel étoit de ce lieu le seigneur,
Sa famille, son bien, son esprit, son humeur,
S'il passeroit ici la saison toute entière?
Je le questionnois de la même manière,
Et tous les deux enfin nous étions acharnés
A qui se tireroit le plus les vers du nez;

Mais, malgré tous mes soins, je n'ai pas pu connoître
Ce qu'ils faisoient ici, ni quel étoit son maître.

LISETTE.

Avec tout ton esprit, tu n'es qu'un animal;
Car c'étoit justement l'article principal.

LUCAS.

Peut-être que demain j'en saurai davantage.

LISETTE.

Crois-tu qu'ils vont rester toujours dans ce village?

LUCAS.

Dame, je ne sais pas quand ils en partiront;
On ne m'en a rien dit : en tout cas, nous verrons;
Je serons aux aguets. Mais dites, je vous prie,
Aurez-vous, comme hier, tantôt la symphonie?
Moi, j'entendis cela tout entier du jardin;
Cela me fit plaisir; c'est un plaisant tocsin.

LISETTE.

Je ne sais dans ce jour ce que l'on se propose,
Si l'on fera musique, ou bien quelqu'autre chose :
Ce que je puis savoir, c'est que les plus beaux lieux
Où l'on est toujours seul, sont beaucoup ennuyeux.

LUCAS.

Notre monsieur le comte est d'une humeur bizarre,
Et voir du monde ici, c'est une chose rare.
Quelle sévérité! tout tremble devant lui,
Jusqu'à madame même.

LISETTE.

Est-ce donc d'aujourd'hui
Que tu t'en aperçois?

LUCAS.

Bon!

LISETTE.

Écoute, il me semble
Ouïr quelqu'un venir. Si c'étoit lui?

LUCAS.

J'en tremble;
Et je retourne vite au jardin travailler.

LISETTE.

Ma maîtresse m'attend, et je cours l'habiller.

SCÈNE II.

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ÇA, parlons une fois en gens sensés et sages.
Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos voyages?
Pour moi, je suis bien las, je vous l'ai déja dit,
D'errer de ville en ville, et de même que fit
Un certain roi lombard avec le sieur Joconde.
Depuis assez long-temps nous parcourons le monde.
Quand pourrons-nous revoir la ville de Paris?

ÉRASTE.

Nous n'y rentrerons pas sitôt, je crois.

FRONTIN.

Tant pis,
Monsieur.

ÉRASTE.

Dis-moi, comment prétends-tu que je fasse?
Il faut qu'avec mon père on me remette en grâce,
Et la chose est assez difficile.

FRONTIN.

D'accord;
Car avec lui je sais que vous eûtes grand tort.
Il vouloit de sa main vous donner une femme.

ÉRASTE.

Un autre objet alors avoit frappé mon âme.

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ÉRASTE.

Au penchant de mon cœur pouvois-je résister?

FRONTIN.

Ensuite d'un ton fier, agité, l'âme émue,
Il vous dit de ne plus vous offrir à sa vue.

ÉRASTE.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéissant,
Et me suis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Oui, mais vous éloignant avec obéissance,
Vous avez écorné diablement sa finance.
De son or enlevé qu'il gardoit avec soin
Qu'aura-t-il pu penser?

ÉRASTE.

Que j'en avois besoin.

FRONTIN.

Fort bien.

ÉRASTE.

C'est pour aider à notre nécessaire,
Une espèce d'emprunt que j'ai fait à mon père.

FRONTIN.

La peste, quel emprunt! monsieur, il me paroît
Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt.

ÉRASTE.

Laissons tous ces discours : as-tu de ce village
Su quel est le seigneur?

FRONTIN.

Oui : c'est un homme d'âge,

Un guerrier retiré qui vit paisiblement,
Et fait de ce séjour tout son amusement.
Il voit fort peu de monde. Une femme, une fille,
A ce que l'on m'a dit, composent sa famille.
Mais que prétendez-vous? quel est votre dessein?

ÉRASTE.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,
Est, je n'en doute point, la même que j'ai vue
Lorsque je vins hier près de cette avenue.
Je la suivis long-temps jusqu'en ces mêmes lieux.
Nulle beauté jamais ne plut tant à mes yeux;
Et je puis t'assurer, quand mes regards parlèrent,
Que les siens et les miens souvent se rencontrèrent.
Ensuite, s'éloignant de ce lieu tout-à-fait,
Dans ce même château je la vis qui rentroit.
Hélas! un peu trop tôt elle sut disparoître;
Et j'ai de grands désirs, Frontin, de la connoître.

FRONTIN.

Je n'en suis point surpris : à vous voir enflammé
Pour quelque objet nouveau, je suis accoutumé.
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le prince,
Et courez à grands frais de province en province,
Il faut que vous ayez rendu de tendres soins,
Sans trop exagérer, à cent belles au moins.
Pour celle-ci, monsieur, quittez votre espérance;
De la voir de plus près il est peu d'apparence.
Le père, je le sais, est rempli de fierté,
Délicat sur l'honneur, ombrageux, emporté.
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste aventure

ÉRASTE.

Le poltron! qu'avons-nous à craindre en ce château?

FRONTIN.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau.
Je ne puis sans effroi considérer la chute,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

ÉRASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier?

FRONTIN.

Non : tout ce qu'au surplus on m'a su détailler,
C'est que ce vieux seigneur est assez idolâtre
De musique, de vers, de pièces de théâtre;
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens auteurs;
Qu'il s'entretient souvent de spectacles, d'acteurs;
Et qu'entre la famille, il n'est point de semaine
Où l'on ne représente au château quelque scène.

ÉRASTE.

A ce que tu dis là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ÉRASTE.

Le seigneur de ces lieux aime la comédie?
L'entreprise, il est vrai, seroit assez hardie.

FRONTIN.

Oui, sans doute, elle l'est.

ÉRASTE.

Frontin, ne crains plus rien;
De m'introduire ici je sais le vrai moyen.
Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.
Devenons aujourd'hui comédiens de campagne;
L'occasion nous rit, ne t'inquiète plus;
Nous pouvons sous ce titre être au château reçus.

FRONTIN.

Il faut vous obéir, et vous êtes mon maître;
Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoître,
Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

ÉRASTE.

Je ne suis point atteint de cette crainte-là :
C'est toi qui m'embarrasse.

FRONTIN.

Et pourquoi, je vous prie?

ÉRASTE.

C'est, je te l'avouerai, que pour la comédie
Il te faut le talent qui te manque, entre nous.

FRONTIN.

Parbleu, je la jouerai tout aussi bien que vous.

ÉRASTE.

Ah! te voilà piqué! j'en tire un bon augure :
Ce trait d'ambition me charme, je te jure.
Nous allons donc montrer tout ce que nous va'ons,
Et dans notre début, va, nous réussirons.
Songeons dès-à-présent aux noms qu'il nous faut prendre.
Tu seras Ragotin, moi, je serai Léandre.

FRONTIN.

Ma foi, je ne veux point du nom de Ragotin;
Je suis votre valet, je m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Sois ce que tu voudras : pour moi, Frontin, j'espère
Avec quelque succès remplir mon caractère.

FRONTIN.

Vous allez tout de bon faire le comédien?

ÉRASTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Mais, monsieur, cela n'est pas trop bien;
Un noble comme vous jouer la comédie!

ÉRASTE.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie?
Va, va, la comédie est dans tous les états
Une profession qui ne déroge pas.

FRONTIN.

Je suis de votre avis.

ÉRASTE.

La comédie est belle,
Et je ne trouve rien de condamnable en elle:
Elle est du ridicule un si parfait miroir,
Qu'on peut devenir sage à force de s'y voir.
Elle forme les mœurs, et donne à la jeunesse
L'ornement de l'esprit, le goût, la politesse.
Tel même qui la fait avec habileté,
Peut, quoi qu'on puisse dire, en tirer vanité.
La comédie enfin, par d'heureux artifices,
Fait aimer les vertus et détester les vices,
Dans les âmes excite un noble sentiment,
Corrige les défauts, instruit en amusant,
En morale agréable en mille endroits abonde,
Et pour dire le vrai, c'est l'école du monde.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, monsieur, je dirai franchement
Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

ÉRASTE.

Ah! ah! vous plaisantez : mais il nous faut sur l'heure,
Pour nous bien travestir, gagner notre demeure;
De mon projet, Frontin, j'ose tout espérer.
J'entends venir quelqu'un, gardons de nous montrer.

SCÈNE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De notre jardinier j'ai su qu'en ce village
Le jeune homme d'hier a mis son équipage;
Mais il n'a pu savoir ni son rang, ni son nom,
Et l'on ne sait s'il est ou marquis ou baron.
Parlons à cœur ouvert, dites-moi d'où peut naître
Ce désir empressé de vouloir le connoître.
Sans doute il vous a plu? dites la vérité.

ISABELLE.

Moi! non, c'est simplement par curiosité.

LISETTE.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISABELLE.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce jour.....

LISETTE.

Vouloir qu'on parle bas! bon, symptômes d'amour.
Pour moi, je l'avouerai, je ne saurois comprendre
Comment, en moins de rien, notre cœur devient tendre;
Je ne puis concevoir comment un seul regard,
Jeté sans nul dessein, et conduit par hasard.....
Puisse porter au cœur... par certaine étincelle.....
Vous rendriez cela bien mieux, mademoiselle.

ISABELLE.

Lisette, en vérité, tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.
Que tu me connois mal de soupçonner mon âme
D'être en si peu de temps susceptible de flamme!

J'ai vu cet inconnu par hasard un moment,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent;
Et pour te découvrir mon âme toute entière,
Tu me feras plaisir de changer de matière,
Je t'en avertis.

LISETTE, *à part.*

Oui, l'on dissimule ici.
Pour être à deux de jeu, dissimulons aussi.
(*A Isabelle.*)
Ah! puisque vous prenez la chose de la sorte,
Sur ce chapitre là j'aurai la langue morte.
J'étois fort étonnée, à ne vous rien cacher,
Qu'un inconnu sitôt eût pu vous attacher;
Et s'il faut avec vous parler en conscience,
Le jeune homme, après tout, n'a pas grande apparence :
Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

ISABELLE.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

LISETTE.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme ordinaire.

ISABELLE.

Tu t'es trompée, il a l'air très noble au contraire.

LISETTE.

J'ai cependant bien vu sa figure au grand jour;
Il est voûté, je crois.

ISABELLE.

Que dis-tu? fait au tour.

LISETTE.

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenue;
Mais je le vis sur vous tenir long-temps la vue;
Ses yeux ne disent rien du tout.

ISABELLE.

Ah! quelle erreur!
Il les a vifs, perçants, ils vont jusques au cœur.

LISETTE.

Ah! vous l'avouez donc! ma foi, j'en suis fort aise;
Enfin, ce cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

ISABELLE.

Lisette.....

LISETTE.

Vous l'aimez?

ISABELLE.

Eh! non, Lisette, non.
Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Ne changez point de ton,
Et m'ouvrez, croyez-moi, votre cœur sans scrupule.
Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule,
Et ne suis point de ceux que l'on voit s'aheurter
A blâmer un penchant que l'on ne peut domter.
Sur ce jeune inconnu parlons donc sans mystère:
Vous lui plaisez, je crois, comme il a su vous plaire.

ISABELLE.

Eh bien! je t'avouerai, s'il faut t'ouvrir mon cœur,
Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur.

LISETTE.

Et voilà justement comme l'amour commence;
Allons, il ne faut plus que faire connoissance.

ISABELLE.

Tu vas un peu trop vite.

LISETTE.

Il est vrai que souvent
L'apparence est trompeuse; allons plus doucement:

Car, enfin, n'en déplaise à sa belle figure,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventure.

ISABELLE.

Non, Lisette, je crois qu'il n'a pas l'air trompeur.

LISETTE.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon cœur;
Mais votre âme se livre à trop d'espoir, peut-être:
Car, si de son côté, lui, voulant vous connoître,
Va plein de confiance entrer dans ce château,
Vous savez comme moi qu'un visage nouveau
Déplaît extrêmement à monsieur votre père,
Et qu'il est là-dessus d'une humeur si sévère,
Que celui-ci, sans doute, en voyant son air noir,
Ne sera pas beaucoup tenté de le revoir.

ISABELLE.

C'est tout ce que je crains.

LISETTE.

Votre père m'irrite.
Il est, sans contredit, un homme de mérite,
Considéré partout, et plein de probité;
Mais j'ai peine à m'y faire encore, en vérité.
Avec ses gros sourcils, dont l'ombrage l'offusque,
Son maintien imposant, et sa parole brusque,
Il me surprend toujours : il vous dit tout crûment,
Ne dissimule rien, et parle franchement;
Mais d'un ton si bourru, si plein de véhémence,
Que quand il dit bonjour, on croiroit qu'il offense.
En nulle occasion il n'a l'air radouci;
Qu'on fasse jeu, concert, ou comédie ici,
Ce sont, vous le savez, les seuls plaisirs qu'il aime;
Il ne sourit jamais, et c'est toujours le même.

Pour votre chère mère, elle est tout l'opposé,
Douce, honnête, polie, et d'un commerce aisé ;
Mais elle fait la jeune, et, ne vous en déplaise,
De vous voir grande fille elle n'est pas trop aise.
Mais à propos, je sais qu'on songe à vous pourvoir.

ISABELLE.

Sur quoi dis-tu cela ?

LISETTE.

Sur ce qu'hier au soir,
Après qu'on eut soupé, j'entendis votre mère
Parler de mariage au comte votre père ;
Ils ne me voyoient point, et je crois, par ma foi,
Qu'on veut vous marier, mademoiselle.

ISABELLE.

Moi ?

LISETTE.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie ?
Dites, seroit-ce moi ? j'en ferois la folie.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Approchons, croyez-moi, de ce feuillage épais,
Pour éviter le chaud ; c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre père,
Je ne me trompe point, suivi de votre mère.

ISABELLE.

Lisette, évitons-les, prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oui, vous avez raison ; voyons si le hasard

Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse.
Mais sortons, les voici.

(Elles s'en vont.)

SCÈNE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Savez-vous bien, comtesse,
Que le concert d'hier me plut extrêmement ?

LA COMTESSE.

Il me plut fort aussi.

LE COMTE.

Je le trouvai charmant,
Et pris fort grand plaisir, madame, à vous entendre.
J'ai de tout temps été pour la musique tendre,
Et lorsque vous chantiez, certain je ne sais quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi donc, comte, et moi.
Je me suis cru revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze ou quinze ans.

LE COMTE.

Moi de même, comtesse.
Après tout, vous et moi ne sommes pas si vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage
De vouloir se cacher la moitié de son âge :
Je n'ai point le défaut que l'on a là-dessus.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis comme vous, et ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi, je vous vois même air, même visage
Que vous aviez du temps de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces temps-là soient près ou qu'ils soient éloignés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais, comme vous chantiez ! Quelle voix neuve et belle !
Quel étoit votre maître ? Ah ! c'étoit Beaumavielle.

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit souvent
Que ce fut votre maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.
J'ai pu vous avoir dit qu'il montroit à ma mère ;
Ma mémoire est fort bonne, et ne me manque guère.

LE COMTE.

La mienne est bonne aussi, je me souviens du jour
Que je vous déclarai tendrement mon amour
Pour la première fois.

LA COMTESSE.

Ah ! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain,

Quinze ou seize ans après le passage du Rhin,
Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Comte, laissons là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Parlons du mariage
Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu.
Dites, qu'en sera-t-il ?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu,
Et vous aviez...

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille,
Car c'étoit de grands biens jetés dans la famille.
Quelle raison a-t-il ?

LE COMTE.

Nous pourrons le savoir
Dans ce jour; il m'écrit qu'il arrive ce soir,
Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance
Qui le fâche très fort touchant cette alliance.

LA COMTESSE.

Son fils, à ce qu'on dit, est aimable, bien fait.

LE COMTE.

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait :
Et lorsque cet ami que j'aime avec tendresse,
Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse,
L'un l'autre nous étions même des plus unis,
Et si nous n'avons pu nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre ;
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur terre.

Madame, si bien donc que quand je le revis,
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils;
Moi, je lui répondis que j'avois une fille,
Que par-là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté,
Il me dit que son fils nous seroit présenté;
Cinq mois se sont passés, je partis pour ma terre
Sans entendre parler ni du fils ni du père,
Et je reçus hier la lettre en question.

LA COMTESSE.

Comte, cela mérite un peu d'attention;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle,
Sans savoir si l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille, monsieur, mérite un sort heureux;
Elle est sage, bien née.

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement, monsieur, il faut bien qu'elle en tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beauté, ma foi, comme la sienne.
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Et cela pourroit-il, cher comte, être autrement?
Vous fûtes de tout temps seul objet de ma flamme:
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le sais bien, madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part:
Car les femmes parfois....

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'une femme fidèle est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu, je parierois, cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos serments, comte.
Voici ma fille.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Eh bien! que ferons-nous ce soir?
Quel divertissement pourrions-nous bien avoir?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique:
Je l'ai dit à madame, elle étoit magnifique;
Mais, comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons-nous, voyons?

ISABELLE.

C'est à vous de choisir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une tragédie.

LISETTE.

Toute une tragédie est bien longue, ma foi !

LE COMTE.

Elle ne sauroit l'être assez encor pour moi.
Pour ne plus s'asservir à la règle commune,
Je voudrois qu'on en fît en six actes quelqu'une.

LISETTE.

Ce seroit hasarder beaucoup assurément.
Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop bien souvent.

LE COMTE.

Que veulent ces gens-ci?

ISABELLE.

Qu'aperçois-je, Lisette ?

SCÈNE VII.

ÉRASTE, FRONTIN, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

ÉRASTE.

NOTRE entrée en ces lieux est peut-être indiscrète;
Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir,
Si nous manquions, monsieur, à l'honneur de vous voir.

LE COMTE.

De tant de compliments, monsieur, je vous dispense.

LISETTE.

L'accueil du père est froid, adieu la connoissance.

LE COMTE.

Mais, monsieur, sachons donc qui vous êtes enfin.

ÉRASTE.

Il faut vous satisfaire, et c'est bien mon dessein.
Nous allons à Paris, et venons d'Allemagne :
Nous sommes, en un mot, comédiens de campagne.

ISABELLE.

Lisette !

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous ?

FRONTIN.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu ! je suis charmé d'une telle aventure.
Je suis grand amateur de pièces, je vous jure,
Et puisque vous voilà, vous nous divertirez.

ÉRASTE.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qui dépendra de notre ministère
Vous est offert.

LE COMTE.

Quel est, vous, votre caractère ?

ÉRASTE.

D'ordinaire ce sont les amants que je fais.

LE COMTE.

Et vous, monsieur ?

FRONTIN.

Et moi je suis pour les valets.

LE COMTE.

Je suis ravi qu'ici le hasard vous adresse.
Nous aurons du plaisir; qu'en dites-vous, comtesse ?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, et je le dis sans fard.

LISETTE.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

LE COMTE.

Nous jouons quelquefois ici la comédie:
Nous nous entretenions même de tragédie
Quand vous êtes venus.

FRONTIN.

Nous sommes trop heureux
Que le sort... le hasard... et que selon nos vœux...

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Tu veux toujours parler; ne songe qu'à te taire,
Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

LE COMTE.

Que pourriez-vous jouer?

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Mais si je ne dis mot,
On va croire, monsieur, que je ne suis qu'un sot.

ÉRASTE.

(Bas, à Frontin.) *(Au comte.)*
Au contraire. S'il faut vous jouer du tragique,
Je...

LE COMTE.

Comme vous voudrez, sérieux ou comique.
Je me souviens d'avoir vu jouer autrefois
Le Crispin médecin aux Comédiens François;
Il n'est point, pour bien rire, une pièce pareille.
Quel en est donc l'auteur?

ÉRASTE.

Elle est de...

FRONTIN.

De Corneille.

LE COMTE.

Comment? que dites-vous? Vous vous moquez, je croi.

ÉRASTE.

(Bas.) *(Au comte.)* *(Bas, à Frontin.)*
Ah! le bourreau!... Monsieur... Et malheureux! tais-toi.
C'est qu'il veut plaisanter. En fait de comédie,
Le talent de monsieur est la bouffonnerie,
Et le style comique est si fort de son goût,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner partout.
Pour ne vous pas donner des scènes rebattues,
Car les pièces, je crois, vous sont toutes connues,
Nous allons vous jouer seulement un morceau,
Entre monsieur et moi, qui paroîtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers, écoutons.

ÉRASTE.

Ce n'est pas du tragique,
Mais l'ouvrage est traité d'un goût tragi-comique.

LE COMTE.

Comment l'appelez-vous?

ÉRASTE.

C'est l'amant déguisé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Ton rôle est fort aisé,
Tu le sais dès tantôt.

FRONTIN.

Soyez en assurance.

LISETTE.

A l'amant déguisé çà prêtons du silence.

ÉRASTE, *allant au fond du théâtre et revenant avec Frontin.*

Ah! Moron, c'en est fait, tu me vois amoureux.

FRONTIN.

Peut-on savoir l'objet qui captive vos vœux?

ÉRASTE.

Hélas! c'est un objet tout charmant, tout aimable,
Qui ne sait pas encor le tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Avec elle, seigneur, ayez un entretien.

ÉRASTE.

Eh! comment puis-je, hélas! en trouver le moyen?
Elle est dans son palais sans cesse retirée,
Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.
C'est dans le doux espoir de la voir un moment
Que je me sers ici de ce déguisement.
Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême,
Lui dire qui je suis, lui prouver que je l'aime;
Mais je n'ose compter sur un si doux destin.
Voudra-t-elle accepter et mon cœur et ma main?
Voudra-t-elle, au milieu de ce qui l'environne,
Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne?
Crois-tu qu'elle m'entende, et que dans mon ardeur..

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes, seigneur;
Ou si vos soins enfin, croyez-en ma parole,
Ne sauroient la toucher... Il faut qu'elle soit folle.

ÉRASTE.

Ah! respecte, Moron, cet objet plein d'appas.

FRONTIN.

Je le respecte aussi, seigneur, n'en doutez pas,
Et bien loin d'insulter au trait qu'amour nous lance,
Souffrez que je réponde à votre confidence.
Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,
Que je sens comme vous le pouvoir de l'amour.

Comme vous je voudrois que celle qui m'enflamme
Pût savoir à quel point elle enchante mon âme.
A la princesse enfin vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris... de sa fille d'honneur.
Mais dans ces lieux, enfin, que prétendez-vous faire?

ÉRASTE.

Attendre si le sort, à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instants
Où je puisse en secret...

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends;
Et si vous m'entendez, je commence à comprendre
(*Bas, à Éraste.*)
Que tel qui nous entend pourroit trop nous entendre.
(*Haut.*)
Finissons l'entretien, cessons; et dans ce jour,
Pour ne rien hasarder, laissons agir l'amour.

LE COMTE.

Fort bien, messieurs, fort bien.

LISETTE.

La scène a su me plaire.

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre savoir-faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite, et je jure, ma foi,
Que vous serez reçus dans la troupe du roi.
Qu'en dites-vous? parlez.

LA COMTESSE.

Monsieur a la voix tendre,
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces messieurs soient quelques jours ici.
Comte, qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce temps, monsieur peut à mademoiselle
Apprendre à bien jouer quelque scène nouvelle.

ÉRASTE.

Je m'en ferai toujours un sensible plaisir.

LE COMTE.

Songez donc pour ce soir, messieurs, à nous choisir
Quelque morceau brillant, de goût, de caractère.
Un ami dans ce jour doit venir à ma terre;
De cet amusement nous le régalerons.

ÉRASTE.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.

SCÈNE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, dans votre cour il entre un équipage
A six chevaux, avec...

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage.

Allons le recevoir.

SCÈNE IX.

ISABELLE, LISETTE, ÉRASTE, FRONTIN.

LISETTE, *à Isabelle.*

Nous, restons, croyez-moi.

ISABELLE.

Si mon père revient.

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ÉRASTE.

Je ne sais pas comment vous prendrez une ruse
Où vous seule avez part; vous êtes mon excuse.
L'amour m'a suggéré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir sans risque offrir à vos beaux yeux,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême,
D'être à vous à jamais.

FRONTIN, *à Lisette.*

Et moi j'en dis de même.

ISABELLE.

Lisette, je ne sais où j'en suis.

LISETTE.

Les rusés!

FRONTIN.

Nous sommes, il est vrai, deux amants déguisés.

ISABELLE.

Je ne sais point, monsieur, répondre à ce langage;
De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage,
Et vous me permettrez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

ÉRASTE.

Ah, charmante Isabelle!

LISETTE.

Il n'est pas nécessaire
D'en dire davantage, et j'entends votre affaire.
Avant que se livrer à trop de sentiments,
Il faut un peu voir clair, et connoître ses gens.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? si j'en crois l'apparence...

ÉRASTE.

Mon vrai nom est Éraste, et je suis de naissance.

FRONTIN.

De plus, riche héritier. Oh! c'est un fait certain.
Moi, je suis son valet, et m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Je serai riche un jour; mais les biens que j'espère
Ne sont rien si je n'ai le bonheur de vous plaire.

FRONTIN.

Riche, sans contredit, de plus d'un million.
Nous avions de ce bien pris un échantillon;
Mais nous ne l'avons plus : cela s'use si vite!
Nous prenons le parti de retourner au gîte.

LISETTE.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel?

FRONTIN.

Oui; mais pour un sujet simple et tout naturel.
Son cher père Damis, un peu vif et sévère...

LISETTE.

Que dites-vous Damis? Quoi! ce seroit son père?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui, c'est lui! le connoissez-vous?

LISETTE.

Non:
Mais il me semble avoir ouï nommer ce nom
Au comte.

ISABELLE.

Je ne sais.

FRONTIN.

C'est un vieux militaire,
Et qui s'est même acquis du renom dans la guerre.

LISETTE.

Justement le voilà, c'est ce même Damis
Connu du comte, il est de ses anciens amis.

ÉRASTE.

Seroit-il bien possible! Ah! pardonnez, madame,
Ce mouvement de joie où s'emporte mon âme.
Tout semble ici donner quelqu'espoir à mon feu;
Mais puis-je m'y livrer si je n'ai votre aveu?

ISABELLE.

J'ai beaucoup de penchant à vous croire sincère;
Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon père.
Éraste, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussitôt ne saura qu'obéir.

SCÈNE X.

LUCAS, ÉRASTE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LUCAS.

Je vous cherche partout.

LISETTE.

Et que veux-tu nous dire?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire;
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien :
Car sans cela, tenez, je ne vous dirai rien.

LISETTE.

Dépêche, nous verrons : que viens-tu nous apprendre?

LUCAS.

Bellement.

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre
La conversation du comte avec celui
Qui pour le venir voir arrive d'aujourd'hui.
Dame, il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

LISETTE.

Après?

LUCAS.

Ils ont parlé de vous et d'alliance,
Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,
Que ce grand monsieur-là vient pour vous épouser.

ISABELLE.

O ciel!

ÉRASTE.

Ah quel revers! ô fortune cruelle!

FRONTIN.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle?

LUCAS.

Je vois qu'elle vous a tous rendus soucieux.
Mais je ne savois pas....

LISETTE.

Va-t'en, tu feras mieux :
Nous n'avons point affaire ici de ta présence,
Messager de malheur.

LUCAS.

La belle récompense!

(Il s'en va.)

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *hors Lucas.*

LISETTE.

Nous en parlions tantôt, de ce projet formé;
Et voilà mon soupçon tout-à-fait confirmé.

ÉRASTE.

Cet hymen est pour moi, madame, un coup de foudre.

ISABELLE.

Aux volontés d'un père il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement?

ÉRASTE.

Quelle fatalité!
Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité :
Un favorable espoir s'en rendoit déja maître;
Et dans le même instant je le vois disparoître.

ISABELLE.

Je vois que vous m'aimez, et je plains votre sort;
Mais, Éraste, il faut bien sur soi faire un effort.

ÉRASTE.

Eh! le puis-je, Isabelle, après vous avoir vue?
Je mourrai de douleur.

ISABELLE.

Que mon âme est émue!
Retirez-vous, Éraste.... et si nous étions vus....

LISETTE.

Ciel! voilà votre père.

ISABELLE.

Ah! nous sommes perdus.

ÉRASTE.

Ne vous démontez pas, et soyez hors de peine;
Faisons semblant ici de jouer une scène.

ISABELLE.

Et laquelle? parlez, je tremble de frayeur.

LISETTE.

Commencez; nous savons tout Molière par cœur.

ÉRASTE, *se jetant aux pieds d'Isabelle, et lui prenant la main.*

Ah! belle Alcmène, il faut que comblé d'allégresse....

ISABELLE.

Laissez, je me veux mal de mon trop de foiblesse.

SCÈNE XII.

LE COMTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LE COMTE.

COMMENT donc....

ÉRASTE.

Nous faisions la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitryon.
Mademoiselle joue Alcmène par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une pièce pareille?
Je ne la puis souffrir.

ÉRASTE.

C'est cependant partout
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

LE COMTE.

Eh fi donc! un chef-d'œuvre, où l'on couvre de honte
Un général d'armée, et qu'un rival affronte.
Corbleu! si j'eusse été ce général thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.

Oui, bien loin de souffrir qu'il fît chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Monsieur, allons-nous-en.

ÉRASTE, *bas, à Lisette.*

Cet homme est singulier.

LISETTE, *bas, à Éraste.*

Gardez-vous, croyez moi, de le contrarier.

FRONTIN.

Retirons-nous.

LE COMTE.

Cherchez quelques scènes nouvelles,
Où l'on parle d'assauts, de forts, de citadelles,
Ou de combats sur mer : voilà du ravissant.

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.

SCÈNE XIII.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

COMTE, nous vous cherchions. Approchez, Isabelle,
Et saluez monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura,
J'en suis certain.

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Monsieur, vous allez faire là
Une sotte figure.

LA COMTESSE.

Eh bien! la comédie
Va-t-elle commencer? Sera-t-elle jolie?

DAMIS.

Quoi! du spectacle aussi? madame, en vérité,
J'appelle votre terre un séjour enchanté.

ÉRASTE, *bas, à Frontin.*

Ah! c'est mon père! ô ciel!

FRONTIN, *bas, à Éraste.*

Cela n'est pas croyable.
Et vraiment oui ce l'est. Ah! voici bien le diable!

ÉRASTE.

Ciel! comment nous tirer de ce triste embarras?

FRONTIN.

Je n'en sais rien.

LE COMTE.

Eh bien! vous ne commencez pas?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur... C'est que nous voulons faire
Une scène d'un fils.... qui reconnoît son père....

DAMIS.

Je crois voir....

FRONTIN.

Nous voulons que le père surpris.....
De rencontrer aussi... de son côté son fils...
Attendrissant les cœurs... par leur reconnoissance...

LE COMTE.

C'est un galimatias que tout ceci, je pense.

FRONTIN.

Et cédant aux effets... d'un tendre mouvement...
Ah! que cela va faire un spectacle touchant!

DAMIS.

Je ne me trompe point.

ÉRASTE.

Ah! c'est trop me contraindre,
Et je vois à présent qu'il n'est plus temps de feindre.
Ah! monsieur, permettez qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

DAMIS.

Levez-vous.

ISABELLE.

Lisette.....

LISETTE.

La rencontre est d'assez bon augure.

LE COMTE.

Que veut dire ceci? quelle est cette aventure?

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, monsieur, qui vous rend si surpris?

DAMIS.

Je dois l'être en effet : je trouve ici mon fils.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

Son fils? mademoiselle!

DAMIS.

Oui, la chose est certaine.

ISABELLE.

Ciel!

FRONTIN.

Voilà justement une nouvelle scène.

LA COMTESSE.

Je n'en puis revenir.

LE COMTE.

Ceci me surprend, moi;
C'est un évènement qu'à peine je conçoi.

ÉRASTE.

Le hasard en ces lieux m'a fait voir Isabelle,
Et mon âme charmée...

DAMIS.

Et c'étoit aussi celle
Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, et nous réconcilier.
Mais quel étoit le but d'une telle conduite?
Quel projet aviez-vous?

FRONTIN.

De devenir ermite...
D'abandonner le monde, et fuir ses plaisirs vains...

DAMIS.

Vraiment, vous aviez là de louables desseins!
Mais comment accorder cette belle retraite
Avec trois cents louis ôtés de ma cassette?

FRONTIN.

L'or séduit quelquefois : mais nous le méprisions :
Et tous les jours, monsieur, nous nous en défaisions.

DAMIS.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance;
La fortune et l'amour semblent en ces moments
Travailler de concert pour unir deux amants.
Serrons de si doux nœuds; et dans cette journée,
D'Isabelle et d'Éraste achevons l'hyménée.

LE COMTE.

Il est beau cavalier, dans sa taille bien pris,
Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

DAMIS.

J'ai donné ma parole, et suis sûr de la sienne;
Il faut sans différer.....

LE COMTE.

Je vous tiendrai la mienne;
Et pour que cet hymen se termine au plus tôt,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il faut.

FIN DE L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

LE RENDEZ-VOUS,

OU

L'AMOUR SUPPOSÉ,

COMÉDIE,

PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, le 27 mai 1733.

PERSONNAGES.

LUCILE, jeune veuve.
VALÈRE.
LISETTE, suivante de Lucile.
CRISPIN, valet de Valère.
M. JAQUEMIN, sous-fermier, amoureux de Lucile.
CHARLOT, jardinier de Lucile.
UN LAQUAIS de M. Jaquemin.
Un Laquais de Lucile ; personnage muet.

La scène est chez Lucile, dans une ville de Bretagne.

LE RENDEZ-VOUS,

OU

L'AMOUR SUPPOSÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente l'avenue d'un château.)

LISETTE, CRISPIN, *entrant sur la scène en rêvant, d'abord.*

LISETTE.

Oui, mettons aujourd'hui toute notre science
A les faire sortir de leur indifférence.
Il ne sera pas dit qu'après un long séjour
Un couple qui paroît fait exprès pour l'amour,
Jeune, libre, charmant, ton maître et ma maîtresse,
N'auront point l'un pour l'autre eu la moindre tendresse.
Enfin, que penses-tu de mon projet, Crispin?

CRISPIN.

Ma foi! sans balancer, je tope à ce dessein.
Les moments nous sont chers. Dans notre état funeste,
C'est, je crois, mon enfant, tout l'espoir qui nous reste.

LISETTE.

Pour réussir, la chose a ses difficultés.
Peut-être qu'il faudroit s'être mieux consultés,

Mettre au jeu plus d'esprit. Pour toute batterie,
Nous avons un grand fonds d'amour, de fourberie.

CRISPIN.

Pour ces deux qualités tu peux compter sur moi.
Pendant que d'un côté tu feras ton emploi,
De l'autre adroitement je tromperai Valère;
Et même tu verras si j'ai du savoir-faire.

LISETTE.

Dis-moi de quoi le sort aussi s'est avisé
De nous faire aimer, nous!

CRISPIN.

Ton petit air rusé,
Tes façons m'ont séduit; tes yeux, mainte autre chose.....
Que veux-tu? j'en sais mieux les effets que la cause.

LISETTE.

Tu m'as su plaire aussi; je ne sais pas comment.
Cependant nous touchons à ce fatal moment
Qui peut nous séparer.

CRISPIN.

Oui, si d'un prompt remède
Nous n'avons le secours, si le ciel ne nous aide,
L'arrêt est prononcé; demain, avant le jour,
Valère pour Paris a marqué son retour.

LISETTE.

Et ma maîtresse et moi, nous restons.

CRISPIN.

Il me semble
Qu'ils n'auroient pas sitôt dû s'accorder ensemble.
Lucile est légataire, et Valère héritier
D'un vieillard, bas-breton, plaideur, de son métier.
De Chrysante, en un mot, l'embrouillé codicille
Leur ouvroit aux procès une route facile.

Le bonhomme en mourant eut cet espoir flatteur.
Méprise-t-on ainsi l'esprit d'un testateur?

LISETTE.

Il est vrai que bien peu l'intérêt les domine :
Mais cette raison même encor me détermine;
J'en tire un bon augure. Un penchant amoureux
Germe plus aisément en des cœurs généreux.

CRISPIN.

J'avois, de mon côté, pour nous tirer d'affaire,
(*Hésitant.*)
Projeté.... Mais...

LISETTE.

Comment?

CRISPIN.

Si je quittois Valère,
Je perdrois, pour le moins, quatre ans qui me sont dus;
Et j'aurois quelques coups de bâton, par-dessus.

LISETTE.

Mauvais expédient!

CRISPIN.

Qui lui feroit entendre
Que les chemins....

LISETTE, *l'interrompant.*

Sottise!

CRISPIN.

Il faut donc nous y prendre
Comme tu le disois?

LISETTE.

Oui, ne balançons plus.
C'est trop perdre de temps en discours superflus.
Si nous ne détournons l'orage qui s'apprête,

Songe, encore une fois, que tu perds ta conquête ;
Qu'à Charlot, ton rival, Lisette va rester.

CRISPIN.

Voyez-vous ce butor qui voudroit en tâter!

LISETTE.

Je vais trouver Lucile.

CRISPIN.

Et moi chercher mon maître.

(Faisant quelques pas pour s'en aller, et apercevant Valère.)

J'y cours..... Mais n'est-ce pas lui que je vois paroître?

LISETTE, *regardant du côté par où Crispin vouloit s'en aller.*

C'est lui-même.

CRISPIN.

Il suffit.

LISETTE.

Au moins.....

CRISPIN, *l'interrompant.*

Retire-toi.

LISETTE.

Mais, te souviendras-tu...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Repose-toi sur moi.

LISETTE.

Surtout, le rendez-vous.

CRISPIN.

Mon dieu! laisse-moi faire.

LISETTE, *à part.*

Nous voulons augmenter l'empire de Cythère;
Amour, puissant Amour, seconde notre ardeur.

SCÈNE II.

VALÈRE, CRISPIN, LISETTE.

VALÈRE, *à Crispin, après avoir achevé de lire quelques papiers, en venant.*

AH ! Crispin, je te cherche.

LISETTE, *à Crispin.*

Adieu, beau voyageur :

Soyez discret.

CRISPIN.

Adieu.

(Lisette s'en va.)

SCÈNE III.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

QUELLE est donc cette fille?

CRISPIN.

C'est Lisette, monsieur... Elle est assez gentille?

VALÈRE.

Oui, je me la remets... Me voilà, grâce aux dieux,
Sorti, mon cher Crispin, de ce dédale affreux,
De ce confus amas d'énormes procédures.
Plutôt que de passer par de telles tortures,
Par la noire chicane et ses honteux détours,
J'aimerois mieux, je crois, n'hériter de mes jours.
A Paris on m'attend avec impatience :
La veuve, la comtesse, Aminte, Iris, Hortense,
M'ont écrit depuis peu. Toutes m'ont fait savoir
Le désir empressé que l'on a de m'y voir.
Songes-tu pour demain que ma chaise soit prête?

CRISPIN, *soupirant.*

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Qu'as-tu donc?

CRISPIN.

C'est pour vous une fête
Que de partir ainsi... Quel départ, juste ciel!

VALÈRE.

Eh! pour qui ce départ seroit-il si cruel?

CRISPIN, *à part.*

Portons les premiers coups : ferme; point de foiblesse.

VALÈRE.

Est-il quelque beauté qui pour toi s'intéresse?

CRISPIN.

Non, monsieur. Si mon cœur soupire en ce moment,
Ce n'est pas pour mon compte; et je plains un tourment
Que vous-même causez.

VALÈRE.

Explique-toi.

CRISPIN.

Lisette,
Comme vous l'avez vu, sort d'ici. La soubrette
Vient de me faire part d'un secret entretien...

VALÈRE.

Qui me touche?

CRISPIN.

Sans doute.

VALÈRE.

En quoi?

CRISPIN, *feignant d'hésiter.*

Lucile...

VALÈRE.

Eh bien!

CRISPIN.

Lucile...

VALÈRE.

Parle donc.

CRISPIN.

De vous Lucile est folle.

VALÈRE.

De moi?

CRISPIN.

Folle à lier! Vous êtes son idole.
C'est une passion qui ne peut s'exprimer.

VALÈRE.

Va, va, mon pauvre ami, fais-toi mieux informer.

CRISPIN.

Monsieur...

VALÈRE, *l'interrompant.*

C'est se moquer. Depuis qu'avec Lucile
Un intérêt commun m'arrête en cette ville,
On ne sauroit se voir plus indifféremment
Que nous nous sommes vus.

CRISPIN.

Lisette, apparemment,
S'est trompée, ou j'ai mal entendu.

VALÈRE.

C'est un conte
Qu'elle a fait à plaisir.

CRISPIN.

J'en tenois peu de compte.
J'ai d'abord, comme vous, ri d'un discours pareil;
Mais j'ai touché la chose et du doigt et de l'œil.

VALÈRE.

Vision !... Eh ! comment t'a-t-elle fait entendre
Que sa maîtresse aimoit?

CRISPIN.

Quand hier on vint apprendre
A ce sensible objet que vous deviez partir...
(Je ne puis répéter cela sans m'attendrir)
Une vapeur la prit; et, perdant connoissance,
Elle fut, dit Lisette, une heure en défaillance.

VALÈRE.

Elle se trouva mal... Elle aime pour cela?

CRISPIN.

Oui, vraiment.

VALÈRE.

Le plaisant argument que voilà!

CRISPIN.

Excusez...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Aujourd'hui rien n'est plus ordinaire
Que ces saisissements, ce mal imaginaire.

CRISPIN.

J'ai tort.

VALÈRE.

Que ces vapeurs, dont, en pleine santé,
Et sans savoir pourquoi, l'on se trouve agité.

CRISPIN.

J'en conviens.

VALÈRE.

Quoi! tu veux que je me persuade...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Qui, moi?... Si vous voulez, vous êtes lourd, maussade,

Grossier, pesant, brutal, sans grâces, sans esprit,
Sans naissance, sans bien, sans talents, sans crédit,
Du haut jusques en bas mal fait, désagréable,
Impertinent...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Plaît-il?

CRISPIN.

En un mot, incapable
D'inspirer à quelqu'un le moindre sentiment.

VALÈRE.

Eh bien! après un tel évanouissement?

CRISPIN.

Elle se plaint, s'agite et verse quelques larmes...
« Qu'est-ce donc, disoit-elle, ai-je si peu de charmes?
« Mes yeux sont-ils des yeux à faire des ingrats?
« Ils n'en ont que trop dit; on ne les entend pas.
« Il part! Ah! c'en est fait, Ariane, abusée,
« Au bout de l'univers va suivre son Thésée.
« Oui, je vais... » Un brouillard offusquant sa raison,
A ces mots elle tombe encore en pamoison.
Voilà dans quel état est cette triste amante.

VALÈRE.

Si tu me parles vrai, la chose est étonnante;
Et jamais...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Croyez-vous que je voudrois mentir?

VALÈRE.

Lucile aimer ainsi!

CRISPIN.

Sans nous en avertir!

VALÈRE.

Avec tant de réserve!

CRISPIN.

Oh ! monsieur, c'est le diable !
Quand une femme veut, elle est impénétrable.
Enfin, cette beauté... Mais, c'est mal à propos
Que je vous tiens ici de semblables propos.

VALÈRE.

Non; parle, je le veux.

CRISPIN.

Sous cet épais feuillage,
Cette beauté, cédant à l'amour qui l'engage,
Comme pour prendre l'air, doit se trouver ce soir.
Avant votre départ elle voudroit vous voir.
On m'a sollicité pour vous le faire entendre.
Si donc, ce soir aussi, vous vouliez vous y rendre,
Notre veuve discrète, aux yeux de son vainqueur,
Exposeroit le feu qu'elle cache en son cœur,
Sans causer de scandale et sans qu'on en murmure.

VALÈRE.

Je veux, quoi qu'il en soit, démêler l'aventure.
Sais-tu l'heure, à peu près?

CRISPIN.

Elle s'y trouvr
En revenant du cours.

VALÈRE.

Fort bien !... Demeure là.
(Il s'en va.)

SCÈNE IV.

CRISPIN, *seul.*

Le mensonge est lâché..... Courage ! il croit qu'on l'aime.
La bonne opinion et l'amour de soi-même
Chez lui seront encore, à ce que je conçoi,
Et meilleurs orateurs et plus fourbes que moi.

SCÈNE V.

LUCILE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE, *à Lucile.*

Quoi ! vous vous obstinez, madame, à n'en rien croire?

LUCILE.

Quelqu'un, pour s'amuser, t'a forgé cette histoire.

LISETTE.

Moi, l'on m'auroit trompée ? Ah ! si je le croyois,
J'y perdrois mon latin, ou je m'en vengerois....
C'est Crispin qui tantôt m'a fait la confidence...
(*A Crispin, avec une feinte colère.*)
Parle, maître fripon, avec quelle impudence
M'es-tu venu conter que, d'un feu trop certain,
Ton maître?...

CRISPIN, *l'interrompant, en feignant de vouloir s'enfuir.*

Serviteur.

LISETTE.

Oh ! tu veux fuir en vain ;
Tu parleras.

CRISPIN.

Tout beau !... Je n'ai rien à vous dire.

LISETTE.

Crois-tu que nous cherchions que pour nous on soupire?
Quel étoit ton dessein?

CRISPIN.

Peste soit du caquet!
Eh bien! eh! quand mon maître aimeroit en effet,
Ne pouvant espérer rien de bon de sa flamme,
(*Montrant Lucile.*)
Quel besoin étoit-il d'en parler à madame?
T'en avois-je priée?... Eh! cette langue-là
Vendroit parents, amis, honneur... et cætera.
(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! vous l'entendez?

LUCILE.

Ma surprise est extrême:
Mais, Lisette, comment croire que Valère aime?
Il m'a semblé si froid.

LISETTE.

Lui froid? Il n'est rien moins.
Du contraire j'ai vu d'invincibles témoins.
Tranquille en apparence, il aime; et sa conduite,
Ses regards, ses discours, tout m'en avoit instruite,
Avant que son valet vînt m'en entretenir.
Il est blessé, vous dis-je, à n'en pas revenir.

LUCILE.

Ces symptômes d'amour devoient frapper ma vue.
Que ne m'en suis-je donc, comme un autre, aperçue?

LISETTE.

Oh! ma foi! je ne sais que dire sur ce point.
Quand on ne veut point voir, madame, on ne voit point.
Par exemple, avant hier, j'ai sur votre toilette
Trouvé certain billet, où son ardeur parfaite
Est peinte au naturel, quoiqu'avec beaucoup d'art.
Ce qu'il contient paroît n'être dû qu'au hasard;
Il semble ne traiter que d'intérêts, d'affaires.
Que d'amour est caché sous des termes vulgaires!
Non, jamais on ne peut annoncer son tourment
Avec plus de tendresse et de ménagement.
Et, pour moi, qui ne suis qu'une simple suivante,
J'ai deviné l'énigme. Elle est fine et galante:
Le tout est délicat.

LUCILE, *cherchant dans ses poches, et en tirant le billet.*

Je l'ai, je crois, sur moi...
Oui... Je veux, par plaisir, le relire avec toi.

LISETTE.

Voyons.

LUCILE.

Assurément, tu perds l'esprit, Lisette.

LISETTE.

Eh! lisez.

LUCILE.

Le voilà. Tu seras satisfaite.

(*Elle lit.*)

« Ayez la bonté, madame, d'envoyer votre homme
« d'affaires chez celui que nous avons choisi pour arbitre.
« Je crois même qu'il seroit nécessaire que vous y vins-
« siez... »

LISETTE, *interrompant la lecture.*

Bon!... Où tend ce début?

LUCILE.

A rien, certainement.

LISETTE.

Il ne déclare rien bien positivement:
C'est une expression ordinaire et naïve;
Mais, si vous voulez être un moment attentive,
Là, parlez franchement, n'apercevez-vous pas
Dans sa façon d'écrire un certain embarras?
Il y règne un chagrin, une morne tristesse
Qui, dès l'abord, dénote un grand fonds de tendresse.

LUCILE, *lisant.*

« Votre présence leveroit des difficultés... »

LISETTE, *interrompant.*

Attendez... Leveroit des difficultés!

LUCILE.

Quoi?
Ce sens est naturel. C'est tout ce que j'y voi.

LISETTE.

Naturel? Leveroit des difficultés! J'aime
A voir adroitement peindre une flamme extrême;
A la faveur du tour et des traits délicats,
Donner à deviner ce qu'on n'avoueroit pas;
Mais l'explication n'en est pas difficile.
« J'étudierois vos yeux, adorable Lucile!
« Tout à la fois, timide, amoureux, incertain,
« Je verrois dans ces yeux quel sera mon destin;
« Je verrois si je dois vous taire mon martyre,
« Ou, sans vous offenser, si je puis vous le dire... »
Leveroit, leveroit des difficultés!... Ah!
Comment peut-on ne pas entendre celui-là?

LUCILE, *continuant de lire.*

« Il s'agit d'une décision essentielle ; et, comme c'est « ce qui vous intéresse le plus... »

LISETTE, *interrompant.*

Celui-ci n'est pas clair ?... Plaît-il ?... Que vous en semble ?

LUCILE.

Eh ! mais...

LISETTE, *l'interrompant.*

Sans contredit, cette phrase rassemble
Tous les ennuis secrets d'un amant mécontent...
On sent bien le reproche : il est à bout portant.

LUCILE, *relisant.*

« Et comme c'est ce qui vous intéresse le plus... »
(Suspendant sa lecture.)
Il est vrai que ces mots...

LISETTE, *l'interrompant.*

Ils disent tout au monde...
Oh ! ce n'est pas sur rien que mon soupçon se fonde.

LUCILE, *achevant de lire.*

« On tâcheroit de s'accorder ; et tout se termineroit à « l'amiable. »

LISETTE.

A l'amiable !... Eh ! oui, l'entend-il, le fripon ?
Finir à l'amiable !...Amiable est fort bon !
Il prétend avec vous finir à l'amiable !
Ma foi ! ce dernier trait lui seul est impayable !
Enfin, vous le voyez ?... Dites-moi, s'il vous plaît,
A vous en imposer ai-je quelque intérêt ?
Il faut en convenir, cet homme flegmatique,
Sans trop d'obscurité, sur sa flamme s'explique.
La conquête, au surplus, doit-elle vous fâcher ?

LUCILE.

Non, vraiment... Mais, enfin, si j'ai su le toucher,
Je ne comprends pas bien pourquoi ce long silence.
Il est rare qu'un homme, avec de la naissance,
De l'esprit, en secret se plaise à soupirer.
Se fait-on un devoir de ne point déclarer
Un penchant dont l'aveu ne sauroit faire injure?

LISETTE.

Oh! pourquoi? j'en vois bien les raisons, je vous jure!
D'un côté, chacun sait que Damon, votre époux,
Quoique de son vivant, vieux, avare et jaloux,
Quand la Parque sur lui vint user de main-mise,
Vous a fait larmoyer comme une autre Artémise.
De l'autre, le bruit court que monsieur Jaquemin
Doit, dans un mois ou deux, obtenir votre main.
Cet âpre sous-fermier, qui partout le publie,
De vos appas déja croit tenir la régie.
Est-il bien régalant pour un jeune amoureux
De s'en venir ainsi se mettre entre deux feux?

LUCILE.

Pour monsieur Jaquemin, tu sais...

LISETTE, *l'interrompant.*

La sympathie,
Je le sais, ne doit pas être de la partie.
Il est riche, il est vrai; mais fort peu libéral,
Capricieux, chagrin, incommode, brutal...
Au reste, vous verrez rompre ce long silence.
Valère de ses feux et de leur violence,
Devant que de partir, compte vous informer.

LUCILE.

M'informer?... Eh! comment?

LISETTE.

Il doit se promener,
Dans une heure, environ, le long de l'avenue.
Croyant ne pas devoir refuser l'entrevue,
J'ai promis qu'en secret j'y conduirois vos pas.

LUCILE.

Vous avez promis?

LISETTE.

Oui.

LUCILE.

Mais vous n'y pensez pas?
Quoi! j'irois....

LISETTE, *l'interrompant.*

Il le faut.

LUCILE.

Allez, vous êtes folle.

LISETTE.

Enfin, que voulez-vous? j'ai donné ma parole.

LUCILE.

Je ne sais ce que c'est qu'aller en rendez-vous.

LISETTE.

Mon dessein n'étoit pas de vous mettre en courroux....
Ne gagnerai-je rien sur ma belle maîtresse?

LUCILE, *apercevant M. Jaquemin.*

Je vois le sous-fermier.... Que veut-il?

SCÈNE VII.

M. JAQUEMIN, LUCILE, LISETTE.

M. JAQUEMIN, *à part, sans voir d'abord Lucile.*

Ah! traîtresse!

(Apercevant Lucile.)

La voilà.... Parlons-lui.... Prenons la balle au bond.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Votre futur, madame, a l'air bien furibond.

LUCILE, *bas.*

Mon futur? Il ne l'est sûrement qu'en idée.

M. JAQUEMIN.

Tel que vous me voyez, j'ai l'âme bien charmée.
Je suis ravi, parbleu! d'apprendre qu'en secret,
Avec un étourdi vous filez le parfait,
Pendant que l'on me parle, à moi, de mariage!

LUCILE.

Comment donc?

LISETTE, *à part.*

De Crispin je reconnois l'ouvrage.

LUCILE, *à M. Jaquemin.*

Moi, j'écoute quelqu'un?... Eh! vous l'a-t-on nommé?

M. JAQUEMIN.

Oh! je vous en réponds. J'en suis bien informé.
Je sais son nom. Je sais au long toute l'affaire.

LUCILE.

Vous pourriez vous tromper.

M. JAQUEMIN.

Me tromper?... C'est Valère.

Eh bien! le savons-nous?

LUCILE.

Valère songe à moi?

M. JAQUEMIN.

Et vous songez à lui, cœur ingrat et sans foi.

LISETTE.

Pourquoi non?

M. JAQUEMIN, *à Lucile.*

Il faut bien, selon les apparences,
Que vous ayez donné de fortes espérances,
Que vous l'ayez flatté par un bien doux accueil,
Puisqu'il est tant épris qu'il n'en peut fermer l'œil;
Puisque, sans nul prétexte, il reste en cette ville,
Qu'il y fait voir encor sa figure inutile,
Lui qui depuis long-temps devroit être parti,
Puisque lui-même, enfin, refuse un gros parti,
Qu'à Paris, depuis peu, lui ménage une tante,
Qui, par rapport à vous, voit frustrer son attente!

LUCILE.

Vous me surprenez fort par ces nouvelles-là,
En êtes-vous bien sûr? D'où savez-vous cela?

M. JAQUEMIN.

De quelqu'un qui connoît tout ce qu'il a dans l'âme.

LISETTE, *ironiquement.*

Il a, vraiment, grand tort! et, pour moi, je le blâme!....
Il faudroit que l'on fît un nouveau règlement
Qui taxât, qui punît quiconque effrontément
S'aviseroit d'aimer une veuve jolie.

M. JAQUEMIN, *à Lucile.*

Palsembleu! j'allois faire une belle folie!
Allez, madame, allez, il n'est pas bien à vous
De vouloir sur ce pied me prendre pour époux,

De croire que j'irai flatter cette tendresse.
Vous me connoissez mal. D'une telle foiblesse
Jamais les Jaquemins n'ont été convaincus.
Je serois le premier du nombre des.... Motus!....
Je ne dis pas le nom; mais vous devez l'entendre?

LUCILE.

Vos façons de parler ont lieu de me surprendre.

LISETTE, *ironiquement.*

Vous surprendre? Eh! pourquoi?...Bon! c'est un style aisé,
Parmi les sous-traitants un style autorisé,
Style badin, folâtre et rempli d'énergie.

M. JAQUEMIN, *à part.*

Quoi! l'on me raille encor?... Mort non pas de ma vie!...
(A Lucile.)
Mais pourquoi balancer? Qu'est-ce qui me retient?
Je romps..... De vous, de tout ce qui vous appartient,
Je perds le souvenir..... Oui, mon amour s'efface.
Plus de crédit, d'égards; plus d'emplois, plus de place.
De votre grand cousin, qu'avec deux banquiers juifs
Je voulois faire entrer dans mon traité des suifs,
Ne sera désormais fait mention aucune.
A compter d'aujourd'hui qu'il cherche ailleurs fortune.
Tout s'en va ressentir; et seront réformés
Uns chacuns les commis que vous avez nommés!
(Il s'en va.)

SCÈNE VIII.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ce monsieur Jaquemin est d'une humeur étrange.

LISETTE.

Quel brutal!... Cependant, vous croiriez perdre au change?

Et Valère, soumis, tendre, respectueux,
Vous quitte, et part demain, sans faire ses adieux!

LUCILE.

Quel remède y trouver? Veux-tu que je hasarde?...

LISETTE, *l'interrompant.*

Absolument.

LUCILE.

Mais si....

LISETTE, *l'interrompant.*

Vous serez sous ma garde.
Votre fierté, d'ailleurs, est toujours à couvert.
Valère n'ira pas vous croire de concert;
Mais que par mon art seul il obtient cette grâce.

LUCILE.

En ce cas, il faut donc que je te satisfasse.
Eh bien! je l'entendrai.

LISETTE.

Je pense que ce soir
Célimène et Doris devoient venir vous voir?

LUCILE.

Je vais y donner ordre; et de leur compagnie
J'aurai, quand il faudra, le soin d'être affranchie....
(*A part.*)
Qui l'auroit pu penser que jusques à ce jour
Valère eût, en secret, renfermé tant d'amour?
(*Elle s'en va.*)

SCÈNE IX.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Au cœur du financier j'ai porté l'épouvante.
Comment vont nos projets? Lisette, es-tu contente?

LISETTE.

Tout va, jusqu'à présent, assez bien, mon garçon.

CRISPIN.

Mais ta Lucile, enfin, mord-elle à l'hameçon?

LISETTE.

Faut-il le demander? Oui, sans doute; elle est femme.
Et ton maître croit-il être aimé de la dame?

CRISPIN.

Faut-il le demander? Sans doute; il est François.

LISETTE.

Bien plus : lorsque tantôt, pour la première fois,
De l'amour prétendu j'ai porté la nouvelle,
Étudiant l'effet qu'elle faisoit sur elle,
J'ai remarqué ce trouble et cette émotion
Toujours avant-coureurs de quelque passion;
Ce sentiment secret, qui, peint sur le visage,
Trahit notre penchant, ou, du moins, le présage.

CRISPIN.

Tu me parois habile en définition.

LISETTE.

Je ne le suis pas moins dans l'exécution.

CRISPIN.

Friponne! je le crois. Pour peu qu'on te seconde,
Tu feras volontiers ton chemin dans le monde.
Pour le seigneur Valère, au premier compliment,
Il a reçu la chose assez modestement.

Je n'ai su qu'en penser. Mais, dans la promenade,
Où je l'ai vu depuis, après mainte embrassade,
A deux ou trois passants, par lui mis à l'écart,
De sa bonne fortune il a déja fait part.

LISETTE.

Enfin, pour l'entrevue elle est déterminée.

(Charlot paroît dans le fond du théâtre.)

SCÈNE X.

CHARLOT, *dans le fond, sans parler, ni se faire voir;* LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *à Lisette.*

L'ENTREVUE, à mon sens, est bien imaginée.
Mais s'ils alloient entrer en explication?

LISETTE.

Nous saurons détourner la conversation.
Pour confirmer l'erreur et de l'un et de l'autre,
Nous ne manquerons pas d'y mettre encor du nôtre.
Le rendez-vous sera hasardé, si tu veux;
Mais il est nécessaire autant que dangereux.

CRISPIN.

Je vais avoir grand soin que notre homme s'y rende.

LISETTE, *bas, en apercevant Charlot.*

J'entrevois ton rival.

CRISPIN, *bas.*

Charlot?

LISETTE, *bas.*

Oui, j'appréhende
Qu'il n'ait ici rôdé durant notre entretien.

CRISPIN, *bas.*

Tu crois qu'il comprendroit?....

LISETTE, *l'interrompant, bas.*

Cela se pourroit bien.

CRISPIN, *bas.*

Qu'il nous ait entendus ou non, c'est tout semblable.
Va, c'est un animal qui n'est pas raisonnable...
Au revoir.

(Il s'en va.)

SCÈNE XI.

LISETTE, CHARLOT.

LISETTE, *à part, en regardant furtivement Charlot.*

DANS le fond, le drôle n'est pas sot !...

(A Charlot.)

Interrogeons-le un peu... Que fais-tu là, Charlot?

CHARLOT.

Ah ! ah ! vous velà donc, mameselle Lisette ?...
Je charche à dénicher un marle que je guette.
Je voulons le chasser ; mais le peste est malin !

LISETTE.

C'est fort bien fait à toi. J'étois avec Crispin :
Je causois avec lui de chose indifférente.

CHARLOT.

Cui-dà; cela se peut.

LISETTE.

Va, va, je suis constante.
Si tu m'aimes, crois-moi, mon cœur n'est point ingrat;
Et pour toi seul je veux rompre le célibat.

CHARLOT.

Parguié ! quand vous vourai. Je sommes de ces drilles
Qui ne reculons pas pour épouser les filles.

LISETTE.

Oui, j'ai pris mon parti. Dans peu de temps, je veux
De madame Charlot porter le nom pompeux.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XII.

CHARLOT, *seul.*

La parfide! Ah! qu'alle a la langue bian pendue!
Croiroit-on que d'un autre alle seroit ferrue?
Alle aime, mieux que moi, ce petit babillard...
Qu'alle est sotte! En amour, vive un bon gros gaillard!
Ce matin, sans me voir, y teniont un langage...
J'étions là... Tout autant qu'au travars d'un treillage,
Je pouvions nous sarvir de notre entendement.
Ils disiont qu'ils vouliont, je ne sais pas comment,
Embarlificotter leux maître et leux maîtresse,
De façon qu'ils puissiont avoir de la tendresse.
Tout à l'heure, pourtant, je n'ons de rian parlé.
Je les varrons venir... Que je sons dessalé!...

(Touchant son habit et son chapeau.)

Ce pourpoint de drap bleu, ce chapiau blanc renfarme
Un esprit, un bon sens, pus avisé, pus farme
Que ceux... Mais, c'tapendant, comment se pourroit-il?..
Morgué! quoique j'avions le jugement subtil,
J'ons peine à débrouiller toute la manigance...

(Apercevant Valère et Crispin.)

Car si... par queu moyen?... Oh! oh! queuqu'un s'avance...
C'est Crispin et son maître... Il faut, de bout en bout,
Les acouter encor; bientôt je saurons tout.

(Il se cache en lieu d'où il peut tout entendre sans être vu.)

SCÈNE XIII.

(Il est nuit.)

VALÈRE, CRISPIN, CHARLOT, *caché.*

CRISPIN, *à Valère.*

Ce zéphyre est charmant !... Cette fraîche soirée
Aux amoureux soupirs semble être consacrée...
Mainte belle, à Paris, ignore en ces moments
L'atteinte que l'on porte à vos engagements.

VALÈRE.

On ne peut refuser un bien qui se présente.
D'ailleurs jusqu'à présent d'une flamme constante
J'ai toujours fui le joug. Tu le sais bien, Crispin?

CRISPIN.

Oui; vous n'avez encore été que libertin...
Il faut rendre justice à chacun. Que Lucile
Est bien propre à fixer votre humeur indocile !
Elle est belle, sensible et femme de vertu.
Ma foi ! c'est un phénix.

VALÈRE.

Mais, franchement, crois-tu
Qu'elle se rende ici ?

CRISPIN.

La plaisante demande !
De votre éloignement l'amertume est trop grande
Pour qu'elle se refuse à des adieux si doux.

VALÈRE, *bas, en entendant du bruit.*

Tais-toi... Quelqu'un paroît et s'approche de nous.

SCÈNE XIV.

LUCILE, LISETTE, VALERE, CRISPIN, CHARLOT, *caché.*

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Vous voyez qu'elle vient, sans trop se faire attendre?

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Le voilà, cet amant si discret et si tendre!

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Allez donc... C'est à vous à parler le premier.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Approchez, et prenez un air plus familier.

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Elle n'ose avancer.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Votre aspect l'intimide.

VALÈRE, *à Lucile.*

Puisqu'un hasard heureux auprès de vous me guide,
Devant que de partir, madame, il m'est bien doux
De pouvoir librement prendre congé de vous.

LUCILE.

Vous partez donc, Valère?

CRISPIN.

Il le faut bien, madame.

LISETTE.

Hélas!

CRISPIN.

Tais-toi, Lisette, ou je vais rendre l'âme.

VALÈRE, *à Lucile.*

Je l'avouerai pourtant, si, contre mon espoir,
En ce dernier moment je pouvois entrevoir

Un destin trop flatteur pour moi, trop favorable,
L'arrêt de mon départ n'est point irrévocable.

LUCILE.

Quel sort attendez-vous ? Quand on n'ose parler,
Quand l'amour avec art prend soin de se voiler,
Ses feux sont étouffés par l'extrême prudence,
Et l'on est quelquefois victime du silence.

VALÈRE.

Ah ! lorsque des raisons nous forcent de couvrir
Un penchant dont le cœur se plaît à se nourrir,
Dans un objet épris tout en rend témoignage.
Il est pour s'exprimer, il est plus d'un langage;
Un regard, un soupir, au défaut de la voix,
Ont souvent malgré nous déclaré notre choix...

(Avec action.)

Oui, madame, les yeux révèlent le mystère.

(Crispin surprend la main de Lucile, et la baise adroitement.)

LUCILE, *à Valère.*

Arrêtez !

VALÈRE.

Qu'est-ce donc?

LUCILE.

Modérez-vous, Valère.

VALÈRE.

M'offrirez-vous encor ce dehors inhumain?
Quel caprice fatal !

LUCILE.

Un baiser sur la main
N'est pas chose, après tout, dont on se scandalise.

VALÈRE, *baisant la main de Lucile.*

Ah ! que m'accordez-vous? Quelle aimable franchise !...

(*Bas, à Crispin.*)
Je n'en saurois douter, elle aime éperdûment.

CRISPIN, *bas.*

A qui le dites-vous?

LUCILE, *bas, à Lisette.*

Il parle joliment,
Lisette.

LISETTE, *bas.*

Ah! ce qu'il dit, sans doute, vous remue?
Moi qui n'y suis pour rien, je m'en sens toute émue.

VALÈRE, *à Lucile.*

Qu'un mot de votre bouche assure mon bonheur:
Aurois-je eu le secret de toucher votre cœur?

LUCILE.

Puisqu'il faut l'avouer, un hommage sincère,
Venant de votre part, ne sauroit me déplaire.

VALÈRE.

L'aveu paroît contraint et m'instruit foiblement,
Je crains de me flatter trop témérairement.
Enfin, vous le savez, je quittois cette ville.
Je puis le faire encore. Adorable Lucile,
Si vous ne m'ordonnez vous-même d'y rester,
Je pars. Un vain espoir ne sauroit m'arrêter.
Prononcez mon arrêt.

LUCILE.

Consultez-vous, vous-même.

VALÈRE.

Non; ce que vous direz sera l'ordre suprême
(*Après un peu de silence.*)
Auquel je me rendrai... Vous ne répondez rien?...

(Feignant de vouloir se retirer.) *(Lisette retient Valère sans que Lucile s'en aperçoive.)* *(Bas, à Crispin.)*
Allons... On me retient, Crispin.

CRISPIN, *bas.*

Je le vois bien.

LUCILE, *à Valère.*

Pourquoi donc vous livrer à tant de défiance?
Ah! concevez plutôt une juste espérance.

CRISPIN, *bas, à Valère.*

Quel excès de tendresse!

VALÈRE, *à Lucile.*

Avec des traits si beaux,
Non, je ne puis penser que je sois sans rivaux.

LISETTE, *bas, à Lucile.*

Quel soupçon enchanteur!

LUCILE, *à Valère.*

Je le dirai sans feinte,
Un homme tel que vous doit avoir moins de crainte.

CRISPIN, *bas, à Valère.*

O prodige d'amour!

VALÈRE, *à Lucile.*

Vous charmez, vous flattez...
Peut-on se garantir des coups que vous portez?

LISETTE, *bas, à Lucile.*

O ciel! vit-on jamais union plus parfaite?

VALÈRE, *à Lucile.*

Madame, pour combler mon âme satisfaite...
(Il est interrompu par un éclat de rire de Charlot, qui paroît.)

LISETTE, *bas, à Crispin, en lui faisant signe que Charlot les a entendus, et qu'il doit l'éloigner.*

Crispin!

CHARLOT, *à part.*

Ah! tatigué! que je vons dégoiser!

CRISPIN, *le repoussant.*

Qui va là?

CHARLOT.

Laissez-nous... Morgué! je veux jaser.

LISETTE, *le repoussant aussi.*

Où va donc ce manant?

CHARLOT, *à Lucile et à Valère, en résistant à Lisette et à Crispin, qui le veulent éloigner.*

Pardonnez-moi, madame...

Et vous, monsieur, itou... mais, tout franc, j'ai dans l'âme
Du chagrin de voir ça!... C'est une trahison;
Et, morgué! je vous veux faire entendre raison.

LISETTE.

As-tu perdu l'esprit?

VALÈRE, *à Lucile.*

Connoissez-vous cet homme?

LUCILE.

Oui, c'est mon jardinier.

CRISPIN, *à Charlot.*

Veux-tu que l'on t'assomme,

En parlant de la sorte?

LISETTE, *à Lucile.*

Il vient de s'enivrer.

CHARLOT.

(A Lucile.)

Tarare!... Acoutez-moi.

LUCILE, *à Lisette.*

Faites-le retirer.

CHARLOT.

Un mot!

LISETTE.

Allons, bon soir!

CRISPIN, *à Charlot, en le poussant.*

Que de cerémonie!

CHARLOT.

Eh bien! oui, je m'en vas, oui; mais, par la jarnie!
Vous ne vous aimais pas, je vous en avartis.

VALÈRE, *à Lucile.*

Il a bu, sûrement.

CHARLOT, *à Lucile et à Valère.*

Non, morgué! je le dis,
Vous n'avez nullement d'amiquié l'un pour l'autre:...
(Montrant Lisette et Crispin.)
C'est cette fine mouche, avec ce bon apôtre,
Qui vous faisiont, tous deux, donner dans le paniau...,
Tout votre bel amour n'est que dans leur çarviau.
Ils avont, à part eux, manigancé la chose;
Et si vous vous aimais, j'en deveine la cause.
Il faut qu'ils soient sorciers, comme des Bas-Normands,
Et sachiont un secret pour faire aimer les gens.
(Lisette et Crispin l'empêchent de parler, en lui mettant la main sur la bouche, et le forcent à s'en aller.)

SCÈNE XV.

LUCILE, VALÈRE, LISETTE, CRISPIN.

VALÈRE, *à Lucile.*

Cet homme est-il sujet à cette frénésie?

LUCILE, *à Lisette.*

Lisette, qu'est-ce donc que cela signifie?

CRISPIN.

Du vin, qu'il a trop bu, c'est sans doute l'effet.

LISETTE, *à Lucile.*

Non, madame. Voici la vérité du fait.
Charlot m'aime; et Crispin lui donne de l'ombrage.
La peur qu'il a, je crois, que monsieur ne s'engage,
Par estime pour vous, à séjourner ici,
Sans rime ni raison le fait parler ainsi.

CRISPIN, *à Lucile.*

Je le croirois de même.

VALÈRE, *à Lucile.*

Êtes-vous bien remise
De l'accident fâcheux dont vous fûtes surprise
Hier, à ce qu'on dit, madame?

LUCILE.

Moi, monsieur?
Quel accident fâcheux?

CRISPIN, *à part.*

Je sens battre mon cœur.

VALÈRE, *à Lucile.*

Quoi! ne fûtes-vous pas hier indisposée?

LUCILE.

Je me portai fort bien le long de la journée.

VALÈRE, *à Crispin.*

Parle, maraud! tantôt n'as-tu pas assuré?...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Il se peut bien, monsieur, que j'aie exagéré.
C'est assez mon défaut. Chacun a sa manière.

VALÈRE.

Ah! vous exagérez?

LUCILE.

Vous souvient-il, Valère,
Des termes d'un billet que j'ai reçu de vous?

VALÈRE.

Vous avez un billet de moi?

LISETTE, *bas, à Crispin.*

C'est fait de nous.

VALÈRE, *à Lucile.*

Je n'ai point eu, je crois, l'honneur de vous écrire
Si ce n'est quatre mots, quand vous me fîtes dire
Que sur nos différents vous vouliez terminer.
Mon procureur dicta; je ne fis que signer.

LUCILE, *à part.*

Juste ciel! ai-je pu m'aveugler de la sorte?

VALÈRE, *à Lucile.*

Expliquez ce discours.

CRISPIN, *à part.*

Je tremble.

LISETTE, *à part.*

Je suis morte.

LUCILE, *à part.*

On ose me jouer et me commettre ainsi.

VALÈRE, *à part.*

Quoi donc! se pourroit-il?... J'entrevois dans ceci

Une manœuvre sourde, à tel point insolente
Que sa témérité m'interdit, m'épouvante.

CRISPIN, *bas, à Lisette.*

Adieu donc!

VALÈRE.

A te voir, j'en suis plus que certain...
Traître! tu peux t'attendre à périr sous ma main.

CRISPIN.

Je ne compte que trop sur pareille promesse...
(A Lisette.)
Nous avons fait, Lisette, une belle prouesse!
Pour prix de ce projet, si bien imaginé,
Ce que je puis attendre est d'être exterminé.

LISETTE, *à Lucile.*

Madame, il est bien vrai...

LUCILE, *l'interrompant.*

Sortez de ma présence...
Je ne borne pas là l'effet de ma vengeance.

VALÈRE, *à Crispin.*

Eloigne-toi de moi.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous êtes sans époux.
Monsieur est libre aussi... Nous croyions voir en vous,
De mérite et d'humeur certaine convenance,
Qui sembloit appeler de votre indifférence.
Vouloir la corriger, c'est être criminel:
J'en conviens; mais, enfin, le coup n'est pas mortel.
C'est une fable à quoi l'on peut trouver remède.

LUCILE.

Vous osez insister?

LISETTE.

Non, madame, je cède.

CRISPIN, *à Valère, en tremblant.*

Il est vrai qu'on n'a pas... sujet de prendre feu...
Rien de fait : chacun peut retirer son enjeu.

VALÈRE.

Quoi ! toujours...

CRISPIN, *l'interrompant, à Lisette.*

Allons donc, puisque tout est au diable !

(*Lisette et Crispin se retirent au fond du théâtre.*)

VALÈRE, *à part.*

Le trait est impudent.

LUCILE, *à part.*

Il est abominable.
Jamais plus hardiment piège ne fut dressé.

VALÈRE.

Je suis au désespoir de ce qui s'est passé :
Je ne puis vous quitter sans vous en faire excuse.

LUCILE.

Ah ! ne me parlez pas... Je reste si confuse
Qu'à peine devant vous j'ose lever les yeux.

VALÈRE.

D'un fripon de valet le discours spécieux
Peut-il m'avoir fait faire une telle bévue ?

LUCILE.

Comment par une fourbe ai-je été prévenue,
Contre toute apparence, et si grossièrement ?

VALÈRE.

De ma part, vous serez vengée, assurément.

LUCILE.

Et de la mienne aussi : vous en aurez justice.

VALÈRE.

Je vais, en le chassant, en faire un sacrifice
Au respect, à l'estime, à ce que je vous doi.

LUCILE.

Elle ne paroîtra de ses jours devant moi.

SCÈNE XVI.

UN LAQUAIS *de M. Jaquemin, et amené par un laquais de Lucile;* LUCILE, VALÈRE; LISETTE, CRISPIN, *au fond du théâtre.*

LE LAQUAIS *de M. Jaquemin, à Lucile.*

MADAME, c'est monsieur Jaquemin qui m'envoie.
Il dit que vous devez vous maintenir en joie.
Qu'il sait tout de Charlot; qu'il n'est plus en courroux,
Et que demain, sans faute, il se rendra chez vous.

LUCILE.

Dis-lui que rien ne presse, et que je l'en tiens quitte.

LE LAQUAIS *de M. Jaquemin.*

C'est assez.

(Il sort avec le laquais de Lucile.)

SCÈNE XVII.

LUCILE, VALÈRE; CRISPIN, LISETTE, *au fond du théâtre.*

VALÈRE, *à Lucile.*

REFUSER une telle visite!....
C'est votre prétendu.... Quel est votre dessein,
Madame?

LUCILE.

Je ne sais.

VALÈRE.

O bizarre destin!

Faut-il que vos bontés, Lucile, soient un songe?
Faut-il que d'un heureux et séduisant mensonge,
La triste vérité montre l'illusion?
Ce généreux penchant, cette inclination,
A présent, ne sont plus qu'une vaine chimère.

LUCILE.

Tous ces beaux sentiments ne sont plus rien, Valère.

VALÈRE.

Mais, vous n'auriez donc pas dédaigné mon ardeur?

LUCILE.

Ma sensibilité flattoit donc votre cœur?

VALÈRE.

En pouvez-vous douter? Ah! l'intrigue secrète,
Que viennent d'employer et Crispin et Lisette,
Contre l'indifférence est un foible moyen.
On peut s'en garantir, madame, j'en convien;
Mais cette intrigue, aussi, pour moi ne sauroit être
Un obstacle au penchant dont je ne suis plus maître.
Je m'étonne à présent, prompt à me désarmer,
Comment j'ai pu vous voir et ne vous point aimer!
De mes sens égarés ils m'ont rendu l'usage.
Oui, plus que ma raison, leur imprudence est sage,
Puisqu'elle ouvre mes yeux sur un objet parfait,
Que je voyois sans flamme, et quittois sans regret;
Puisqu'elle m'a prouvé qu'il m'eût été possible
De vaincre votre cœur, de vous rendre sensible,
Si d'un feu sérieux, et qui vous est bien dû,
Leur grossier artifice eût été prévenu.

LUCILE.

Quoi! vous les approuvez?

LISETTE, *à Crispin, au fond du théâtre.*

La victoire balance.

CRISPIN, *à Valère, en se rapprochant.*

Avois-je si grand tort, monsieur, en conscience?

VALÈRE.

Non, Crispin; sans sujet je m'étois irrité.
Tu peux auprès de moi rentrer en sûreté.

LISETTE, *à Lucile, en se rapprochant aussi un peu.*

Et moi, serai-je donc seule disgraciée?
Sans espoir de retour suis-je remerciée?

LUCILE.

Ah! je ne veux jamais qu'on me parle de vous....

(Montrant Valère.)

Je ne sais pas comment, oubliant son courroux,
Monsieur peut tolérer semblable fourberie.

VALÈRE, *avec passion.*

Je le répète encor : de leur supercherie
J'ai de justes raisons pour ne point m'offenser.
Je me fais un bonheur d'avoir su me fixer.
J'éprouve avec plaisir une atteinte inconnue,
Qui flatte d'autant plus qu'elle étoit imprévue.
Sous les lois de l'hymen tout prêt à me ranger,
Mon plus charmant espoir seroit de m'engager.

LISETTE, *à Lucile.*

Et moi, je n'aurois pas le pardon que j'espère?

VALÈRE.

Pour l'obtenir, Lisette, il seroit nécessaire
Que ta maîtresse fût de même sentiment.
Tu ne l'auras, je crois, que difficilement.

LISETTE, *à Lucile.*

Je ne l'obtiendrois pas? moi qui, dès votre enfance,
Parus être l'objet de votre complaisance;
Qui vous donnai mes soins, et, d'un desir fervent,
Qui vous accompagnai jusque dans le couvent;

Qui pour un vieux mari vous voyant destinée,
Pendant le cours fâcheux d'un stérile hyménée,
Les jours assidûment, et, plus souvent les nuits,
Par un libre entretien, ai calmé vos ennuis?
Je ne l'obtiendrois pas, moi, fille dont le zèle
En toute occasion, fut toujours si fidèle?

CRISPIN, *à Lucile.*

Fille d'esprit, bien plus, qui sait ce qu'il vous faut.

LISETTE, *à Lucile.*

Non, non, le mauvais cœur n'est point votre défaut.
Ce trait me surprendroit; car vous êtes si bonne!

VALÈRE, *à Lucile.*

Ah! Lucile, parlez.

LUCILE, *à Lisette, après avoir regardé Valère.*

Eh bien! je te pardonne.

VALÈRE.

Mon sort est sans égal.

CRISPIN.

Nous triomphons, enfin....
Que l'on chante, en tous lieux, et Lisette et Crispin!

LISETTE, *à Crispin.*

J'ai donc aussi l'honneur de devenir ta femme?

CRISPIN.

Oui, mon cœur!.... Mais, tout près de voir payer ma flamme,
Une soudaine horreur s'empare de mon front....
Tout franc, tu me parois en savoir un peu long.

LISETTE.

Il te sied bien, maraud! d'avoir de tels scrupules!
Laisse, si tu m'en crois, ces soupçons ridicules.
De ma vivacité, va, ne t'alarme point.
Les sottes sont le plus à craindre sur ce point.

FIN DU RENDEZ-VOUS.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.









